

Jérôme Verne

Les Annales de l'Archipel Janorien

ORLENIAN



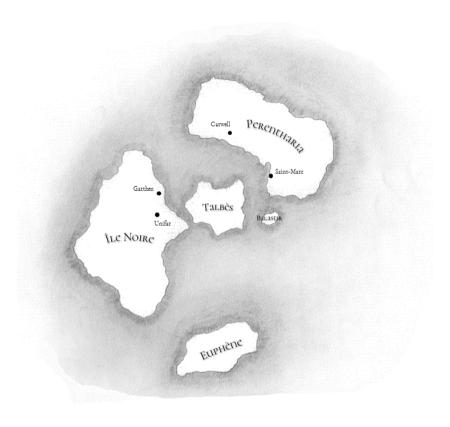
CC BY-SA 2016, Jérôme Verne pour le texte

CCo 2014, Reimund Bertrams (DasWortgewand) pour l'illustration de couverture

Ce livre est distribué sous licence Creative Commons Attribution -Partage dans les mêmes conditions.

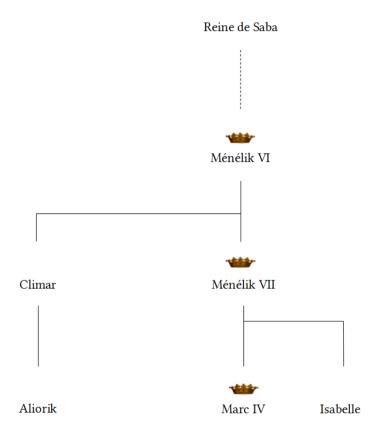
L'Archipel Janorien

(principales îles)



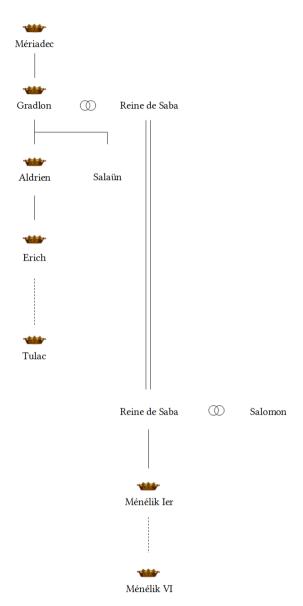
La famille royale, en 1614

(d'après le Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600)



La famille royale, avant le Déluge

(d'après le Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600)



Introduction

Le monde est beaucoup plus vaste qu'il n'y paraît. Chacun d'entre nous habite une ville ou un village. Peut-être même vivez-vous en pleine campagne, et que certains vous considèrent comme étant coupé du monde. Mais de quel monde parlons-nous? Au quotidien, nous ne rencontrons qu'un nombre restreint de personnes, ne parcourons que des distances raisonnables. Nous faisons du sur place. Ce que l'on appelle le monde est en réalité l'environnement que l'on connaît et uniquement celui-ci. Et pourtant, le monde ne se limite pas aux parties habitées du globe. Sur notre planète, les terres émergées ne représentent qu'un peu plus d'un quart de la surface du globe, et une immense partie d'entre elles sont des déserts humains. Chacun de nos environnements ne constitue qu'un point dans l'immensité de l'Univers. Encore faut-il se limiter à un seul Univers.

Aussi, je me doute bien que vous n'avez probablement jamais entendu parler de l'Archipel Janorien. À vrai dire, vous aurez beau le chercher sur une carte, ou même dans l'index d'un atlas, vous ne le trouverez pas. Vous aurez beau parcourir la planète à sa recherche, vous ne le trouverez pas. Tout simplement parce que ces îles ne se situent pas sur Terre. En tout cas, plus maintenant.

Il y a très longtemps, l'Archipel Janorien ne formait qu'une seule et même île, ici, sur notre planète. On en trouve encore la trace dans certains récits anciens, certaines légendes. Mais un jour, un cataclysme l'anéantit. Les origines de la catastrophe ont fait l'objet de nombreuses spéculations, et jusqu'à une époque assez récente, personne ne sût ce qui s'était vraiment passé. L'île n'avait pas complètement disparu. On aurait pu la croire rayée de la carte, elle était en réalité rayée de notre carte uniquement. Pendant les milliers d'années qui suivirent, les

parties de l'île épargnées par les flots continuèrent d'exister, seules. Ces îles ont donc vécu - et vivent encore - leur propre histoire, indépendamment de la nôtre.

Notre monde et celui de l'Archipel connurent certains contacts qui restèrent rares, mais qui pour la plupart eurent des conséquences importantes pour l'un ou l'autre monde. Le dernier en date est ma propre visite de l'Archipel, grâce à laquelle j'ai pu entendre l'histoire que je vais à présent vous raconter.

Cette histoire est d'une importance capitale. Elle a été racontée par le barde Tugdual, dans sa *Chanson*, un poème de plusieurs milliers de vers, qui relate les aventures que vécut son auteur durant sa jeunesse. Il serait peu judicieux de tenter une traduction linéaire de ce texte (j'ai pourtant essayé), car cela ne ferait que l'appauvrir, l'amputer de sa musique, de ses effets stylistiques, dont certains n'existent que dans la langue originelle. Le texte qui suit est une adaptation de la *Chanson* de Tugdual, certes romancée, mais je garantis que les faits qui y sont relatés s'approchent au plus près de la réalité historique.

Prologue

« KOBOLDS : groupe d'êtres vivants de races diverses, dont le point commun est la maîtrise d'une aptitude dite "magique", comme la parole, la télépathie, la télékinésie. Parmi eux, les dragons, les licornes, les argiks, les gnomes, et les phénix sont les plus connus. L'appartenance de certaines races au groupe des Kobolds est sujette à controverse ; c'est le cas des Salamandres, dont la capacité à résister à une température extrême n'a pas toujours été considérée comme une faculté magique. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

La créature se sentait traquée. Cela faisait quelque temps qu'elle et ses semblables n'étaient plus en sécurité dans la forêt, elle le savait. Elle ferma les yeux et écouta attentivement, guetta le bruit des pas sur les feuilles. Trois hommes avançaient dans sa direction. Elle tourna la tête et aperçut leur armure rutilante au loin. Elle n'attendit pas plus longtemps pour partir au galop. Son poil blanc n'était malheureusement qu'un signal permanent envoyé à ses poursuiveurs, et n'allait en rien l'aider à se cacher. Était-elle déjà condamnée ? Elle allait tout faire pour leur échapper. Soudain, elle entendit un sifflement dans l'air, puis une douleur lancinante apparut dans son flanc gauche. Elle fut contrainte de ralentir. Un deuxième sifflement brisa le silence et une nouvelle flèche la blessa, dans la patte arrière droite à présent. Inutile de résister.

Voir une licorne tomber sous les flèches des Hommes remplit de tristesse le cœur de Pilkin. Pilkin était un argik, et à ce titre, il était lui aussi traqué, comme les licornes. Les argiks étaient de petits êtres d'une coudée de haut, un peu plus grands que les gnomes. Ils avaient de grandes oreilles pointues, des doigts particulièrement agiles qui leur permettaient de s'agripper à toutes les surfaces. Les argiks avaient aussi la

faculté de communiquer entre eux et avec les autres Êtres Conscients par la pensée. Cela avait suffi à les classer dans la catégorie des Kobolds.

Pilkin savait que depuis quelque temps, la région n'était plus sûre. Les Hommes avaient entrepris de capturer un maximum d'entre eux. Quand ils en attrapaient un, nul ne savait ce qu'il devenait ensuite. Le Kobold disparaissait à tout jamais. À présent que la licorne était immobilisée, il était inquiet pour son sort

Pilkin se tapit derrière un arbre. Sa petite taille lui permettait de se cacher partout. Il devait malgré tout faire attention à ne pas se faire voir des Humains. Un argik comme lui valait cher. Plus cher qu'un gnome en tout cas, qui eux, pullulaient dans la forêt.

Il entendit des voix humaines. Redoublant de prudence, il resta immobile, bloqua même sa respiration, et tendit l'oreille.

Plus rien. Piqué par la curiosité – et par la peur –, il risqua un coup d'œil, un seul, derrière l'arbre. En une fraction de seconde, il aperçut distinctement trois hommes portant chacun l'armure étincelante de la cité de Carwell. L'homme de gauche était mince, il avait le nez aquilin et les cheveux gras. Le deuxième soldat était grand et portait un arc dans sa main gauche et un carquois rempli de flèches en bandoulière. Le troisième, plutôt costaud, avait le crâne rasé et arborait une épée à sa ceinture.

- Là! Je la vois. Je l'ai touchée! dit l'archer. Elle n'ira pas loin comme cela, maintenant.
- Une licorne! s'exclama l'homme mince d'une voix plus aiguë. On va s'enrichir, aujourd'hui!
- Si seulement on pouvait les tuer, maugréa le plus gros des trois. Mais non, il les veut vivants !
 - Ce serait trop facile, remarqua l'archer.

- Oui, mais on pourrait s'enrichir encore plus vite, ajouta l'homme mince.
 - Oh, je crois la voir, dit le gros chauve. Là-bas.

Pilkin se rapprocha des trois hommes. Au moindre danger, il était prêt à grimper à toute vitesse dans l'arbre le plus proche.

Quand ils découvrirent la licorne, couchée, une flèche transperçant son flanc gauche, les trois soldats accoururent vers elle, comme s'ils avaient peur qu'elle puisse leur échapper. Son sort était pourtant déjà scellé. L'homme mince lui passa une corde autour du cou puis l'attacha à un arbre. Une simple précaution, pour empêcher la licorne de s'enfuir. L'archer s'approcha de la blessure. D'un coup sec, il arracha la flèche du corps de l'animal. La licorne hennit de douleur. L'homme replaça la flèche dans son carquois. Il versa un peu d'eau sur la plaie pour la nettoyer. Il recommença l'opération avec la deuxième flèche. Puis son acolyte la força, à coups de plat d'épée sur le postérieur, à se remettre sur ses quatre pattes.

Allez, debout ! criait-il.

Pilkin réfréna sa colère. Il aurait souhaité faire quelque chose pour aider la pauvre bête, mais il ne pouvait prendre le risque de se montrer aux Hommes. Il avait été bien naïf de croire que toute la rancœur qu'avaient les Hommes envers les Kobolds avait disparu.

Jadis, une grande guerre avait eu lieu entre les Humains et les Kobolds. Un combat très meurtrier, qui laissa un très mauvais souvenir dans les deux camps. La paix entre les Êtres Conscients régnait depuis longtemps sur l'ensemble de l'Archipel, mais les Kobolds n'étaient visiblement pas à l'abri des délires de certains Hommes.

Il fallait faire quelque chose. Pilkin craignait qu'une autre guerre ne se profile à l'horizon. Cela ne pouvait pas être la seule solution à la situation actuelle. Il fallait arrêter le prince de Carwell, qui ordonnait ces captures. Pilkin réfléchissait à cela quand un cri sauvage le paralysa de peur. Il eut le temps de voir l'homme chauve, le regard avide et le sourire mauvais. Puis, ce fut le noir complet. L'homme venait d'enfermer Pilkin dans un sac.

Chapitre 1: Oblation

« Les origines du poète Tugdual sont restées pour le moins obscures. Sa *Chanson* ne précise presque rien au sujet de sa famille. Seuls les travaux de Lucie Hudson, qui s'inspirent en grande partie des écrits de son arrière-arrière-grand-père Henry Hudson, sont suffisamment éloquents et nous renseignent sur son premier entourage. »

Alietta Coruphire, *Des bardes et des chansons, Aperçu de la poésie moderne*, 1973.

Ce jour-là, Tugdual avait dix ans. C'était son anniversaire, et pourtant la plupart des membres de la famille du Tertre n'étaient pas d'humeur à le fêter. Le jour de ses dix ans allait aussi être le jour de son départ du foyer familial. Ce jour-là, il entrerait en tant que novice chez les moines de l'abbaye Notre-Dame-de-Paimpont.

Bien sûr, on l'avait prévenu depuis longtemps, cependant il ne l'avait jamais accepté. Il aurait voulu continuer à vivre avec ses parents et ses frères et sœurs, comme tous les enfants de son âge, mais on ne lui laissait pas le choix. C'était son père qui décidait, et plus encore, c'était la tradition. Il était d'usage en effet que le fils cadet d'une famille illustre entre dans l'ordre ecclésiastique. Tugdual était le deuxième fils du seigneur Brieuc du Tertre. En réalité, ce dernier n'était seigneur de rien du tout, si ce n'est de la petite maison qu'il possédait et des quelques arpents de terres qu'il y avait autour. Si leurs ancêtres avaient toujours vécu ici, ils n'étaient pas les maîtres des lieux. C'était le père de Brieuc – le grand-père de Tugdual – qui avait élevé sa condition de fermier à celle de laboureur. Au lieu de louer les terres qu'il occupait, il en était devenu le propriétaire.

Ce faisant, il flattait son égo et entraînait son fils dans ses illusoires rêves de grandeur.

Malgré le soleil qui brillait dehors, l'intérieur de la maison restait sombre, à cause des murs épais et des ouvertures étroites. On n'y voyait pas très bien, mais il était hors de question d'allumer la lampe. Les chandelles ne s'allument que la nuit, répétait son père lorsqu'un de ses rejetons se plaignait de l'obscurité naissante. Il était pourtant l'heure du déjeuner, mais l'automne était déjà bien avancé et le soleil ne montait plus très haut dans le ciel.

Le repas se déroulait en silence. Personne n'osait parler. Le calme était parfois rompu par les sanglots de la mère de Tugdual. Il savait bien qu'elle ne voulait pas qu'il parte, mais que pouvait-elle faire pour s'opposer à la volonté de son mari ? Elle aimait son fils profondément et essayait de sourire pardessus ses larmes.

Geoffroy, le frère aîné de Tugdual, était indifférent. En tout cas, il semblait l'être. Son visage ne laissait transparaître aucune émotion. Il regardait son père manger ses fèves. Il savait qu'il lui succéderait un jour et tâchait dès à présent de faire en sorte de ne pas le décevoir.

Marie avait trois ans de moins que Tugdual. Elle ne pleurait pas. Elle savait que son frère partait, mais pensait sans doute qu'il allait revenir bientôt. Quant à Louis, son autre frère de cinq ans, il était trop petit pour réaliser ce qui se passait.

Tugdual avait l'estomac noué, la gorge serrée. Sur la table, les assiettes se vidaient petit à petit, sauf la sienne. Il se força à manger, mais avait bien du mal à avaler quoi que ce soit. Il ne verrait plus Geoffroy, c'est certain. Cela ne le dérangeait pas vraiment. Geoffroy était arrogant et prétentieux. Il ne l'aimait pas beaucoup. Son regard s'attarda sur sa sœur. Marie. Elle non plus, il ne la reverrait plus.

Tugdual se réjouit seulement à la pensée que plus tard, il côtoierait son petit frère, Louis, lorsqu'il serait en âge d'aller à l'école paroissiale, dont les cours étaient dispensés par les moines de Paimpont. Peut-être même qu'il serait son professeur...

Son père reposa sa chope bruyamment, brisant le silence, comme pour rappeler qu'il était le chef de la famille. Il avait beau être son père, Tugdual n'avait que peu d'affection pour lui. Au départ, il croyait qu'il n'y avait pas à tergiverser, que c'était comme cela, un point c'est tout : les cadets de chaque famille doivent quitter leurs parents et leur fratrie à dix ans pour entrer dans les ordres. Puis, il avait appris par son cousin Gautier que cela ne se pratiquait pas partout, loin de là. Tugdual avait cherché à en savoir plus et avait questionné frère Pol, qui lui enseignait les arts libéraux, à lui et aux autres garçons du village. Apparemment, c'était une tradition obsolète, appelée « oblation », qui n'avait presque plus cours.

Tugdual sourit en son for intérieur. « Oblation » signifiait don, ou cadeau, puisque l'oblation consistait à offrir un garçon à un monastère. D'ordinaire, c'était la personne qui fêtait son anniversaire qui recevait un cadeau ; cette fois-ci, Tugdual luimême était le cadeau.

Après le repas, le seigneur du Tertre se rendit dans l'écurie pour préparer son cheval. S'il n'était pas noble, il n'était pas non plus très riche. Il se prenait pour un homme illustre, mais n'en avait pas les moyens financiers. Sans palefrenier ni aucun domestique à sa disposition, il devait se débrouiller seul. Revenant dans la maison, il s'adressa à son fils :

— Prépare-toi, nous partons.

¹ Depuis le Concile de Trente, l'oblation est devenue interdite, mais la pratique persista dans les régions très catholiques, comme la Bretagne, pendant longtemps.

En fait, Tugdual n'avait rien à préparer : un moine ne devait rien posséder. Et s'il avait pu, qu'aurait-il emporté ? Sa toupie, certainement. Ses gobilles², peut-être. Mais de toute manière, il n'y aurait pas joué tout seul.

Brieuc du Tertre emporta avec lui deux bourses remplies d'écus d'or, censées couvrir les frais d'entretien de son fils par l'abbaye.

Tugdual fit ses adieux à sa mère. Elle le serra fort dans ses bras ; elle ne devait plus jamais le revoir. Le garçon embrassa aussi ses frères et sœur. Sa mère pleurait à chaudes larmes. Marie, sa petite sœur lui demanda quand il reviendrait. Il n'osait pas répondre.

— Père, je vous en prie, dit alors Tugdual. Je ne veux pas partir. Je souhaite rester ici. Je vous promets de rester sage et de vous obéir sans condition.

Indifférent, Brieuc regarda son fils avec déception.

— Justement, je t'ordonne de venir avec moi et de ne pas discuter mes ordres. Nous en avons déjà discuté.

Tugdual et son père quittèrent la maison. Le fils précédait le cheval monté par son père. Le voyage fut silencieux. La forêt coupait le monastère du monde extérieur. En la traversant, Tugdual savait qu'il commençait une nouvelle vie, très différente de celle qu'il connaissait jusqu'ici. Il allait détester cela, détester cet endroit, détester les moines. C'est ce qu'il s'était promis.

En sortant de la sombre forêt, l'abbaye apparut. Le soleil éclairait de vieux bâtiments en pierre. Non loin, un vaste lac donnait à l'endroit une allure enchanteresse. Il était déjà venu ici, puisque c'était au monastère que frère Pol faisait la classe aux jeunes garçons de Paimpont. C'était désormais l'endroit où il allait vivre au quotidien. Il devait reconnaître que c'était un

² Billes de forme grossière, utilisées à la fin du Moyen-âge.

bel endroit. Mais un sanctuaire dédié au silence, à la sérénité, ceint par la forêt pour le couper du monde extérieur, n'était pas fait pour lui. Il lui fallait du bruit, du mouvement, des camarades de jeu.

Chapitre 2 : Erwan

« L'abbaye Notre-Dame-de-Paimpont est connue encore aujourd'hui pour avoir été bâtie au cœur de la forêt de Paimpont, considérée aujourd'hui — à tort ou à raison — comme un vestige de l'antique forêt de Brocéliande. Cette forêt a été par le passé un haut lieu des exploits de chevaliers de la Table Ronde. C'est aussi làbas que se réfugia le jeune roi Uther lorsque l'usurpateur Vortigern tua son père et son frère. (Pour plus de détails, se référer aux *Chroniques de Winnoc*, qui relatent l'histoire de la Bretagne des temps janoriens.) »

Rodolphe Arcandil, *Histoire des Héros du siècle dernier, t.1 : L'Expédition risquée,* 1719.

Tugdual dut rapidement s'habituer à la rude vie monastique. Il n'avait droit à aucun traitement de faveur. Les novices comme lui avaient peu de temps pour adopter le mode de vie monacal.

Le soir de son arrivée à Paimpont, Tugdual dîna avec les moines. Un autre garçon était assis en face de lui. Pendant qu'ils mangeaient tous, un moine faisait la lecture. Tugdual ne l'écoutait pas. Cependant, il observait attentivement les autres convives, et surtout le jeune garçon face à lui. Ils devaient avoir le même âge. Ses cheveux noirs étaient coupés grossièrement. Le moine qui s'en était chargé n'avait manifestement aucun talent pour cela. Le garçon dégageait quelque chose de mystérieux, sans doute était-ce à cause de ses yeux bleus. C'était la première fois que Tugdual rencontrait quelqu'un avec des yeux si bleus.

Le repas servi était frugal : ils devaient se contenter d'une soupe tiède et d'un quignon de pain. Tugdual termina en premier. L'autre garçon lui montra les miettes de son pain qui étaient éparpillées sur la table. Tugdual, essayant de comprendre, porta une miette de pain à sa bouche. L'autre fit non de la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Tugdual.

Tous les moines tournèrent leur regard désapprobateur vers Tugdual, qui venait de troubler la lecture monocorde de l'Évangile. Son camarade posa son doigt sur ses lèvres, lui montrant qu'il fallait se taire en mangeant. Il prit alors ses propres miettes et les disposa en ligne. Tugdual l'imita. L'autre esquissa alors une seconde ligne perpendiculaire à la première, pour dessiner une croix. À cet instant, Tugdual comprit qu'à présent sa vie serait encore plus difficile qu'il ne se l'était imaginée: si ses moindres loisirs devaient avoir un sens religieux, cela réduisait considérablement les possibilités de s'amuser.

Contrairement à ce qu'il avait cru, Tugdual se lia d'amitié avec l'autre garçon. Il se prénommait Erwan. En tant que seul autre enfant, il était finalement, celui qui, à Paimpont, lui ressemblait le plus. Ce n'était pourtant pas évident au premier abord. Erwan avait toujours vécu au monastère et n'avait jamais connu autre chose que la vie dans cette communauté. Les moines étaient pour lui ce qui ressemblait le plus à une famille.

Pourtant, peu nombreux étaient les moines sympathiques avec eux. En fait, seul frère Pol (que Tugdual connaissait déjà puisqu'il lui avait appris à lire, entre autres choses) leur adressait la parole. Il y avait aussi frère Thomas, mais lorsqu'il le faisait, c'était uniquement pour les réprimander. Tugdual ne mit pas longtemps à s'apercevoir que ce dernier était la personne la plus antipathique de l'abbaye. Erwan le détestait. Il avait toujours été son souffre-douleur, Tugdual ne tarda pas à le constater. Et maintenant que Tugdual partageait la vie des moines, frère Thomas s'obstinait à leur mener la vie dure à tous les deux.

Erwan avait été élevé par les moines de Paimpont. Il ne savait pas qui étaient ses parents. Douze ans auparavant, il fut déposé à la porte de l'abbatiale. Ce fut Thomas qui, disait-on, découvrit le nourrisson le premier. Erwan confia à Tugdual que bien souvent, il avait entendu frère Thomas exprimer ses regrets pour l'avoir recueilli, et ajouter qu'il aurait mieux fait de le jeter dans le puits avant que les autres frères ne s'aperçoivent de sa présence.

Tugdual sut qu'il était lui aussi devenu l'ennemi de Thomas quand ce dernier lui déclara que son père « aurait dû donner beaucoup plus pour que l'on s'occupe de ses déchets ».

— De toute façon, tout l'or du monde n'aurait pas été suffisant pour l'éducation d'une vermine telle que toi, avait-il ajouté. Ce n'est pas parce que ton père s'intitule lui-même seigneur qu'il en est un. Ton père n'est rien, ne va pas croire qu'il en est autrement pour toi.

Dès qu'il en avait l'occasion, Thomas faisait tout son possible pour nuire aux deux garçons. L'hiver était une période particulièrement rude en Bretagne. Et cet hiver-là l'était plus encore pour Tugdual et Erwan. En effet, le moine avait conseillé au père Sébastien d'attribuer plus de tâches aux deux enfants :

- Les rhumatismes qui atteignent nos pauvres frères les empêchent de couper le bois de chauffe nécessaire pour l'hiver. Pourquoi ne pas confier cette noble tâche aux deux plus jeunes, Erwan et Tugdual ? Ils sont vifs et robustes.
- Ils n'ont qu'une dizaine d'années, Thomas, répondit alors l'abbé. Je ne suis pas certain qu'ils auront la force d'effectuer ce travail.
- Mon père, sauf votre respect, à cet âge, j'aurais été capable d'abattre cette forêt arbre par arbre.
- Et bien soit, je vous en laisse la responsabilité, Thomas.
 Vous n'avez pas de rhumatismes, vous. Les deux garçons

peuvent vous aider, mais ne les tuez pas à la tâche! ajouta-t-il en riant.

— J'y veillerai, mon père, j'y veillerai, répondit frère Thomas en souriant (ce qui était rare).

Cet hiver-là, Tugdual et Erwan durent manier la hache à tour de rôle et fendre les rondins de bois que l'autre sciait, et ce, sous le regard autoritaire de frère Thomas. Le soir, quand le soleil commençait à descendre dans le ciel, et que l'air devenait plus froid encore, Thomas les abandonnait pour retrouver la chaleur (relative) de son officine (il était apothicaire).

Je vais devoir vous quitter. D'autres travaux m'attendent.
 Je reviendrai plus tard. Tout doit être fini au coucher du soleil.

Et le moine s'en allait, la neige commençant à tomber. Tout en fendant le bois, Tugdual expliquait alors à son ami ce que les enfants faisaient lorsqu'il se mettait à neiger. Il lui racontait les batailles de boules de neige auxquelles il avait participé avant. Et Erwan écoutait avec émerveillement.

Plus tard vînt le carême, et, pendant quarante jours, la viande était prohibée et les repas réduits au strict minimum. Il n'y avait d'ailleurs qu'un seul repas dans la journée, à quinze heures. Cette restriction ne s'appliquait pas aux enfants, ni aux moines malades. Face à cette situation, frère Thomas tenta de convaincre l'abbé qu'en vertu de leur jeunesse, Tugdual et Erwan étaient les plus robustes et qu'ils devraient jeûner tout au long du carême. L'abbé approuva.

Malgré la profonde antipathie qu'il éprouvait envers Thomas, Tugdual appréciait le cadre enchanteur de l'abbaye. D'ailleurs, parmi les moines, beaucoup considéraient le fait de vivre dans ce lieu comme une chance. Seul frère Thomas semblait considérer cela comme une malédiction. L'abbaye était située au cœur même de la forêt. Erwan lui avait appris qu'elle s'étendait beaucoup plus par le passé, et qu'elle portait le nom de Brocéliande. Celle-ci était le berceau de nombreuses légendes. Beaucoup d'histoires avaient circulé à propos de korrigans, de fées, de rois et d'enchanteurs. Tugdual en connaissait déjà quelques-unes avant de venir au monastère, mais Erwan lui en raconta beaucoup d'autres.

- Frère Pol m'a expliqué que ces légendes étaient racontées comme des histoires vraies autrefois. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des contes pour enfants. Beaucoup d'entre elles ont déjà disparu, d'après lui.
 - Pourquoi ? demanda Tugdual, intrigué.
- À cause de nous, bien sûr! dit Erwan esquissant un sourire désolé. La foi en notre Seigneur Jésus-Christ est incompatible avec l'ancienne tradition.
 - Mais alors, comment connais-tu toutes ces histoires?
- Frère Pol n'est pas tout à fait d'accord avec les autres moines. Il pense que ces récits doivent être conservés sans être nécessairement considérés comme vrais. Il existe des livres, dans la bibliothèque, qui racontent ces histoires ; je te les montrerai si tu yeux.

La bibliothèque était l'antre du frère Pol. C'était une petite pièce dans laquelle se trouvaient trois armoires à livres et deux lutrins. Pol était installé devant l'un d'eux, en train de copier un manuscrit. Les livres dont parlait Erwan se trouvaient tout en bas de la plus petite des armoires, dans un compartiment séparé.

— Voici l'Histoire des Rois de Bretagne, chuchota-t-il en sortant un gros volume. Mais les récits qui s'y trouvent ne se déroulent pas ici pour la plupart : la Bretagne dont on parle est en fait la Grande-Bretagne. Il y a aussi Érec et Énide, mais c'est

ennuyeux à mourir, je te le déconseille. *Lancelot*, c'est plutôt bien.

Erwan sortit ainsi une demi-douzaine d'ouvrages de l'armoire, et Tugdual choisit d'emprunter le plus court et celui qui lui semblait le plus facile à lire: Lancelot du lac. Contrairement à d'autres livres qui étaient écrits en latin, celui-ci était en français. Tugdual ne lisait que moyennement bien le latin, et lire un livre en français le rassurait : c'était en fait le premier livre qu'il s'apprêtait à lire en entier.

L'histoire était plaisante; il s'agissait des aventures de chevaliers et de fées. Lancelot avait été élevé près d'un lac par une fée prénommée Viviane. Il avait ensuite rejoint les chevaliers de la Table ronde et fait allégeance au roi Arthur. La suite était un peu plus ennuyeuse, Lancelot tombait amoureux de la reine, ce qui provoqua une série de malheurs pour les différents personnages.

Il y avait un lac qui jouxtait l'abbaye. D'après Erwan, il s'agissait du lac de la légende, où résidait la fée Viviane, et auprès duquel avait grandi Lancelot. Le magicien Merlin y serait aussi retenu prisonnier par la fée.

Dans la forêt qui s'étendait tout autour se dressaient de nombreuses pierres, plus ou moins grandes. Certains pensaient que celles-ci étaient auparavant des hommes, que Viviane avait pétrifiés. C'était bien sûr ce que prétendait la tradition populaire, et rien de tout cela n'était fondé, les deux garçons en étaient parfaitement conscients.

En dépit du fait qu'il trouvait le lieu magnifique, Tugdual ne pouvait oublier qu'il y était prisonnier. Pour lui, la liberté était un plus grand trésor, plus beau encore que le paysage dans lequel il vivait. Quelques mois après son arrivée dans l'abbaye, il imagina un projet d'évasion. Tous les jours, il y pensait secrètement, repérant quel serait le meilleur moment pour quitter le monastère, quelle issue emprunter pour rejoindre le village, et surtout où aller ensuite. Un jour, il sonda Erwan à ce sujet.

- Tu n'as jamais eu envie d'être ailleurs ?
- Je suis bien ici.
- Tu n'as jamais eu envie de pouvoir aller où bon te semble, de partir, d'être libre ?

Erwan resta pensif un instant.

— Je ne sais pas ce que cela signifie. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. Je suppose que oui, j'aimerais bien.

Tugdual lui fit alors part de ses idées. Erwan se montra d'abord réticent au projet de Tugdual. Mais il finit par se laisser convaincre.

— Alors, c'est d'accord. Un jour, nous partirons. Nous quitterons cet endroit et nous parcourrons le monde.

Chapitre 3: Vengeance

« Thomas ne s'était certes pas fait moine par vocation. Il se l'était lui-même imposé. Son dévouement l'a conduit à sacrifier douze années de son existence. Nous ne pouvons pas savoir si Thomas aurait réussi à passer toute sa vie à Paimpont. Ce sacrifice eut des conséquences bien fâcheuses pour Tuqdual et pour Erwan. »

Lucie Hudson, Tugdual et Erwan: un cadeau providentiel?, 1928.

L'attitude de frère Thomas mettait Tugdual en colère. Pourquoi était-il si odieux avec eux? Tugdual refusait de se laisser faire. Si Thomas était aigri et méprisait les enfants, libre à lui, mais il était injuste qu'ils en subissent les conséquences. Avec Erwan, ils décidèrent de prendre leur revanche sur frère Thomas.

Riposter aux attaques n'était pas une mince affaire. La Bible disait « œil pour œil, dent pour dent », mais elle préconisait aussi de « tendre l'autre joue ». Si justice devait être rendue, ce ne pouvait être que d'une manière détournée. Ils devaient trouver un stratagème pour attaquer leur adversaire sans avoir à en subir les conséquences.

La meilleure idée qu'ils eurent fut de dénigrer frère Thomas auprès des autres moines. Il n'était déjà pas très aimé au sein de l'abbaye; il fallait maintenant en faire un bouc émissaire, un traître, un hérétique. Au moins, le père Sébastien cesserait d'écouter ses conseils qui n'avaient rien d'avisé. Ce projet naquit quelques jours après la mort du frère Gabriel.

Gabriel était le moine jardinier. Frère Thomas étant apothicaire, il était souvent amené à le côtoyer pour préparer

ses remèdes contre les divers maux qui touchaient la petite communauté. Frère Gabriel était d'ailleurs atteint d'une étrange maladie qui se manifestait par une forte fièvre accompagnée de l'apparition de plaques sur la peau. Seul Thomas, en bon apothicaire, parvenait à apaiser ces effets par des mixtures que lui seul connaissait.

Un soir, une dispute éclata dans le cloître entre les deux moines. Le lendemain, Gabriel fut retrouvé mort dans son lit. Officiellement, la mystérieuse maladie avait eu raison de lui. Mais dans les couloirs du cloître, la rumeur de l'assassinat du moine défunt se répandait. Un assassinat perpétré par Thomas, sans doute. Et voilà que des théories commençaient à être élaborées. Frère Thomas aurait empoisonné Gabriel en ajoutant à son breuvage habituel un poison mortel. Ou bien peut-être avait-il refusé de lui donner son remède habituel, ce qui avait précipité son décès.

Quelques semaines après le drame, l'hystérie collective avait conduit les moines à se méfier de frère Thomas. Tugdual et Erwan restaient sceptiques concernant les ragots des frères sur le sujet, mais ils comprenaient bien que la situation allait servir leur dessein.

Depuis la mort de Gabriel, le jardin était confié aux frères Anatole et Célestin. Ils avaient demandé l'aide des deux jeunes garçons pour lutter contre une véritable invasion d'escargots. Le potager était immense. Enfin, c'était ce que pensaient les deux novices. Il était en tout cas assez vaste pour nourrir toute la population de l'abbaye.

— C'est fascinant, tout de même, lança Erwan en contemplant le gastéropode qu'il tenait dans sa main. Traîner sur son dos sa propre maison.

— Nous nous passerons de tes commentaires sans intérêt, Erwan, dit Anatole. Nous ne te demandons qu'une seule chose : remplir ton seau.

Les deux vieux moines, tout comme les deux garçons, étaient agenouillés ou accroupis entre les rangs de cultures. Chacun avait un seau avec lui et devait le remplir d'escargots.

- Qu'allez-vous en faire après ? demanda Tugdual.
- Vous irez voir Thomas, dit Célestin. Peut-être pourra-t-il en tirer quelque chose. Je crois que la coquille d'escargot mixée est la base de nombreux remèdes.
 - Thomas... commença Célestin.

Il fit un signe dédaigneux de la tête.

- J'ai de sérieux doutes sur son innocence dans toute cette histoire, poursuivit Anatole.
- Je dois avouer que j'ai peur, maintenant, dit frère Célestin. J'ai peur de lui.
- Moi aussi, renchérit frère Anatole. Peut-être devrionsnous en parler au père Sébastien ?
- Et lui dire quoi ? ajouta Célestin. Nous n'avons aucune preuve.

Erwan se sentait frustré de devoir se taire sous prétexte que ses propos étaient inintéressants, alors que les deux moines ne se gênaient pas pour laisser libre cours à leurs commérages. Mais le fait qu'ils racontaient du mal de frère Thomas le réjouissait. Il échangea un regard avec Tugdual. La situation l'amusait, lui aussi. Il se glissa dans la conversation :

- Il me fait peur à moi aussi. Hier, je passais devant son laboratoire et je l'entendis répéter plusieurs fois des paroles étranges.
 - Des prières peut-être ? suggéra frère Célestin.
 - Non, je ne crois pas. Ce n'était pas du latin. Ni du français.
 - Du breton, peut-être ?

- Non plus. Je ne sais pas dans quelle langue il parlait.
- Tu es sûr de ce que tu dis? demanda frère Anatole, surpris.

Tugdual hocha la tête avec aplomb.

— Tu penses que ce pourrait être... des incantations ? dit frère Célestin.

Il avait tressailli en prononçant ce mot.

Bien sûr, Tugdual n'avait jamais entendu de telles choses. Il ne savait même pas à quoi cela ressemblait.

- Cela implique souvent autre chose, dit frère Anatole.
- Toujours, assura frère Célestin.

Tugdual était fier de lui. Il avait amené les deux moines à déduire que frère Thomas était un sorcier ou quelque chose de ce genre. Il avait semé le doute dans leurs esprits, et bavards comme ils étaient, ce serait bientôt tout le monastère qui douterait de la piété de frère Thomas. Même si le mot « sorcier » ne fût pas prononcé de tout l'après-midi, Tugdual savait qu'il résonnait fortement dans l'esprit des deux moines.

Célestin et Anatole continuèrent de médire de frère Thomas jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de gastéropodes dans le potager. Le travail n'avançait pas vite, car plus les seaux se remplissaient, plus les apprentis jardiniers devaient passer du temps à décoller les escargots des parois extérieures pour les reposer au fond du seau. Puis les deux moines partirent et laissèrent les deux garçons seuls en leur confiant la tâche de rapporter les quatre seaux dans l'officine du frère Thomas.

— Voilà ce qu'il faut faire, dit Tugdual. Encourager cette idée que frère Thomas est un vrai sorcier.

Erwan avait les yeux fixés sur ses deux seaux : il n'y avait pas de couvercles et les escargots menaçaient de s'enfuir de leur prison.

- Est-ce que ce n'est pas dangereux pour nous ?
- Mais non, il suffit de ne pas attirer l'attention sur nous, mais sur *lui*.

Après s'être arrêtés plusieurs fois pour remettre les mollusques à leur place, ils arrivèrent dans le laboratoire du moine apothicaire.

Le lieu dégageait une ambiance lugubre. Tous les murs étaient recouverts d'étagères elles-mêmes remplies de fioles et de bocaux aux contenus étranges. Au centre, il y avait une table sur laquelle étaient entassés des livres autour de plusieurs instruments en verre.

— Déposons les seaux et fichons le camp, dit Erwan. Je n'aime pas cet endroit.

Mais quelque chose avait attiré l'attention de Tugdual. Un livre. Le titre était écrit en lettres dorées sur la couverture en cuir :

Lest Leans ellet ca

Il ne connaissait pas cet alphabet et encore moins cette langue. Il le feuilleta. À l'intérieur, plusieurs illustrations montraient des hommes exécutant des mouvements particuliers avec leurs bras et leurs mains.

- Regarde, fit Tugdual.
- « Traité de magie », dit Erwan d'une voix évasive.
- Tu crois?
- Comment ça, « je crois » ? C'est écrit là, ajouta-t-il en montrant le titre de la couverture.
 - Tu comprends ce qui est écrit ?
 - Évidemment, tu ne sais plus lire, tout à coup ?

— Mais, Erwan, ce n'est pas écrit en français.

Le visage d'Erwan blêmit. Il regarda la couverture avec effroi. Comment se faisait-il qu'il parvenait à déchiffrer ces étranges signes ?

- J'en suis sûr, renchérit Erwan. Ce livre est un traité de magie. Les suspicions sur frère Thomas ne sont peut-être pas si fausses que cela.
- Tu commences à me faire peur, Erwan. Thomas serait vraiment un sorcier ?

Une ombre apparut dans la pièce. Frère Thomas venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Il avait un couteau ensanglanté dans sa main droite et un coq mort dans l'autre.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? rugit-il.

Son regard tomba sur le livre qu'Erwan avait entre les mains. Pendant une fraction de seconde, Tugdual crut lire de la peur sur son visage.

— Il peut être dangereux de venir ici, seuls, dit-il.

Erwan remit précipitamment le livre où il l'avait trouvé. Thomas posa le coq sur la table.

- Vous ne savez pas ce qui pourrait arriver, poursuivit-il en serrant dans sa main le couteau. Vous pourriez avaler par mégarde un poison mortel. Personne ne vous pleurerait, j'en suis sûr.
- Nous vous apportions des escargots, dit Tugdual en montrant les seaux, dont s'échappaient déjà quelques mollusques.
 - Nous partons maintenant, ajouta Erwan.

Frère Thomas se plaça devant eux, les empêchant de sortir.

— Vous restez là, dit-il d'une voix grave.

Il examina la lame de son couteau, tout en gardant un œil sur les deux garçons.

- Frère Célestin et frère Anatole nous attendent, dit Tugdual, bien que ce fût faux.
 - Je crains qu'ils ne risquent d'attendre encore longtemps.

Frère Thomas se retourna pour fermer la porte du laboratoire.

Avant qu'il ne pût complètement refermer le battant, l'abbé apparut dans l'encadrement.

- Mon père! dit Thomas.
- Sortez les enfants, je dois m'entretenir seul avec frère Thomas.

Les deux garçons se pressèrent de sortir.

Puis, ils coururent dans le couloir (bien que ce fût interdit) pour rejoindre le cloître.

— Tugdual, fit Erwan, essoufflé. Je crois qu'il est vraiment temps qu'on s'en aille d'ici.

Chapitre 4: Les Kobolds

« Le prince de Carwell entretenait un profond mépris envers son cousin le roi. La jalousie qu'il éprouvait était devenue le moteur des actions politiques qu'il mena contre lui. Sa haine des Kobolds n'avait cependant rien à voir avec cela. »

Lucie Hudson, Histoire moderne de l'Archipel Janorien, 1909.

Marc n'avait désormais plus aucun espoir de ressortir vainqueur de cette partie. Décidément, son cousin était trop fort pour lui. Sa dame lui avait raflé la plupart de ses pièces, et une armada de pions noirs s'approchait dangereusement de la ligne d'arrivée de l'échiquier. Si Aliorik parvenait à transformer ses pions en dames, il allait gagner en quelques coups.

Mais Marc avait d'autres soucis en tête que cette partie d'échecs. Car du haut de ses quinze ans, il devait assurer la succession de son père le roi Ménélik VII, décédé un an plus tôt. C'était lui, maintenant le roi des Îles Fédérées. Mille et une pensées se bousculaient dans sa tête. Son séjour chez son cousin Aliorik, le prince de Carwell, avait été organisé comme des vacances, mais rien n'arrivait à le détendre, et certainement pas une partie d'échecs. Heureusement que Willem Fogg, son chancelier, était là pour l'aider. Willem avait aussi été chancelier durant le règne de son père, il connaissait donc bien la question. Et par-dessus tout, il était membre de l'Ordre des Sages, il ne pouvait donc qu'être de bon conseil. Mais l'année suivante, à sa majorité, bien qu'il puisse toujours compter sur Willem, il devrait se débrouiller seul et assumer seul la responsabilité de ses actes.

Il regarda Aliorik déplacer sa dame. Aliorik avait cinq ans de plus que Marc et il semblait beaucoup plus sûr de lui que son royal cousin. Il dégageait une aura particulière, une prestance, un charisme, que Marc aurait bien aimé posséder.

- Échec au roi! fit Aliorik.
- Ce combat est perdu d'avance, soupira Marc en se passant les mains dans ses cheveux bruns.

Le jeune souverain déplaça son roi, ce qui permit à Aliorik d'avancer un pion jusqu'à la dernière rangée de l'échiquier. Il ôta ce dernier du plateau et, au grand étonnement de Marc, choisit un cavalier noir parmi les quelques pièces que Marc lui avait prises.

- Le cavalier écrase le roi. Échec et mat!
- Ça alors ! C'est la première fois que je vois cela : gagner en échangeant un pion contre un cavalier !
- Avec une dame en plus, je t'aurais certainement battu, mais pas aussi rapidement.

Un homme entra alors dans la pièce. Il avait les cheveux gris et était vêtu d'une cape bleu nuit. Il se débarrassa de cette dernière, et s'approcha des deux garçons. Il avait l'air énervé.

— Willem, dit Marc, regardez cela : Aliorik vient juste de me battre en échangeant un pion contre un cavalier !

Mais Willem Fogg ne l'écoutait pas.

- Votre Majesté! C'est un scandale! Vous n'avez pas idée du nombre de Kobolds enfermés dans les sous-sols de ce palais!
- Ah! Baldir vous a fait visiter, fit Aliorik d'un air enjoué. C'est une très belle collection, n'est-ce pas Willem?
- Vous les *collectionnez*? dit Willem Fogg, les yeux écarquillés.
 - En fait, c'est pour cela que je t'ai fait venir, Marc.

- Moi qui pensais être venu prendre des vacances... marmonna le roi.
- Nous avons eu beaucoup de problèmes avec les Kobolds, ces derniers temps, poursuivit Aliorik. La forêt de Célianide en est remplie. Nos sujets n'étaient plus en sécurité. Ces satanés Kobolds effraient les marchands et les voyageurs. Il devenait de plus en plus dangereux de se promener dans la principauté. Plutôt que de raser complètement la forêt, j'ai préféré la contrôler. Alors, j'organise des battues. Mille braks à celui qui me ramène un Kobold vivant, plus si c'est une espèce qui peut être utile à la cité. Car je compte bien les faire travailler. Ils ne vont pas profiter gratuitement de leur pension au palais de Carwell.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu captures des Kobolds ? s'exclama Marc.
- Vous êtes un irresponsable, Aliorik, s'exclama à son tour Willem. Un irresponsable et un monstre !
- Un monstre ? ricana le prince de Carwell. C'est moi, le monstre ? Allons, Willem, les rôles sont inversés. Les monstres, ce sont eux. Vous ne les avez sans doute pas bien regardés.
 - Ça suffit! cria Marc.

Il n'était encore pas encore tout à fait adulte, mais il devait montrer que c'était lui le roi.

- Aliorik, poursuivit-il d'une voix calme, teintée d'une pointe de colère, pourquoi nous as-tu demandé de venir ?
- Et bien voilà, j'ai déjà capturé six cents Kobolds environ, et...
- Six cents ? s'exclama Marc. C'est énorme ! Depuis combien de temps as-tu commencé ce, cet, cette... ?
- Le Nettoyage de la forêt. Nous avons commencé le Nettoyage il y a six mois.
 - Six mois! Et pendant six mois, tu as gardé cela secret?

- Non. Il faut bien des personnes pour capturer les Kobolds. Mais ce sont exclusivement des soldats de Carwell. Je ne voudrais pas que l'attrait de la récompense pousse tous mes citoyens à se transformer en chasseurs de primes. De toute façon, l'emprisonnement des Kobolds est tout à fait légitime. Ils sont sur mon territoire et ne respectent pas le statu quo établi après la Guerre des Kobolds. Tout le monde sait bien qu'ils pratiquent encore la magie. Or les rois de l'époque étaient tombés d'accord là-dessus : plus de magie sur le territoire des Îles Fédérées. À Carwell, les hors-la-loi sont faits prisonniers, quels qu'ils soient.
 - Vous n'avez pas le droit, s'exclama le chancelier.
 - J'ai tous les droits ici. Vous, par contre...
 - Le roi est votre suzerain! s'emporta Fogg.
- Le roi, pas le chancelier, en effet, répondit calmement Aliorik.
 - Chercherais-tu la guerre, Aliorik?
- Marc, jamais je n'ai cherché à t'offenser, ni à outrepasser mes prérogatives. Mais il me semble que...
- Il me semble que capturer des Kobolds sans raison soit un bon moyen de raviver les hostilités qui ont sévi au cours des siècles derniers entre les Hommes et les Kobolds! cria Marc.
 - Je n'ai cherché que la sécurité de mes sujets, je t'assure.
- Étaient-ils en danger? demanda Marc en reprenant une voix calme.
- Évidemment ! Comme je te le disais, les Kobolds sont de plus en plus nombreux.
 - Et?
 - Et... quoi ?
- Y a-t-il quelque incident à rapporter? Une agression quelconque d'un homme par un Kobold?

— Des plaintes régulières me parviennent. Les Kobolds ont pris possession de cette forêt et nos sujets ont peur d'y pénétrer. Qu'Atlas soit loué, j'ai pu prendre les choses en main avant qu'un homme ne soit réellement agressé. Mieux vaut prévenir que guérir. Il n'y a aucun scrupule à avoir, Marc : ce sont des Kobolds. Nous savons très bien qu'ils n'ont pas abandonné la pratique de la magie.

La magie était en effet interdite depuis longtemps, mais il n'y avait aucune preuve que les Kobolds aient continué à la pratiquer. Cependant, certaines personnes considéraient que le simple fait de parler, pour un Kobold, était un acte magique. Certains comportements étranges des Kobolds étaient aussi compris comme des manifestations surnaturelles et donc illégales.

- Et tu n'as pas jugé bon de me tenir informé de tout cela ?
- La forêt de Célianide est sous mon autorité, je ne pense pas devoir te rendre compte de toutes mes décisions à ce sujet.

Marc comprenait ce qui se passait et détestait cela. Son cousin, de cinq ans son aîné, était en train de remettre implicitement en cause son autorité, ou du moins, il la testait. Il le mettait à l'épreuve. Marc devait saisir cette opportunité pour tenter de s'émanciper de son chancelier-régent. Willem Fogg tenta de prendre la parole, mais Marc l'interrompit.

- Willem, faites-moi penser à rendre obligatoire la consultation du roi sur toutes les questions liées aux Kobolds. Aliorik, le statut des Kobolds est clair. Il a été établi lors du premier Conseil des Êtres Conscients.
- C'était il y a très longtemps. Et pour cinq races de Kobolds seulement.
- Non. Pour tous les Kobolds. Et cesse de me contredire. Combien de Kobolds as-tu capturés ?
- Un peu plus de six cents Kobolds ont été pris. Six cents Kobolds, des gnomes, des argiks, des griffons, des salamandres,

des hippogriffes, même une licorne et un centaure. Mais aucun korrigan. Ces bestioles sont très intelligentes et ne se laissent pas prendre si facilement. Ce sont pourtant les plus dangereuses. Pendant ces trois dernières années, j'ai tenté de les étudier, de comprendre leur mode de vie. Et j'ai compris une chose. Il y a beaucoup moins de korrigans en été qu'en hiver. Je ne sais pas où ils se cachent, mais à partir de novembre, peut-être que leur cachette n'est plus sûre pour eux, quoi qu'il en soit, leur nombre se multiplie dans la forêt. Et novembre approche, cher cousin, c'est pourquoi je sollicite ton aide pour capturer le plus de korrigans possible. Il faut purger la forêt de cette vermine.

- Le roi ne vous apportera aucune aide, prince ! s'exclama Willem Fogg.
- Laissez, Willem, je m'en occupe. Aliorik, tu as mené une politique injuste et sans aucune raison. Tu vas relâcher toutes les pauvres bêtes que tu as capturées, en leur présentant tes excuses. Tu vas aussi leur promettre que plus aucun soldat de Carwell ne mettra les pieds dans la forêt de Célianide.
- Les relâcher? Mais Marc, tu n'as pas saisi l'ampleur de mon projet. Les korrigans représentent une main-d'œuvre extraordinaire. Nos citoyens n'auront bientôt plus besoin de travailler. Chaque Kobold peut avoir une utilité. Certains, comme les licornes et les centaures peuvent tirer les charges lourdes; les gnomes et les argiks pourront effectuer les tâches domestiques.
 - Tu les relâcheras, je te l'ordonne.
- Mais, tu ne te rends pas compte. C'est impossible maintenant.

Un sourire dément s'affichait sur son visage.

— Viens, je vais te montrer.

Le prince de Carwell entraîna son cousin hors de la pièce et, suivis de Willem Fogg, ils descendirent plusieurs escaliers de pierre en colimaçon. Les sous-sols du palais de Carwell s'étendaient très loin en profondeur, et Marc se demandait jusqu'où son cousin allait l'emmener. L'air était de plus en plus frais. Ils traversèrent des couloirs fermés par de solides grilles, descendirent d'autres escaliers. Ils finirent par arriver dans une immense salle qui s'étendait en dessous d'eux. Ils étaient sur un petit promontoire qui s'avançait dans la pièce. Un escalier descendait encore vers le sol de la salle. Des torches éclairaient l'endroit. Les trois murs que Marc apercevait étaient recouverts de grilles.

— Mon cher cousin, déclara le prince d'une voix fière, voici les Kobolds que j'ai capturés! Si nous les laissons sortir de là, ils seront ravis de nous tailler en pièces.

Des silhouettes sombres apparurent alors derrière les grilles qui tapissaient les murs. Des centaines de silhouettes. Des Kobolds enfermés dans les milliers de cellules qu'abritaient les murs de cette salle.

La plupart étaient des gnomes et des argiks. De petite taille, ils logeaient dans une cellule qui semblait avoir été faite pour eux.

Une clameur s'éleva progressivement de la salle. Les Kobolds se mirent à hurler et à taper contre les grilles qui les retenaient prisonniers. Marc ne parvenait pas à entendre ce qu'ils criaient, ce n'était qu'un brouhaha de voix perçantes. Le spectacle était effrayant.

Il croisa le regard d'un argik, qui lui, contrairement aux autres, ne criait pas. Il restait calme, les mains posées sur les barreaux de la cellule. Il avait de longues oreilles pointues. Marc s'aperçut que cet argik n'avait en fait qu'une seule oreille entière, la seconde étant coupée à la moitié. Ses yeux globuleux se remplirent de larmes. Soudain, une voix aiguë et suppliante résonna dans la tête de Marc. « Libérez-nous! » Marc détourna le regard. Le don de télépathie que possédaient certains Kobolds l'avait toujours un peu effrayé.

Chapitre 5: Le messager

« Le roi Marc est non seulement connu pour avoir été l'un des plus jeunes rois des Îles Fédérées, mais aussi pour avoir incarné l'espérance de son peuple. Quand il dût faire face dès son plus jeune âge à des difficultés économiques, politiques et militaires, le peuple voyait en lui le petit-fils du grand Ménélik VII, et avait confiance en lui, plus que dans n'importe quel autre roi. La présence de Willem Fogg à ses côtés n'y était peut-être pas pour rien. »

Rodolphe Arcandil, *Histoire des Héros du siècle dernier, t.1 : L'Expédition risquée,* 1719.

Il faisait nuit à présent, et Marc était encore bouleversé par ce qu'il venait de voir. Seul dans sa chambre, il ne parvenait pas à s'endormir. On lui avait toujours dit que les Kobolds étaient des créatures diaboliques, créées pour semer le chaos dans le monde. C'était du moins ce que prétendait la tradition populaire. Autrefois, ils avaient été les ennemis mortels des Hommes. Une longue guerre les avait opposés. Une horrible guerre où les Kobolds avaient commis des crimes atroces, sous le commandement d'Obéron, un elfe rempli de haine envers l'Humanité. Cette guerre avait eu lieu des centaines d'années auparavant et bien que les vieilles rancœurs n'aient pas disparu, Marc avait le devoir de maintenir la paix entre son peuple et celui des Kobolds. Mais son cousin ne faisait rien pour l'y aider. Il songea à son père, à ce qu'il aurait fait. Si seulement il était encore là.

Il se souvint de ses cheveux blonds, de son visage bienveillant, et de sa couronne posée sur sa tête. Elle lui semblait bien lourde maintenant, cette couronne.

Son père était mort trop tôt. Et d'une façon trop bête. Un accident de cheval, lors d'une partie de chasse. Sa mère aussi

était partie trop tôt. Elle était morte en le mettant au monde, le laissant seul avec sa grande sœur, Isabelle. Il ne put empêcher les larmes de lui monter aux yeux. Il se savait orphelin et cette pensée l'accablait désormais. Sa seule famille résidait en sa sœur, son cousin et sa grand-mère, la reine douairière. Et voilà qu'il devait prendre des mesures contre Aliorik.

Il fut tiré de ses pensées par le claquement des sabots d'un cheval au galop. Il se leva de son lit, ouvrit la fenêtre et aperçut un cavalier en bas, dans l'entrée. Il tendit l'oreille mais ne parvint pas à saisir ce qu'il disait au portier. C'était sans doute un ami du prince qui résidait au Palais. Accoudé au balcon, il leva la tête vers le ciel et contempla les étoiles du ciel d'automne.

Cinq étages plus bas, on frappa à la porte de la chambre de Willem Fogg. La porte s'ouvrit laissant apparaître le chancelier en robe de chambre dans l'encadrement.

- Je suis désolé de vous déranger, monsieur, un messager vient d'apporter ce message pour le roi, dit le garde, habillé aux couleurs de Carwell. Je ne voudrais pas le déranger à cette heure, alors je me suis dit qu'il valait mieux remettre cette lettre au chancelier.
- Plutôt que de monter six étages et devoir les redescendre après, alors que le message aurait peut-être pu attendre, poursuivit Willem Fogg en se frottant les yeux.

Le garde se mit à rougir violemment, ouvrit la bouche, mais aucun mot ne sortit.

— Je porterai ce message au roi s'il est important, continua Willem en prenant le rouleau de parchemin que lui tendait le garde. Allez donc vous recoucher.

Puis, il referma la porte.

— J'étais de garde, maugréa le soldat pour lui-même. Je ne dormais pas.

Quelques minutes plus tard, le chancelier ressortit, enveloppé dans un peignoir de soie rouge, le rouleau de parchemin décacheté à la main. Il longea le couloir et prit l'escalier qui menait à l'étage supérieur. Il ne savait pas combien de marches il devrait monter ce soir, mais il fallait avertir le roi le plus vite possible.

Le palais de Carwell était immense. Il méritait bien son surnom de « Labyrinthe ». La gravité de la nouvelle qu'il allait devoir annoncer le faisait marcher plus vite.

Willem Fogg frappa à la porte de la chambre du roi.

— Entrez ! répondit-on de l'intérieur.

Willem poussa la porte. Marc avait l'air parfaitement réveillé. Tant mieux.

— Sire, un messager vient d'arriver de Saint-Marc. Hudson vous envoie cette lettre. Je me suis permis de la lire. Je ne voulais pas vous réveiller pour rien.

Il lui tendit le rouleau de parchemin, dont le sceau – représentant un lion ailé – était brisé. Marc déroula la lettre et la lut.

Sire.

J'ai la lourde tâche de vous annoncer une terrible nouvelle : Son Altesse Royale la princesse Isabelle, votre sœur, s'est fait enlever par les hommes du Sorcier Noir sur la route de Carwell, entre Brakirian et Hugris. L'incident s'est produit vers trois heures, cet après-midi.

Je serai à Carwell demain matin.

Je vous assure de mes plus sincères amitiés.

Henry Hudson, baron de Saint-Marc.

La lecture de ce message fit un choc à Marc.

Avait-il bien lu ? Sa sœur avait été enlevée par le Sorcier Noir. Il dut relire le court message pour être sûr.

- Willem ? dit-il, l'air anéanti.
- Oui, Marc?
- Que... Que dois-je faire ? demanda Marc, levant ses yeux apeurés vers le chancelier.
- Je ne sais pas. Peut-être que le Conseil des Sept Sages saura, lui.
- C'est cela, oui, dit-il avec un léger soulagement dans la voix. Vous voulez bien le réunir, Willem ?
 - Il sera là demain matin.
 - Oui. Merci.

Et Marc retourna dans son lit. Mais il fut incapable de s'endormir.

Il avait beau être le roi, son monde était loin d'être à l'abri. On avait forcé les barrières et on s'était introduit dans son univers, à son insu. Sa sœur avait été enlevée. Il ne pouvait pas laisser cela se produire. Il était le roi, il était de son devoir de changer cette situation. Mais que pouvait-il faire ? Il n'avait que quinze ans et aucune expérience. Le journal de son père ne donnait aucune indication concernant un tel cas.

Isabelle... Marc revoyait son visage, sa chevelure blonde, ses yeux noisette, son sourire, son rire éclatant. La colère submergea Marc. Comment pouvait-on faire cela? Le Sorcier Noir... Voilà l'ennemi! Cet homme était depuis trop longtemps la source de tous les malheurs de l'Archipel Janorien. Il fallait mettre un terme à ses provocations. Il fallait l'arrêter.



Ni Tugdual, ni Erwan n'avaient pu expliquer ce qu'il s'était passé dans le laboratoire de frère Thomas. Tous les deux étaient d'accord sur un point : frère Thomas était en possession d'un livre aux symboles étranges. Pourquoi Erwan avait-il été capable d'en lire le titre? « *Traité de magie* », avait-il dit. Tugdual avait également vu le titre, mais pour lui, ce n'était qu'une succession de symboles incompréhensibles.

Si Erwan avait raison et que le livre était effectivement un livre traitant de magie, cela signifiait que toutes les rumeurs qu'ils avaient lancées au sujet de frère Thomas n'étaient peut-être pas infondées. Thomas serait un sorcier! Mais le pire dans tout cela, c'était que le sorcier en question savait que les deux novices avaient découvert son secret. Depuis, les deux garçons veillaient à se tenir le plus éloignés de lui, et à être toujours accompagnés d'un autre moine.

Dans la forêt, un cavalier chevauchait en direction de l'abbaye Notre-Dame de Paimpont. Il avait un message de la plus haute importance à délivrer à l'abbé.

Il se présenta au monastère quand on sonna tierce³. L'abbé vint le recevoir après l'office et lui offrit de quoi se restaurer.

À sexte, juste avant de déjeuner, la communauté sut enfin la raison de la venue du messager. Le père Sébastien était convoqué par le roi lui-même, aux États généraux. Tugdual et Erwan ne savaient pas ce dont il s'agissait. L'abbé, qui s'en doutait, leur expliqua qu'il était député à Paris pour représenter, avec d'autres ecclésiastiques, leur ordre, le clergé. Il y aurait aussi des représentants de la noblesse et du peuple.

Ce jour-là, malgré sa crainte de frère Thomas, Tugdual chercha à se retrouver seul avec Erwan. Cette occasion lui fut donnée juste après le repas. L'abbé devait leur enseigner des notions de grammaire latine, avec d'autres élèves provenant du village de Paimpont. Pendant que les enfants s'installaient, non sans bruit, sur les chaises de la salle de classe, Tugdual fit part

³ Tierce correspond à la troisième heure du jour, c'est-à-dire neuf heures du matin environ.

à Erwan d'une idée qui avait germé dans son esprit depuis le déjeuner.

- Si l'abbé est convoqué aux États généraux, dit-il à Erwan, il va être absent pendant un certain temps. Il a dit que cela se passait à Paris et Paris, c'est à six jours d'ici en voiture⁴.
 - Plutôt neuf, rectifia Erwan.
- Neuf, c'est encore mieux. Donc, neuf jours pour y aller. Les réunions, là-bas, vont durer certainement, je ne sais pas moi, au moins deux semaines. Plus neuf jours pour revenir. Cela fait quatre bonnes semaines. L'abbé ne sera pas là pendant au moins un mois, tu te rends compte ?
 - Heu... oui. Et alors?
- Et alors, c'est le moment ou jamais. Si nous voulons vraiment nous enfuir d'ici, il faut le faire maintenant.
- Pourquoi ? demanda Erwan, interrogateur. Qu'est-ce que cela change que l'abbé soit là ou pas ?
- Cela change que nous ne partirons pas les mains vides. Je suis sûr que ses coffres sont remplis d'or.
 - Mais c'est du vol! s'indigna Erwan.
- Mais non! En partant, nous ne serons plus à la charge du monastère et donc l'abbé n'aura plus besoin de l'argent que mon père lui avait donné. Cet argent doit me revenir. Je reprends simplement mon dû. Et puis, seuls, sans abri et sans argent, nous ne resterons pas longtemps en vie.
- Hmm... Oui, tu as sans doute raison. Mais nous ne prendrons que ce que ton père a donné, d'accord ?
 - Oui, ne t'inquiète pas, nous ne volerons point.

Quatre jours plus tard, l'abbé partait pour Paris. Tugdual et Erwan auraient alors la voie libre. Ils partiraient le jour de la

⁴ Tugdual parle ici de voiture hippomobile, une diligence tirée par des chevaux.

Toussaint, au matin, pendant que les moines seraient occupés à célébrer les offices des vigiles et des matines. Le dernier jour pendant lequel ces offices sont célébrés à la suite⁵.

⁵ Les vigiles sont le dernier office de la journée, les matines, le premier. De mai à octobre, les deux offices sont célébrés à la suite, la nuit étant plus courte.

Chapitre 6: Le Conseil des Sept Sages

« ORDRE DES SAGES : institution dont les membres ont reçu un enseignement gardé secret, transmis uniquement par oral. Son système de recrutement par cooptation en donne une image de cercle fermé, inaccessible pour la plupart des personnes. L'Ordre a été un temps dissous pendant la Guerre des Kobolds, car suspecté de pratiquer la magie. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

L'Ordre des Sages était la plus ancienne institution existante sur l'Archipel. L'Ordre existait déjà quand l'Archipel ne formait encore qu'une seule grande île. Cet ordre regroupait en son sein des personnes qui avaient été choisies par ses membres. Chaque nouveau membre était d'abord l'apprenti d'un Sage plus ancien, pendant un certain temps. Il apprenait alors tout ce qu'il était possible d'apprendre, dans tous les domaines. Être Sage était gage de prestige, mais ne permettait nécessairement d'exercer une quelconque fonction, qu'elle fût politique ou scientifique. Toutefois, la parole d'un Sage faisait toujours autorité, lors d'un conflit entre deux quidams. C'était un pouvoir implicite, reconnu par le peuple, sans aucune valeur légale. L'entrée dans l'Ordre relevait davantage d'une volonté personnelle d'accéder à la Connaissance, que d'une soif de pouvoir.

Sous le règne de Moloc le Juste⁶, le Conseil des Sept Sages fut créé. Ce conseil devait assister le roi et l'orienter dans les décisions difficiles à prendre. Le nombre de ses membres, sept, chiffre impair, évitait d'avoir des résultats ex æquo lors des

⁶ Moloc, dit le Juste, fut roi des Îles Fédérées de 311 à 455.

votes⁷. De plus, le sept, comme dans beaucoup d'autres lieux, était un symbole de perfection, de plénitude.

À l'époque où se passe notre histoire, Willem Fogg, le chancelier, était aussi membre du Conseil, et c'est lui qui, à la demande du roi, se chargeait de le réunir dans des délais plus que satisfaisants.

Le lendemain de la venue du messager à Carwell, le Conseil des Sept Sages se réunit. Quand Marc entra dans la salle réservée pour cette réunion, les cinq hommes installés autour de la table se levèrent et saluèrent le roi. Le premier était petit et trapu. Il portait un long manteau gris sur lequel étaient brodées des arabesques dorées. Il avait un visage rond, allongé par une barbichette noire.

- Sire, bonjour! dit le petit homme en s'inclinant légèrement.
- Elos Ashkor, c'est bien cela ? Cela fait longtemps que je ne vous ai pas vu, répondit Marc.
- L'île d'Euphène n'est pas à côté! répliqua Ashkor en guise d'explication.

Le deuxième Sage s'appelait Boq Isiniof. Il était chauve et avait une tête de plus que Marc. Il portait des vêtements sobres, une simple tunique ocre, dotée d'un capuchon qu'il avait retiré. Il salua le roi, sans dire un mot, en inclinant simplement la tête. Boq Isiniof n'était pas très apprécié des autres Sages. Il menait une vie très austère et avait fait vœu de silence : il ne parlait que lorsque cela était vraiment nécessaire.

De l'autre côté de la table étaient installés les frères Paelian, Héol et Hoël. En dépit de leur lien de parenté, ils étaient très différents. Héol était grand, brun, et mince ; Hoël était petit, blond et gras. En revanche, ils avaient tous les deux des yeux bleus océan. Enfin, à côté des frères Paelian, se tenait un

⁷ Le vote blanc était en effet interdit. Chaque Sage devait avoir un avis propre sur la question.

homme à l'air sec et hautain, Saroush Irran. Marc les salua à leur tour et prit place au bout de la table, dans un fauteuil en velours.

— Willem Fogg et Cillian Sitios sont en retard, constata Saroush Irran d'un air maussade.

Comme pour lui répondre, Willem et le dénommé Sitios apparurent dans l'encadrement de la porte.

- Je suis désolé, sire, dit Willem. J'ai eu du mal à trouver
 Cillian.
 - J'étais en voyage dans les Îles Gracieuses, expliqua Sitios. Les deux nouveaux venus s'assirent.
 - Le Conseil est à présent réuni, déclara Marc.
- Je déclare ouverte la, heu..., la mille neuf cent quatrevingt-sixième session du Conseil des Sept Sages, dit Elos Ashkor en consultant un dossier. J'en serais le greffier.
- Bien, fit Willem Fogg. Vous avez tous été informés de la situation. Son Altesse Royale la princesse Isabelle a été enlevée hier soir, et il semblerait que ce soit le Sorcier Noir qui soit à l'origine de ceci.
- Avant de commencer, intervint Saroush Irran, je souhaite clarifier un point qui me semble important. La princesse est bien sûr un membre de la famille royale, mais cette affaire nous concerne-t-elle vraiment? Ne sommes-nous pas en train de mélanger le domaine politique avec le domaine privé? Je crois que ce cas ne doit pas être examiné par le Conseil des Sages, mais doit être confié au personnel qualifié de Sa Majesté.
- Vous oubliez un détail important, Saroush, dit Elos Ashkor. La princesse n'est certes pas l'héritière du trône, et ne le sera jamais, comme le prévoient nos lois⁸, mais elle n'en est pas moins apte à engendrer l'héritier direct.

⁸ Les lois du Royaume des Îles Fédérées réservent l'exercice du pouvoir royal aux personnes de sexe masculin. Les héritiers du trône sont donc, par

- En effet, ajouta Cillian Sitios. Actuellement, si un malheur devait arriver à Sa Majesté, ce serait au prince de Carwell d'assurer la fonction royale. Sauf si la princesse Isabelle mettait au monde un héritier mâle avant cet hypothétique drame. C'est donc bien une affaire politique.
- Très bien, dit Saroush Irran. Si tel est l'avis du Conseil, je m'incline. Willem, pouvez-vous nous montrer les éléments dont nous avons connaissance? Il est indispensable de connaître parfaitement la situation avant de décider quoi que ce soit.
- J'ai pris la liberté de convoquer Henry Hudson, pour qu'il puisse nous raconter ce qu'il sait. Suite à mon bref entretien avec lui ce matin, je sais que le carrosse de la princesse a été attaqué par des hommes du Sorcier Noir. Le cocher et le laquais ont été épargnés. La princesse était la seule personne qui intéressait ces hommes et ils l'ont emmenée.
- Le laquais et le cocher n'ont pas transmis de message de la part du Sorcier Noir, je suppose, dit Irran. Ainsi, nous ne savons rien des motivations du Sorcier Noir, n'est-ce pas Willem?
- En effet, les hommes qui ont attaqué le carrosse n'ont pas prononcé un mot concernant les raisons qui les poussaient à agir ainsi.
- Le Sorcier Noir est, et a toujours été notre ennemi, mais je ne m'attendais pas à un tel acte, dit Hoël Paelian. Cela n'a pas de sens.

Trois coups furent frappés à la porte.

51

ordre: les fils du défunt roi (ceux nés sous son règne, puis ceux nés avant), ses frères (ceux nés sous le règne de leur père, puis ceux nés avant), ses neveux (ceux nés sous son règne uniquement), ses cousins issus de la fratrie de son père. Lorsqu'il n'y a plus de prétendant au trône, la régence est confiée à la maison de Saba (cela ne s'est produit qu'une seule fois).

Un homme entra et salua l'assemblée. Il avait les cheveux grisonnants, une moustache et un petit bouc. Il était vêtu élégamment avec un pardessus bleu marine.

 Henry! s'exclama Willem Fogg. Je vous en prie, prenez place. Et racontez-nous s'il vous plaît ce qui s'est passé exactement.

Le baron salua le Conseil, se débarrassa de son manteau et s'assit sur la dernière chaise disponible.

- Hier, dans la soirée, dit-il, le carrosse de la princesse est arrivé comme prévu, à Saint-Marc. Mais Son Altesse n'était pas dedans. Seuls le laquais et le cocher sont venus. Ils nous ont raconté que le carrosse avait été attaqué par dix hommes en armes, habillés de noir. L'un de ces hommes leur a dit que leur maître, le roi Gwenolé voulait la princesse. Il a ajouté qu'il était inutile d'opposer toute résistance. Alors, Isabelle a accepté de suivre les hommes en noir.
 - Cela ne nous avance guère, conclut Héol Paelian.
- Cela nous confirme que c'est bien le Sorcier Noir qui est derrière tout cela, précisa Elos Ashkor, en levant la tête de ses notes.
 - En êtes-vous sûrs ? interrogea Saroush Irran.
 - Que voulez-vous dire ? dit Ashkor. Précisez votre pensée.
- Des hommes habillés de noir qui affirment servir leur maître qu'ils nomment Gwenolé ne sont pas une preuve. C'est peut-être un piège, au contraire. Puisque nous ne trouvons pas de motivation au Sorcier Noir pour avoir enlevé la princesse, je suggère de retourner le problème. Cherchons d'abord les motivations possibles et les suspects auxquels elles se rattachent.
- Vous raisonnez méthodiquement, Saroush, dit Willem Fogg.
- Isabelle devait se marier la semaine prochaine, précisa Marc.

- Exactement, Votre Majesté, poursuivit Hoël Paelian. C'est peut-être ce qui a déclenché son enlèvement. On ne voulait pas qu'elle se marie.
 - Un autre voudrait l'épouser ? suggéra son frère.
- Ou bien on ne veut pas qu'elle ait d'enfant légitime, ajouta
 Cillian Sitios.
- Pouvons-nous dresser la liste des prétendants au trône, s'il vous plaît ? demanda Hoël Paelian.
- Comme nous l'avons dit tout à l'heure, dit Willem Fogg, en ce moment, l'héritier est le prince de Carwell. Ensuite, il y a les hypothétiques fils de la reine douairière. Mais d'autres sont prioritaires s'ils venaient à naître : les fils d'Isabelle.
- Oh, de toute manière, je crois que la reine de Saba n'est plus en âge d'avoir des enfants, dit Héol Paelian.
- La loi est la loi, dit Willem Fogg. La reine douairière est garante de la pérennité de la lignée royale.
- En suivant cette logique, le prince de Carwell serait donc notre premier suspect, conclut Elos Ashkor.
- En effet, renchérit Saroush Irran. Le premier et le seul suspect.
- Pas le seul, intervint Elos Ashkor. Pardonnez-moi, mais nous venons de dire à l'instant que la reine de Saba se trouve juste après le prince sur la liste des prétendants.
- Pas la reine, ses fils, corrigea Willem Fogg. Or elle n'en a pas. Ils sont tous morts depuis des siècles.
- Qui vous dit qu'elle n'a pas d'autres enfants ? insista Ashkor. Si c'était le cas, elle voudrait peut-être les voir monter sur le trône.
 - Je crois que votre idée est exagérée, Elos, vraiment.
- Comme je l'ai dit, je doute que la reine puisse encore avoir des enfants, répéta Héol Paelian.

Un silence s'installa.

- Que faisons-nous ? demanda Cillian Sitios au bout d'un moment.
- Je crois qu'il faudrait vérifier si nos suppositions sont exactes, dit Héol Paelian.
 - Envoyons des espions à Carwell, ajouta Hoël.

Le Conseil vota à l'unanimité l'envoi de deux espions à Carwell. Il fut décidé que Willem Fogg devait organiser seul cette tâche.

Le jour même, le roi regagna le château de Saint-Marc, accompagné par Henry Hudson, et escorté par une escouade d'hommes du prince. « Pour ta sécurité, Marc » avait dit Aliorik. Mais après la séance du Conseil qui venait de se dérouler, Marc commençait à douter de la sincérité de ses paroles.

Si son cousin n'était peut-être pas digne de confiance, Marc savait qu'il pouvait en tout cas compter sur Henry Hudson. Celui-ci avait tout reçu de son père le roi Ménélik, et il était entièrement loyal à la Couronne.

— Comment va John? demanda Marc au baron, pendant le voyage.

Hudson soupira.

Il tient le choc.

John était le fils d'Henry. Il devait épouser Isabelle la semaine suivante.

Marc aurait apprécié discuter avec Henry de ce qui venait d'être dit lors de la réunion du Conseil, mais cela aurait été peu judicieux de parler de cela devant les hommes du principal intéressé. Il dut se résoudre à garder ses inquiétudes pour luimême. Willem Fogg choisit Boq Isiniof et Eliah Taspar pour espionner le prince de Carwell. Ils avaient tous les deux été autrefois ses trilastels – c'est-à-dire ses apprentis. Boq Isiniof faisait partie du Conseil des Sept Sages et Eliah Taspar était le directeur de l'école de musique de Krol. Le choix de ces deux espions resta bien sûr secret, même des autres Sages.

Le prince de Carwell ne connaissait ni l'un ni l'autre. Il avait peut-être déjà entendu leurs noms, mais n'avait jamais vu leurs visages. Même quand Boq Isiniof venait à Carwell, il avait la tête recouverte d'un capuchon. Eliah Tespar prit l'identité d'un barde itinérant, comme on en trouvait souvent sur Perentharia⁹, et décida de se faire engager à la cour princière. Boq Isiniof se fit chef de mercenaires. Il décida lui aussi de proposer ses services et ceux de ses hommes (qu'il n'avait pas encore) au prince.

Les deux hommes pensaient qu'il était très facile pour le prince de cacher Isabelle. Le palais de Carwell était immense et abritait sans doute des milliers de pièces, qui pouvaient servir de chambres ou de cellules. Ils savaient que beaucoup d'entre elles étaient déjà occupées par des Kobolds.

⁹ Île principale des Îles Fédérées.

Chapitre 7: L'évasion

« Il est probable qu'Erwan ait toujours eu des dispositions particulières à prévoir certaines choses. Il semblerait pourtant que cela ne lui ait jamais été d'aucune utilité. »

Lucie Hudson, Tugdual et Erwan: un cadeau providentiel?, 1928.

31 octobre 1614.

Il faisait nuit et Tugdual ne dormait pas. Il attendait. Dans quelques heures, quelques minutes peut-être – il ne savait pas quelle heure il était –, frère Pol, qui ne dormait pas non plus, allait réveiller les autres moines, afin qu'ils se rendent tous à l'office des vigiles. Mais eux n'iraient pas. Pas ce soir-là.

Deux paillasses plus loin, Erwan dormait. Il était loin de penser à leur projet nocturne. Il rêvait qu'il faisait jour et qu'ils allaient bientôt déjeuner. Tugdual et lui étaient chargés de rapporter de l'eau du puits. Le soleil était au zénith. Tugdual et Erwan avaient très chaud et étaient d'autant plus pressés d'aller se rafraîchir. C'était un puits fait exclusivement de pierre, jusqu'à la margelle. Cette dernière n'était pas la même que d'habitude : les ardoises qui la composaient portaient des inscriptions étranges. Il se demanda ce qu'elles signifiaient. Une foule était rassemblée à l'intérieur de l'église abbatiale qui, elle aussi, était différente. Quelqu'un était en train d'y faire un discours. Tout à coup, les symboles sur la margelle se mirent à scintiller d'une lumière bleu turquoise.

— J'y vais ! dit Tugdual. On se retrouve de l'autre côté.

Tugdual enjamba la margelle.

Deux moines s'approchaient des deux garçons à grands pas. Il s'agissait de frère Pol et de Frère Thomas, facilement reconnaissables, même à cinquante mètres, grâce à leur différence de corpulence.

- J'espère que tout se passera bien, dit Tugdual en prenant une grande inspiration.
- Bonne chance! murmura Erwan tandis que Tugdual s'enfonçait dans les noires profondeurs du puits.

Tugdual était sous l'eau à présent. Et les deux moines étaient face à Erwan.

- Erwan, où est Tugdual ? interrogea frère Pol.
- Il... il est tombé.

Frère Pol fronça les sourcils et regarda au fond du puits.

- Allons Erwan, cesse tes plaisanteries, tu vois bien qu'il n'est pas là.
- Il était là, mais il n'est plus là, intervint frère Thomas en prenant des airs de prophète. Il est parti dans un autre monde.
- Peut-être qu'en lui lançant le seau, dit frère Pol, il pourrait revenir.
- Inutile, mon frère, rétorqua frère Thomas. Ce puits est tellement profond que le garçon sera déjà rendu dans le Shéol avant même que vous ayez le temps de faire descendre la corde. Et puis, elle ne serait pas assez longue, la corde...
- Le Shéol ? demanda Erwan, bien qu'il sût très bien de quoi il s'agissait.
 - Le Shéol, répéta frère Thomas, l'Enfer.

Sans autre réaction, frère Pol tourna sur ses talons et rejoignit les autres moines qui attendaient pour déjeuner.

- Vous mentez! s'exclama Erwan. Tugdual n'est pas mort!
- Allons, Erwan, tu l'as vu mieux que moi. Tugdual est-il tombé dans le puits ? Oui. A-t-il la capacité, comme les poissons, de respirer sous l'eau ? Non, je ne crois pas.

Frère Thomas souriait maintenant d'un air narquois. Et il partit en poussant un rire diabolique, laissant Erwan seul.

Une voix s'éleva dans l'obscurité. C'était frère Pol qui les incitait à se lever.

Erwan sortit immédiatement de son rêve et se souvint de leur projet d'évasion. Son cœur se mit à battre la chamade. Il se leva, en prenant son temps, puisqu'ils devaient être les derniers à sortir du dortoir. Pourtant, la simple idée de braver les interdits l'avait déjà complètement réveillé. Déjà habillé de sa robe de bure, il enfila ses sandales et suivit Tugdual dans l'obscurité du dortoir, tout en essayant de se souvenir de son rêve. Il avait l'esprit préoccupé – il ne savait par quoi – et éprouvait une certaine réticence à fuir l'abbaye. Les deux garçons suivirent les moines, tous à moitié réveillés, dans les couloirs du monastère.

Les hommes vêtus de bure, alignés, formaient une colonne régulière, qui errait dans l'abbaye, tel un serpent. La colonne se brisa : tandis que les moines prirent la direction de l'abbaye, Tugdual et Erwan s'éclipsèrent discrètement vers le scriptorium. Tugdual avait les yeux rivés sur les moines qui s'éloignaient. « Pourvu qu'ils ne se retournent pas ! » pensait-il. Au contraire, Erwan n'osait pas jeter un regard dans leur direction. Peut-être parce qu'ainsi il éprouvait moins de culpabilité. Comme si ce qu'il faisait était tout à fait normal et qu'on le lui avait même demandé.

Quand ils arrivèrent au scriptorium, ils pouvaient déjà entendre les cloches de l'église sonner les matines. Mais ces cloches ne les attiraient pas, bien au contraire.

Ils traversèrent le bureau des copistes, tout en prenant leur temps. C'est sans doute cette pièce qu'ils aimaient le plus à cette période de l'année : il y brûlait un feu de cheminée, tandis qu'à l'extérieur régnait un froid glacial. Il valait mieux se réchauffer avant d'entamer une sortie nocturne en plein hiver, et qui durerait peut-être un bon moment. Bien entendu, quand ils se retrouvèrent devant la cheminée, il ne restait plus que des

braises. L'âtre dégageait tout de même une certaine chaleur que les deux garçons surent apprécier.

Mais le temps pressait. Ils finirent par sortir de l'abbaye. Un vent glacial les saisit aussitôt. Ils n'étaient pas habitués à une telle température. Heureusement, le Logis de l'abbé n'était pas loin. Ils n'avaient que quelques mètres à parcourir.

Tugdual ouvrit la porte avec la clé qu'il venait de subtiliser dans l'armoire secrète du scriptorium. Une fois à l'intérieur du Logis, Erwan alluma une lampe à huile en prenant soin de masquer la lumière, de façon à ne pas attirer le regard des moines s'ils rentraient plus vite au dortoir. On ne peut pas vraiment dire qu'il y faisait aussi chaud que dans le dortoir. Mais Erwan était certain que si l'abbé avait été là, le Logis aurait été la pièce la plus chauffée de toute l'abbaye. Pendant qu'Erwan l'éclairait prudemment, Tugdual fouillait dans les placards de l'abbé à la recherche de pain, de fruits. Rapidement, ils comprirent que ce n'était pas là qu'il fallait chercher. Ils emportèrent quand même le pot de miel que l'abbé conservait pour sa consommation personnelle. Entrer dans le Logis n'avait pas été si facile, mais ils n'avaient pas accompli tout cela pour rien. Ils savaient qu'un peu d'argent pouvait être fort utile quand on est seul dehors, surtout quand l'hiver arrive. L'abbé devait posséder un coffre dans lequel il cachait ses trésors et la fortune de l'abbaye.

Tugdual avait beau chercher, il ne trouvait rien de ce genre.

- C'est un signe, chuchota Erwan. Dieu ne veut pas que nous partions. Ou alors que nous volions.
 - Allons, s'exclama Tugdual, que ferions-nous sans argent ?
- Chhhut! Moins fort! fit Erwan en mettant sa main devant lui, comme s'il pouvait empêcher le son de se propager.
- Mais ne t'inquiète pas. Personne ne peut nous entendre ici.
 - Bon, je cherche à ta place et tu te tais, d'accord ?

— Vas-y, je te tiens la lampe.

Erwan chercha sous le lit de l'abbé. Tugdual, fatigué, regarda par la fenêtre. Une épaisse brume recouvrait le lac. On ne voyait plus que le clocher de l'église, le brouillard ayant tout recouvert.

— Je crois que j'ai trouvé! chuchota Erwan.

Tugdual se retourna vers Erwan qui avait une latte de parquet à la main et un sac de pièces d'or dans l'autre main. L'abbé avait enterré son argent sous son lit dans un coffre en bois. Il était rempli de dizaines de petits sacs en cuirs contenants chacun vingt écus d'or (Tugdual les compta).

- Combien ton père avait-il donné à l'abbé ? demanda Erwan.
 - Dix sacs d'or feront l'affaire, je pense.
 - Tu es sûr que ce n'est pas trop?
 - Erwan, je t'assure que mon père a donné beaucoup plus.

En réalité, il n'en savait rien, il se souvenait bien des deux sacs de pièces donnés par son père à l'abbé, mais n'avait aucune idée de leur valeur. Il éprouva un certain remords à voler ainsi de l'argent qui ne lui appartenait pas vraiment. Mais il n'avait pas le choix.

Tugdual jeta un coup d'œil à la fenêtre.

Une ombre se dessina dehors. Une silhouette s'approchait du Logis. Tugdual avertit silencieusement Erwan. Il voulut éteindre la lampe mais savait qu'il ne pourrait plus l'allumer. Alors, il ouvrit un placard et y fourra la lampe. Les ténèbres emplirent la pièce. Quelques secondes passèrent. Des secondes qui durèrent une éternité. Tugdual se demanda si Erwan avait refermé la porte à clé.

La poignée bougea. Le cœur de Tugdual s'emballa. La porte ne s'ouvrit pas. La silhouette se dirigea vers la fenêtre et y colla son visage. On voyait distinctement ses joues creuses et une cicatrice sur sa lèvre supérieure : c'était frère Thomas. Il resta ainsi le temps de balayer la pièce du regard et repartit en direction du dortoir.

Les deux garçons attendirent quelques secondes et sortirent. Ils n'avaient plus le temps d'aller aux cuisines, les moines devaient déjà être à leur recherche. De toute façon, l'argent qu'ils avaient récupéré suffirait amplement à les nourrir et à les loger pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Après, ils aviseraient. Peut-être qu'ils trouveraient du travail en tant que journalier et voyageraient de ferme en ferme. Ou bien ils se lanceraient dans une carrière d'écrivains publics.

La brume, envahissante, les effrayait et les rassurait en même temps. Car ils ne pouvaient pas être vus, mais eux ne pouvaient pas voir non plus. Une fois qu'ils furent rentrés dans la forêt, le brouillard se dissipa mais l'obscurité était d'autant plus grande.

La forêt n'était pas sûre et ils le savaient. Elle était le repaire de bêtes et de brigands ; et en même temps, elle les coupait du monde extérieur. Ils auraient aussi pu passer par le lac, mais les légendes qu'on racontait à son sujet ne les rassuraient pas. Ils préféraient affronter ce que renfermait la forêt plutôt que les enchantements de la Dame du Lac.

Chapitre 8: Mauvaises rencontres

« Les Fées et les Korrigans, Créatures facétieuses, Les malfrats et les brigands, Dominent cette forêt farceuse. »

Traduction d'un extrait de la Chanson de Tugdual, 1632.

Tugdual et Erwan étaient enfin dehors. En dehors des murs du monastère. Frigorifiés, mais libres. Ils étaient désormais seuls, sans toit, sous un ciel légèrement éclairé par une lune gibbeuse et quelques étoiles, guidés une petite lampe à huile.

Pour le moment, ils devaient marcher et s'éloigner du monastère. Ils dormiraient plus tard. La forêt était le seul moyen de sortir de Paimpont, le lac ayant été jugé trop dangereux. Ils n'avaient pas le choix, ils devaient la traverser. Fort heureusement, ils pouvaient suivre le sentier qui menait jusqu'au village, ce qui devait leur éviter de se perdre. Au bout d'une dizaine de minutes, ils étaient entourés d'arbres, et ne voyaient plus l'abbaye.

Après les plaintes d'Erwan, ils s'arrêtèrent un moment au pied d'un vieux chêne centenaire pour se reposer un peu. Erwan enleva ses sandales et se massa les chevilles.

- Où allons-nous maintenant ? demanda-t-il à voix basse, comme s'il craignait de rompre le silence de la nuit.
- Chut! fit alors Tugdual en recouvrant la lampe de sa manche

Des voix. Ils n'étaient pas seuls dans cette forêt. Une lumière. Des pas. Erwan les entendait désormais. Les moines les recherchaient-ils jusqu'ici ? — Cachons-nous, murmura Tugdual.

Ils se précipitèrent en dehors du sentier, s'enfoncèrent dans la forêt, puis se tinrent immobiles, tâchant de se cacher derrière un arbre.

Les voix se rapprochaient. Et les pas aussi.

- La prochaine fois, on lui brûle les pieds pour de vrai, dit une voix grave et excitée.
- Quoi, même s'il nous donne tout ce qu'il a ? fit une voix plus lucide.
 - Ouais, juste pour voir comment ça fait.

Et le brigand ricana.

- Oh, regarde! On dirait... On dirait qu'il y a quelqu'un.
- Où ? ajouta l'autre scrutant l'obscurité tout autour de lui sans rien voir.
 - Là ! Au pied de l'arbre.
 - Quel arbre ?

Les deux brigands se rapprochèrent des deux garçons. Celui qui portait la lanterne était petit, le nez allongé et les cheveux crasseux. Son compère au contraire était grand, costaud et affublé d'un nez en forme de groin. Il portait un grand sac (sans doute rempli du butin qu'ils venaient de voler) sur le dos.

- Regarde-moi ça ! dit le plus petit des deux. On s'aventure dans les bois à une heure pareille, les gosses ?
- Mais, ma parole! Regarde leurs habits. On dirait des petits moines.
- Qui que vous soyez, vous ne devriez pas vous trouver ici, poursuivit l'autre d'un ton menaçant.

Tugdual, répondit d'une voix chevrotante la première chose qui lui passa par la tête, histoire de gagner du temps :

— La forêt appartient aux moines. C'est vous qui ne devriez pas être là.

- La forêt appartient aux moines, reprit le brigand au long nez en tentant une pâle imitation de la voix de Tugdual. À cette heure, ajouta-t-il, cette forêt est à nous.
- Elle assez grande pour nous quatre, répliqua Tugdual avec plus d'assurance. Et puis, nous ne faisons que passer.
 - Justement, vous devez nous payer un droit de passage.
- Et à combien s'élève-t-il, ce droit de passage ? demanda le garçon avec défi.
- Disons... un, non cinq écus d'or, répondit le brigand avec malice.

Tugdual se sentit tiré d'affaire.

— Et bien, il se trouve que nous avons justement cinq écus d'or

Le brigand fronça les sourcils, méfiant et surpris en même temps. Tugdual ouvrit son sac et en sortit une bourse dans laquelle il piocha la somme demandée. Après quoi, il glissa la bourse dans sa poche.

— Vous avez l'air d'en avoir, des sous, dit le petit brigand sur un ton envieux. Vous savez, Barn a très envie de brûler les pieds de quelqu'un, aujourd'hui. Je crois que vous allez finalement devoir nous donner tout l'or que vous avez si vous ne voulez pas que je le laisse faire.

Le dénommé Barn poussa un grognement d'excitation.

- Vous n'allez pas allumer un feu en pleine forêt, remarqua Erwan qui parlait pour la première fois depuis qu'il avait vu les brigands.
 - Et pourquoi pas ? dit le gros brigand.

La bêtise du bandit donna un sentiment de supériorité à Erwan.

- Parce qu'on va tous y passer. C'est la forêt entière qui va brûler!
 - T'as vu, Jac, il essaye de nous berner.

— Allez! Ne faites pas les malins. Donnez-nous ce sac. Barnabé, prends-le.

Le gros brigand s'avança vers les deux garçons et prit le sac d'or posé devant eux.

- Il ne nous reste plus qu'à nous souhaiter bon vent, dit Jac.
- Mais, et on ne brûle pas leurs pieds ? dit Barnabé, déçu.
- Pas aujourd'hui, Barn, un autre jour, je te le promets.

Et les deux brigands s'en allèrent sur le sentier, laissant Erwan et Tugdual seuls, sans provisions, et avec une lanterne dont la lumière faiblissait de plus en plus. Le silence retomba.

- Il nous reste quinze écus, dit Tugdual en sortant de sa poche la bourse en cuir qui avait servi à payer le droit de passage.
- L'or ne se mange pas. Il faut sortir de cette forêt le plus vite possible.

Ils ne parvinrent pas à retrouver le sentier principal : dans l'obscurité, tout se ressemblait. Ils ne savaient pas quel était le chemin à emprunter. Ils prirent la direction opposée à celle qu'avaient prise les brigands, afin d'éviter de les rencontrer une deuxième fois et se faire extorquer un deuxième droit de passage ou bien subir des brûlures sur leurs orteils gelés. En espérant que ce nouveau sentier en était bien un... De toute façon, s'ils continuaient toujours tout droit, ils finiraient bien par sortir. En tout cas, ils l'espéraient.

Le silence de la nuit glaciale fut bientôt rompu par des voix émanant de l'obscurité. Le sentier avait disparu depuis un certain temps déjà, et les deux garçons s'enfonçaient à présent dans la sombre forêt.

C'étaient des voix bizarres, sombres et graves, affreuses. Des voix qui n'avaient rien d'humain. Poussés par la curiosité, Tugdual et Erwan s'en rapprochèrent, malgré leur appréhension.

Des korrigans. Ces créatures légendaires qui peuplaient la forêt de Brocéliande. Cela faisait bien longtemps qu'Erwan et Tugdual ne croyaient plus en l'existence des korrigans. Ils étaient pourtant bien obligés de croire ce qu'ils voyaient. De petites silhouettes, certaines assez corpulentes, s'agitaient autour d'un menhir. Les créatures avaient un nez crochu, des oreilles pointues, et un front ridé.

Tugdual et Erwan se précipitèrent derrière un gros chêne et observèrent la scène en silence. S'ils ne se faisaient pas repérer, tout irait bien. Dans le cas contraire... ils n'osaient pas y penser. Les korrigans étaient très nombreux. Ils formaient une ronde, chantaient et dansaient autour d'un menhir.

O Hada Bakam Makeda Domis bes erreg be hada Atlantïe Julith botresu te edera

Ils s'arrêtèrent de tourner autour de la pierre lorsqu'un korrigan, plus gros que les autres, entra dans le cercle et chanta d'une voix affreuse :

O Hada Domis
Errega be Saba
Baino le hada askoja
Bos langun aurkitu
Bas anaia Gaueko
Irekim igarobid be Celianïe
Te utzim mirmith baste

Les autres reprirent de plus belle en se remettant à danser autour de la pierre :

O Hada Bakam Makeda Domis bes erreg be hada Atlantïe Julith botresu te edera

Pendant qu'ils chantaient ce refrain à tue-tête, un mince cercle de lumière bleue se forma autour du menhir.

O Hada Bakam Makeda Domis bes erreg be hada Atlantïe Julith botresu te edera

Le cercle s'allongea et s'éleva de façon à ce que le menhir soit recouvert de cette lumière bleue, tel un brouillard de couleur. Au fur et à mesure que les korrigans chantaient, la lumière bleue occupait de plus en plus d'espace autour de la pierre dressée. Plus l'espace s'agrandissait, plus la couleur bleu turquoise s'atténuait. Le halo allait bientôt englober le gros korrigan qui s'agitait tout autour. Tugdual et Erwan se demandèrent ce qui allait se passer lorsque le halo toucherait la créature.

O Hada Bakam Makeda Domis bes erreg be hada Atlantïe Julith botresu te edera

Les korrigans chantaient de plus en plus vite. Erwan se rapprocha, tout en restant derrière un arbre. Il n'avait plus peur de marcher sur des feuilles mortes ou de faire craquer des branches. Les korrigans semblaient très concentrés sur leur danse; ils ne risquaient pas de le repérer s'il s'approchait plus près.

O Hada Bakam Makeda Domis bes erreg be hada Atlantïe Julith botresu te edera

La mélopée s'accélérait. Tugdual et Erwan commençaient à avoir la tête qui tournait. Le gros korrigan se rapprochait du halo tout en dansant autour de lui, et entra dans la lumière désormais presque blanche. Il se rapprocha du menhir, en fit le tour complet, puis s'en éloigna toujours en dansant. Plus il s'éloignait du menhir, moins Tugdual et Erwan le voyaient. Il disparaissait dans le brouillard à présent limpide. Erwan, abasourdi par ce qu'il venait de voir, quitta sa cachette et se rapprocha de la ronde des korrigans pour tenter d'apercevoir le gros korrigan.

— Erwan! murmura Tugdual. Reviens!

Brusquement, un korrigan s'arrêta de danser et tendit la main vers Erwan en disant :

— Geratum! Haurco, siqua!

Et tous les autres l'imitèrent.

— Haurco, siqua!

Erwan ne savait si cela faisait partie de leur rituel. Il n'osa pas bouger et fit comme s'ils ne l'avaient pas vu.

Tugdual se fit aussi mince que possible et resta derrière son chêne.

C'était trop tard. Tugdual le savait. Erwan n'avait pas suivi ses conseils et allait être capturé par une bande de korrigans. Qu'allaient-ils faire de lui ? Le tuer ? Le torturer ? Ou juste lui faire peur et le relâcher ensuite ?

Je ne pense pas que vous ayez déjà eu affaire à un korrigan, car on en rencontre de moins en moins et les rares d'entre eux qui s'aventurent encore dans nos contrées excellent dans l'art du camouflage. Je crois qu'ils ont peur de nous, maintenant.

Mais autrefois, rassemblés en bandes, mieux valait ne pas tomber entre leurs griffes.

— Haurco, nor? murmurèrent certains korrigans.

Bientôt tous les regards furent tournés vers Erwan. Il le savait : désormais, il était fichu. Fuir ne servait à rien. Ils le rattraperaient aussitôt. Il savait bien que les korrigans étaient des champions quand il s'agissait de courir. Enfin, c'est ce que disait la légende. De toute façon, il aurait bien été incapable de courir : la peur le paralysait.

- Que fais-tu ici, petit homme ? demanda un korrigan d'une voix éraillée aussi affreuse que celle du gros korrigan.
 - Heu, je...
- Ekkaras hanorka! cria-t-il aux autres korrigans. Tu nous espionnais? continua-t-il en s'adressant à Erwan. Tu voulais connaître le rituel sacré de la Grande Déesse Makéda? Alors viens, n'aie pas peur, tu viens avec nous.

Et il éclata de rire.

Erwan se retrouva bientôt ligoté par des mains rugueuses. On l'emmenait maintenant à l'intérieur de la ronde formée par les korrigans.

Chapitre 9: Prisonnier

« KORRIGANS : race de Kobolds. Apparentés aux argiks, ils sont légèrement plus grands et caractérisés par un caractère farceur, voire mauvais. Ils seraient les gardiens d'un fabuleux trésor, enfoui sous terre. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

Il arrive souvent que les enfants aient une excellente mémoire. C'était précisément le cas de Tugdual. Vous savez peut-être aussi que lorsque l'on répète certaines choses un certain nombre de fois, elles finissent par s'ancrer dans la mémoire. Ainsi, Tugdual se souvenait parfaitement du refrain que chantaient les korrigans. Quand tous les korrigans et Erwan eurent disparu, le refrain résonnait encore dans sa tête.

Le halo de lumière redevenait bleu et sa taille diminuait. Qu'était devenu Erwan ? Où était-il ? Tugdual allait peut-être bientôt le savoir.

— O Hada Bakam Makeda, entonna-t-il à mi-voix, Domis bes erreg be hada Atlantïe Julith botresu te edera

Rapidement, le halo reprit sa taille et sa couleur normales. Toujours en chantant, Tugdual tourna autour du menhir jusqu'à en avoir le tournis et entra dans le brouillard. Puis, il s'en éloigna lentement, toujours en dansant et chantant autour du menhir.

En sortant du brouillard, il sut qu'il avait échoué. Tout autour de lui, des arbres. Des arbres à perte de vue. Il était toujours dans la forêt. La lumière autour du menhir redevenait bleue. Ce n'était plus la peine de ranimer la flamme.

Du bruit. Des voix. Des pas. Tugdual chercha des yeux le gros chêne. Rien. Aucun chêne. Plein d'arbres, mais aucun chêne. Ce n'était plus la même forêt. Avait-il réussi, finalement? Tugdual s'éloigna du menhir. Il ne fallait pas que la lumière qu'il dégageait, si faible soit-elle désormais, le fasse repérer. Il se glissa hors de la clairière et écouta. Les voix s'éloignaient. Elles provenaient de l'autre côté du menhir. Il les suivit prudemment.

Ils ne pouvaient pas être partis bien loin. Tugdual n'était arrivé que deux minutes après eux, grand maximum. D'après la légende, les korrigans vivaient sous terre, dans des cavernes secrètes où ils gardaient un trésor fabuleux. Allait-il découvrir leur Antre?



Prisonnier! Il était prisonnier! À peine sorti d'une prison, voilà qu'il allait entrer dans une autre. Les mains attachées derrière le dos avec une corde qui lui faisait mal aux poignets, Erwan se demandait combien de temps il allait encore devoir marcher. Il n'aurait su dire depuis quand il avait été contraint de suivre les korrigans. Peut-être dix minutes, peut-être une heure. Des dizaines de questions se bousculaient dans sa tête. Pourquoi l'avait-on obligé à suivre le rituel et à faire le tour de la pierre? Qu'allaient-ils faire de lui? Où l'emmenait-on? Allait-on bientôt s'arrêter pour se reposer? Allait-il bientôt manger? Peut-être était-ce lui qu'on allait manger. Et Tugdual... qu'était-il devenu? Les avait-il suivis dans l'espoir de le libérer? Ou s'était-il enfui le plus vite et le plus loin possible de cette maudite clairière?

Une clairière. Enfin une clairière. Pourvu qu'ils s'arrêtent. Vu l'allure à laquelle marchaient les korrigans, Erwan n'avait guère d'espoir. Ils n'allaient pas y faire halte, juste la traverser. Erwan leva les yeux vers le ciel. Il ne pouvait rien voir avec tous ces arbres. Quand il serait dans la clairière, il pourrait peut-être reconnaître des constellations et deviner où ils se dirigeaient.

Non. Il ne reconnut rien. La nuit semblait finir. Il ne voyait pas d'étoiles, mais une magnifique pleine lune qui n'était pas là auparavant. Le soleil se levait. Erwan ne pensait pas qu'il s'était passé tout ce temps. Plusieurs heures. Au moins six heures, à en juger par le mouvement des astres.

— Ah! s'exclama Erwan.

Il venait de trébucher et de s'effondrer sur le sol de feuilles mortes.

— Debout! ordonna le korrigan qui le suivait. Allez, debout!

Erwan se releva avec difficulté, les mains dans le dos. Il n'avait pas beaucoup dormi et n'avait fait que marcher depuis son réveil. Les korrigans qui étaient près de lui le regardaient en ricanant. Et puis, n'y tenant plus, Erwan commença à poser ses questions :

- Où m'emmenez-vous?
- Tu verras bien! répliqua le korrigan qui le suivait.
- C'est encore loin? insista-t-il.
- Non! Encore quelques minutes de marche et nous y sommes!

Encore quelques minutes de marche...

Il était temps. Erwan sentit qu'il ne pourrait bientôt plus avancer.

Tugdual suivait le bruit des pas des korrigans. Mais était-ce bien eux ? N'avait-il pas perdu leur trace depuis longtemps et suivi *autre chose* ? Tugdual préféra ne pas y penser. Qui sait ce qu'abritait cette forêt ?

Une clairière. Peut-être s'y étaient-ils arrêtés? Non. Personne. Le bruissement des feuilles s'éloignait devant lui. Depuis combien de temps marchait-il ainsi? Beaucoup, à en croire la couleur du ciel qui virait déjà au bleu.

Des voix. La voix d'Erwan, il en était sûr. Une voix fatiguée. Que disait-il ? Impossible de le savoir. Le bruit de ses pas couvrait presque entièrement ses paroles.

Quelques minutes plus tard, il sentit que le groupe des korrigans ralentissait : le bruissement des feuilles mortes piétinées s'entendait de plus en plus distinctement. Ils allaient bientôt s'arrêter. Qu'allaient-ils faire ensuite? Abandonner Erwan dans la forêt? Ou autre chose encore.

Une autre clairière. Tugdual resta dans l'obscurité des arbres et pria pour qu'on ne le voie pas. Deux korrigans attachaient Erwan à un arbre. Les autres s'affairaient à dégager le sol des feuilles mortes. Le gros korrigan, quant à lui, se tenait au centre de la clairière et attendait, les bras croisés.

Quand il ne resta plus que quelques feuilles, on pouvait voir une dalle circulaire en pierre qui emplissait le sol de la clairière, et sur laquelle Tugdual lut :

Si tu veux t'aventurer Dans l'Antre des Korrigans Tu dois d'abord affronter Trois d'entre nous, simplement

Si tu es prêt à mourir Cette porte tu peux ouvrir Au centre de la dalle, le gros korrigan leva ses bras vers le ciel et murmura des paroles que Tugdual ne put entendre.

La dalle de pierre se mit à rentrer dans la terre, tournant autour d'une colonne, en emportant les korrigans sous terre. Erwan resta seul, attaché à l'arbre, avec le gros korrigan, qui était perché sur le pilier central de la plateforme.

— Désolé, petit humain, mais tu ne peux pas entrer. Il est interdit de faire entrer un humain vivant dans l'Antre. Tu devras rester à l'extérieur. À moins que tu ne préfères que je te tue, et alors tu pourras m'accompagner sous terre.

Devant le visage livide d'Erwan, le korrigan éclata de rire.

— Nous, les korrigans, laissons toujours une chance aux humains qui tentent de nous duper, cria le gros korrigan à Erwan. Essaie de te libérer si tu peux! Et dépêche-toi avant que les loups ne te repèrent. Avec la pleine lune, ils sont particulièrement féroces. Tu as de la chance qu'il commence à faire jour! Mais ce soir... Ha! Ha! Ha!

Et il sauta sur la plateforme qui avait déjà disparu dans le trou qui s'était formé.

Erwan leva les yeux au ciel. La lune formait un disque parfait d'une blancheur éclatante. Ce qui était intrigant pour un jour de lune gibbeuse. Le cycle lunaire s'était-il subitement accéléré ? En tout cas, heureusement, il n'y avait pas de loups à Brocéliande.

Dès que tous les korrigans disparurent sous terre et que la plateforme fut remontée, Tugdual se précipita vers Erwan.

- Erwan, ça va?
- Tugdual, comme je suis content de te revoir ! J'avais peur que tu ne nous aies pas suivis.
- Oui, et j'arrive à temps on dirait. Tu n'aurais pas tardé à te faire dévorer par les loups.
- Oh, Tugdual, tu ne vas quand même pas les croire. Il n'y a pas de loups dans la forêt de Paimpont! Enfin, je ne crois pas.

- Justement, nous ne sommes plus à Paimpont ! Ce n'est pas la forêt que nous connaissons.
 - Comment cela?
- Je suis certain de ce que je te dis. Fais-moi confiance. Je te parie qu'il y a bel et bien des loups dans cette forêt.
- Bon, d'accord. Mais, dis-moi, tu comptes me détacher bientôt ou tu attends que les loups arrivent pour le faire ?

Chapitre 10: Un nouveau monde

« PERENTHARIA : île la plus grande des Îles Fédérées. Sa capitale, Saint-Marc, est aussi la capitale du royaume des Îles Fédérées. Le territoire de l'île est découpé en deux selon une ligne qui va de Hali à Krol : le roi administre en son nom la partie est, tandis que l'ouest constitue la principauté de Carwell (capitale : Carwell), sous l'autorité de la branche collatérale. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

Tugdual détacha Erwan hâtivement.

- Bien, soupira Erwan. Maintenant, que faisons-nous?
- Il faut sortir de cette forêt, c'est plus sûr.
- Et de quel côté allons-nous ?

Tout, autour d'eux, n'était qu'obscurité, les arbres ne laissant passer que peu de lumière.

- Je crois que si nous marchons toujours dans la même direction, dit Tugdual, nous finirons bien par sortir de cette forêt.
 - Je l'espère.

Ils marchèrent. Pendant des heures. Parfois, ils se retournaient lorsqu'ils entendaient un bruit suspect. Ils scrutaient alors, dans l'obscurité des arbres, d'éventuelles créatures dangereuses. Car cette forêt n'avait manifestement rien à voir avec celle qu'ils connaissaient. À présent qu'ils l'arpentaient, ils étaient tous les deux d'accord sur ce point. Il leur était déjà arrivé d'entrer dans la forêt qui bordait le monastère de Paimpont, accompagnés d'autres moines, notamment pour cueillir des champignons. Mais jamais ils n'avaient ressenti une telle oppression. Cette angoisse permanente s'ajoutait à la faim et à la fatigue.

Ils devaient poursuivre; s'ils s'arrêtaient, ils seraient définitivement perdus. Il fallait en sortir. Au plus vite.

Ce fut Tugdual qui, le premier, aperçut de l'herbe verte au loin. Ils allaient enfin quitter cet enfer...

**

À quelques dizaines de mètres d'eux, le prince Aliorik de Carwell s'entretenait avec le capitaine de sa garde, Baldir Yolen.

— J'avais raison! Marc est trop jeune pour régner, il n'a pas la maturité nécessaire. Il est évident qu'il est sous le contrôle des Sages. Et si ce fou de Fogg ne cesse pas de lui conseiller n'importe quoi, les Îles Fédérées sombreront bientôt dans le chaos et seront à la merci des Kobolds. Le Royaume a de la chance que quelques personnes se soucient encore de l'intérêt de l'État. Il faut sauver ce qu'il est encore possible de sauver. Les temps vont bientôt changer.

Baldir Yolen regarda son maître avec un sourire en coin.

- À ce propos, Baldir, où en sont les négociations avec ton correspondant ?
 - Les armes seront là demain.
- Bien, très bien. Et après, quand ce sera fini, j'écraserai le Sorcier Noir et serai le seul maître de l'Archipel. Néanmoins, j'aurais besoin d'une arme supplémentaire. Ou plutôt une protection.
 - À quoi pensez-vous?
 - À l'orichalque.
- L'Orichalque ? Mais, je ne comprends pas, comment comptez-vous la lui voler sans le vaincre avant ?
 - Non. Pas Orlenian. L'autre orichalque.

- La Petite Pierre ? Mais la reine ? Comment ferait-elle pour vivre sans sa pierre ?
- La reine! Si vous saviez comme je m'en moque! Il est temps pour elle de quitter ce monde. Cela fait trop longtemps qu'elle est sur cette terre.
 - C'est votre grand-mère.
 - Chut! coupa brusquement le prince.
 - Quoi ? demanda Yolen.
 - J'entends du bruit. Là-bas.

Il montra la forêt.

- Des espions ? murmura Yolen.
- Peut-être ceux dont tu m'as parlé. S'ils ont surpris notre conversation, dit le prince, il faudra les éliminer.



— De la lumière ! Enfin la vraie lumière du jour ! s'exclama Erwan en sortant de la forêt.

Une vaste étendue d'herbe s'étalait devant eux, et un peu plus loin, un magnifique palais, qui frappait par son immensité. Ils n'auraient jamais pu compter toutes les fenêtres qu'il comportait tant elles étaient nombreuses. Une colonnade faisait le tour de l'édifice. Le centre du palais était marqué par un avancement semi-circulaire, surmonté d'une balustrade. Au premier niveau, quatre hommes armés d'une hallebarde gardaient l'entrée du palais. Tout en haut, aux quatre coins du bâtiment, flottaient quatre drapeaux identiques représentant un C rouge sur un fond jaune.

Deux hommes vêtus d'étranges atours s'approchèrent d'eux. Le premier était jeune et grand. Ses cheveux blonds étaient couverts d'un tricorne. Il fixait fermement Erwan et Tugdual de ses yeux bleus. Son habit – une sorte de redingote – était rouge sang et doté d'épaulettes dorées sur chaque omoplate. Ses bottes noires montaient jusqu'aux genoux. Il portait des gants blancs comme son pantalon. On voyait tout de suite à son apparence vestimentaire et à son air hautain que c'était un homme important, ou au moins qui se considérait comme tel. Celui qui l'accompagnait était plus âgé et il tenait dans sa main un sabre qu'il venait de sortir à l'instant de son fourreau.

— Depuis combien de temps êtes-vous cachés derrière ces arbres ? demanda le jeune homme.

Tugdual perçut une certaine inquiétude dans le son de sa voix.

- Mais nous ne nous cachions pas, répondit-il.
- Bien, dans ce cas vous allez me dire qui vous êtes et ce que vous faites chez moi.
- Et bien, répondit Tugdual, nous nous sommes perdus. Nous venons de sortir de cette forêt.
- C'est ce que j'avais cru voir, en effet. Et qu'y faisiez-vous ?
 La forêt est désormais interdite, je croyais avoir été assez clair.
 - Nous sommes désolés, nous ne savions pas.
 - Ce n'est pas une raison, répliqua l'homme plus âgé.
- D'où venez-vous pour ignorer les décrets princiers ? reprit l'homme blond.

Tugdual et Erwan échangèrent un regard. Mieux valait ne pas révéler qu'ils venaient de s'échapper de l'abbaye. Leur interlocuteur pourrait bien vouloir les ramener là-bas.

- Nous venons de Paimpont, répondit Tugdual.
- Paimpont. Jamais entendu parler. Cette cité ne dépend pas de Carwell. Baldir, je crois de plus en plus qu'il s'agit d'espions.
- Des espions ? Nous ne sommes pas des espions ! protesta Erwan.

- Monseigneur, implora Tugdual, nous sommes perdus, pouvons-nous vous demander asile pour la nuit.
- Vous êtes perdus, c'est certain. Quant à l'asile, vous l'aurez. Le palais possède de nombreuses cellules. Baldir, emmenez ces deux insolents dans les cachots. Ce sont certainement les espions de Willem Fogg.
 - Oui, monsieur, répondit l'homme au sabre.

Il appela la garde et les deux garçons se retrouvèrent bientôt conduits dans une sombre cellule.

La geôle était pourvue de deux lits, ou plutôt deux morceaux de tapis, qui constituaient l'unique mobilier de l'endroit. Il y faisait froid et des moisissures tapissaient certaines parties des murs.

- Je suis vraiment désolé, avait dit Tugdual au bout d'un moment. Tout est de ma faute. Tu ne voulais pas partir ; je n'aurais jamais dû t'entraîner avec moi. Je n'aurais jamais dû vouloir quitter Paimpont.
- Mais non, Tugdual! C'est moi qu'il faut blâmer! J'ai été tellement bête de me faire surprendre par les korrigans! Je ne sais pas ce qui m'a pris, c'était plus fort que moi, je... je devais voir.
- Ne crois-tu pas que le Bon Dieu est en train de nous punir pour ce que nous avons fait ? Après tout, nous avons déjoué ses projets nous concernant.
- Qui te dit que c'était ses projets ? C'étaient plutôt ceux de tes parents. Il est vrai que dans mon cas, c'est la Providence qui m'a placé sur le chemin de frère Thomas et qui m'a ainsi sauvé. Mais je ne crois pas que nous puissions deviner ce que le Bon Dieu voulait que nous fassions. Pas pour l'instant.

Près d'une heure plus tard, une servante les fit sortir de leur prison.

 Son Altesse le prince de Carwell accepte de vous recevoir, déclara-t-elle solennellement. Veuillez me suivre.

Les deux enfants obéirent. Ils suivirent la servante à travers les corridors du palais. Ils étaient escortés par deux gigantesques gardes en armure et à l'air abruti. Ils marchèrent ainsi pendant dix bonnes minutes et Tugdual se dit que jamais un étranger au palais ne pourrait se repérer dans ce labyrinthe de couloirs. Il remarqua aussi que plus ils marchaient, moins les murs étaient humides et plus les décors étaient luxueux. Ils entrèrent bientôt dans une vaste salle dont l'entrée était gardée par deux autres cerbères. Cette salle était tellement étendue en hauteur que l'on distinguait à peine le plafond. La pièce était éclairée par une dizaine de lustres suspendus on-ne-savait-où. La lumière qu'ils répandaient faisait briller les dorures des ornements qui encadraient les tableaux accrochés aux murs. Ceux-ci représentaient tous des hommes plus ou moins âgés. Sous chaque portrait figurait le nom de celui qui y était représenté. Au fond de la salle, l'homme aux cheveux blonds les attendait, assis confortablement sur son trône. Deux autres brutes en armures l'encadraient, de part et d'autre du fauteuil. La servante s'avança vers l'homme, tête baissée, s'agenouilla et annonça:

- Voici les deux espions, Votre Altesse.
- Merci, Serafina.

La servante inclina la tête à nouveau.

— Alors, petits insolents, dit le jeune homme en se caressant le menton, qui êtes-vous exactement ? J'ai discuté depuis notre rencontre avec le capitaine de ma garde et j'avoue que vous avez piqué ma curiosité. Vous prétendez ne pas être envoyés par Fogg. Ce qui est logique — pourquoi avoueriez-vous ? De plus, vous êtes habillés d'un très étrange accoutrement et je n'ai jamais vu de telles robes auparavant. Or, je doute que Willem Fogg soit assez bête pour déguiser deux enfants de costumes qui ont du mal à passer inaperçus. Alors peut-être venez-vous de l'Île Noire. Vous avez été envoyé par le Sorcier Noir qui vous aura donné la maîtrise de quelque enchantement vous

permettant de traverser la forêt de Célianide sans encombre. Je sais qu'il a toujours eu une affinité particulière pour les Kobolds. J'ai sans doute raison, sinon comment vous seriezvous retrouvés dans cette forêt et comment auriez-vous échappé aux Kobolds ? Je me trompe ?

Le prince laissait la parole aux deux garçons.

- Votre Altesse, nous ne sommes pas des espions de qui que ce soit. Nous sommes deux novices évadés de l'abbaye de Paimpont, commença Tugdual, et les korrigans nous ont vus, enfin, ont vu Erwan et...
- Attendez, attendez, coupa le prince. Je ne comprends rien à ce que vous racontez. Vous devez venir de loin pour parler si étrangement.
- Oh non, monsieur, dit Erwan, pas si loin que cela.
 L'abbaye doit se trouver à une journée de marche d'ici, juste derrière la forêt.
- Labéie? Derrière la forêt? Mais il n'y a rien derrière la forêt. C'est la mer.
- Tout cela est arrivé à cause des korrigans, je crois. C'est eux qui nous ont amenés ici.

Une lueur traversa le regard du prince. Il avait compris. Ils venaient de l'autre monde. Et les korrigans aussi. Par la magie. Tout s'expliquait. Il ne savait pas encore comment les deux garçons avaient procédé pour convaincre les korrigans de les aider à traverser. Une autre pensée surgit dans son esprit. Une parole prononcée il y a longtemps, une parole qui lui déplaisait. Un garçon de l'Autre Monde. Il prend Orlenian au Sorcier Noir. Un garçon. Peut-être était-ce l'un des deux. Il ne fallait pas que cela arrive. C'était à lui, le prince de Carwell, qu'avait été confiée cette mission.

— Si ce n'est pas indiscret, sire, confia Tugdual, nous-mêmes ne savons pas où nous sommes, et... Le prince sortit aussitôt de ses pensées et ne laissa pas le temps à Tugdual d'achever sa phrase :

— Vous êtes dans le palais de Carwell qui fut construit il y a longtemps par mon ancêtre le grand roi Minos. (Il montra le tableau situé en face de lui.) Je suis le seigneur de ce palais, Aliorik, prince de Carwell, gardien de la Forêt de Célianide, petit-fils du grand roi Ménélik VI, cousin germain du roi Marc, lui-même fils du roi Ménélik VII. Mais tout cela, vous le savez déjà, n'est-ce pas ? Puisque vous êtes des espions du Sorcier Noir. Serafina, ramène-les dans leur, euh, chambre, ajouta-t-il en souriant.

Les deux garçons furent aussitôt reconduits dans leur cellule.

— Baldir Yolen, je veux que demain à l'aube ces deux olibrius soient exécutés.

Le capitaine s'inclina en signe de respect et d'obéissance et prit congé.

Chapitre 11: La prophétie

« La lecture de l'avenir dans les astres a toujours été considérée par l'Ordre des Sages comme une supercherie. Croire qu'une telle chose est possible montre seulement la naïveté et l'ignorance de l'individu en matière d'astronomie. Comment une planète pourrait-elle agir sur le comportement de personnes selon leur date de naissance ? Bien sûr, les astres ont tout de même une influence – toute relative – sur notre comportement, mais nous atteignent de manière indistincte [...].

Les astres n'ont pas le monopole de la lecture de l'avenir. L'Ordre des Sages a par le passé prononcé des prophéties. Comment l'Ordre, pourtant garant de la science et de la rationalité, pourrait-il se prêter au jeu qu'il condamne ? Le savoir des Sages est immense et gardé secret. Dès lors, nous pouvons supposer que leurs activités, aussi surprenantes et incompréhensibles soient-elles, sont basées sur la science. »

Ulysse Rokaïa, *Divination, astrologie, voyance... Au-delà des idées reçues,* 1772.

Serafina raccompagna les deux enfants dans leur cellule. Il faudrait ensuite qu'elle parle au prince, coûte que coûte. Il n'avait vraisemblablement pas compris ce qu'ils représentaient. Les deux garçons n'étaient pas des espions du Sorcier Noir. Ils étaient au contraire, ceux qui allaient le vaincre, comme l'annonçait la prophétie.

Lorsqu'elle apprit, par l'un des gardes de la salle du Trône, que les deux enfants devaient mourir le lendemain matin, la panique la saisit. Elle ne pouvait pas le laisser faire. Elle avait le devoir de l'en empêcher.

Tugdual et Erwan se demandaient combien de temps on allait les laisser tranquilles. Maintenant qu'ils étaient réveillés, ils n'avaient pas envie d'essayer de se rendormir. — J'aimerais bien savoir où nous sommes, dit Tugdual. Car visiblement, nous ne sommes plus à Paimpont. Et ce que nous a dit le prince ne nous avance pas vraiment. Te rappelles-tu que c'était la pleine lune tout à l'heure, alors qu'à Paimpont, la lune était gibbeuse ? La lune ne change pas de phase, comme cela, subitement.

Erwan l'avait remarqué également. Ce détail troublant était bien une preuve que quelque chose de bizarre s'était produit.

- Pour que la lune soit ainsi, il faut que nous ne soyons plus en Bretagne. Peut-être même hors du royaume de France.
- Nous ne pouvons pas avoir parcouru une si longue distance en quelques heures. C'est impossible.

Ils délibérèrent encore longtemps sur la question, élaborant plusieurs théories. Tugdual émit l'hypothèse que la Dame du Lac avait agrandi la forêt de Brocéliande, qu'elle lui avait fait retrouver sa grandeur d'autrefois et qu'ils étaient arrivés à son extrémité, dans un royaume lointain. Mais cela ne convainquit pas Erwan.

— Il y a aussi ces signes, sur la pierre, dit Erwan. Tu as remarqué? Le même genre de signes que sur le livre de frère Thomas.

Tugdual se demanda de quoi parlait Erwan.

- Des signes sur une pierre ? Quelle pierre ?
- Celle condamnant l'entrée de l'Antre des Korrigans.

Tugdual se remémorait très bien la pierre en question. Il y avait un message d'avertissement dessus. Un message écrit avec des signes étranges... que Tugdual avait pu donc lire!

- Je ne m'en étais pas rendu compte ! s'exclama-t-il. J'ai pu lire ce qu'il y avait d'écrit !
 - Vraiment? Toi aussi? Cela me rassure...
- Mais comment se fait-il que nous soyons capables de lire ces symboles, alors qu'ils n'ont aucun sens? s'interrogea Tugdual.

Pendant qu'ils parlaient, ils commencèrent à avoir faim. Ils espéraient qu'on allait leur apporter de quoi manger, car midi devait approcher, et ils n'avaient rien avalé depuis la veille au soir

Une dizaine de minutes plus tard, la servante qui était venue les réveiller revint avec un plateau sur lequel étaient disposés un pichet d'eau et un peu de pain.

— Je vous conseille de tout finir, leur dit-elle, vous aurez besoin de toutes vos forces ce soir.

Et elle s'en alla, laissant le plateau sur le sol de la cellule.

Les deux garçons ne s'attendaient pas à un repas si frugal et se demandèrent comment on pouvait prendre des forces avec une petite ration de pain et un peu d'eau. Mais ce qui les surprit le plus, c'est ce que dit la servante. Qu'allait-il se passer ce soir ? Ils ne tardèrent pas à obtenir la réponse. En effet, ils découvrirent, cachée sous le morceau de pain, une feuille de papier sur laquelle on leur avait laissé un court message :

Préparez-vous à vous évader : le prince veut votre mort. Il faut absolument que vous sortiez d'ici. Soyez prêts à partir à neuf heures.

Le prince voulait leur mort ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils lui avaient fait ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Où étaient-ils vraiment ?

Et puis comment allaient-ils faire pour connaître l'heure qu'il était ? Il n'y avait pas de cloche pour le leur indiquer.

Ces questions qu'ils se posaient ne les empêchèrent pas de dévorer le pain qu'on leur avait donné. Les heures qui suivirent durèrent une éternité. Impossible de se reposer convenablement, ni de faire des hypothèses à haute voix devant les gardes, sur les évènements à venir.

Ils étaient prêts, bien réveillés et attendaient l'arrivée de leur mystérieux messager. Il serait bientôt neuf heures du soir, très certainement.

Quelqu'un entra dans les cachots du palais. Les garçons entendirent ses pas. Ils furent soulagés en voyant apparaître la servante derrière les barreaux de leur cellule.

- Vous êtes prêts à partir, j'espère, chuchota-t-elle en ouvrant la grille qui les retenait prisonniers. Un long voyage nous attend.
 - Où allons-nous ? demanda Tugdual à voix basse.
 - À Saint-Marc. Voir le roi.

Tous les trois sortirent des cachots, sous les ronflements des gardes allongés sur le sol.

 J'ai ajouté un somnifère dans leur bière, commenta Serafina.

Les murs de pierre, qui renfermaient une atmosphère humide, sombre et désagréable, ne furent bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Serafina connaissait très bien le palais et savait quels couloirs emprunter pour en sortir au plus vite. Elle était devant, marchant d'un pas pressé; les deux garçons devaient presque courir pour la suivre. Ils se rendirent compte que les grilles de leur cellule étaient inutiles: si l'on ne connaissait pas le palais, il était quasiment impossible de parvenir à en sortir.

Une fois à l'extérieur, ils goûtèrent alors à la douceur de l'air, qui n'avait rien à voir avec celui qu'ils quittaient, ni avec le climat glacial de Paimpont. Le ciel était illuminé par des milliers d'étoiles. Ils contournèrent le palais. De l'autre côté se trouvait un petit port (ce qui surprit Tugdual et Erwan), où de petites embarcations flottaient. Ils grimpèrent à bord d'une barque assez grande pour contenir une demi-douzaine de personnes. Trois planches de bois servaient de bancs.

— Savez-vous naviguer? leur demanda Serafina.

Ni Tugdual, ni Erwan n'avaient jamais mis le pied sur un bateau auparavant.

- Là d'où nous venons, dit Erwan, il y avait une rivière, et un lac aussi, mais nous n'y avons jamais navigué.
- Vous allez voir, c'est très simple, les rassura Serafina. Je vais commencer à ramer. Ce sera facile, nous allons dans le même sens que le courant. Quand je serai trop fatiguée, ce sera au tour de l'un de vous deux et ainsi de suite. Nous allons ramer ainsi jusqu'au port de Lunastif. Là, nous prendrons une voiture.

Serafina prit donc les rames et s'en servit pour s'éloigner du rivage. Les deux garçons se posaient encore beaucoup de questions. Tugdual commença :

- Vous nous avez dit dans votre message que le prince veut nous tuer. Mais qu'avons-nous fait pour qu'il veuille notre mort ?
- Comme il vous l'a dit, il pense que vous êtes des espions du Sorcier Noir.
- C'est ridicule, dit Erwan. Comment peut-il penser cela ? Avons-nous l'air et surtout l'âge d'être des espions ?
- En effet, c'est ridicule. Je ne comprends pas le prince. Il a demandé à Baldir Yolen d'organiser votre exécution.
 - Mais vous l'en avez empêché.
 - Oui.
 - Merci, dit Tugdual.

Serafina hésita.

— Vous... Je pense que l'un de vous est celui dont parle la Prophétie des Sages.

Devant l'air surpris des deux garçons, elle poursuivit.

— Une vieille prophétie raconte qu'un jour, un enfant venu de l'Autre Monde reprendra la Pierre détenue par le Sorcier Noir.

- Attendez, l'interrompit Tugdual. L'Autre Monde ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?
- L'Autre Monde, le monde d'où vous venez... Vous avez conscience d'avoir changé de monde, n'est-ce pas ?

Les deux garçons la regardèrent, perplexes.

- Si j'ai bien compris votre récit au palais, vous avez été contraints par les korrigans à traverser le passage qu'ils ont créé pour venir ici.
 - Où sommes-nous ? demanda Tugdual.
- Vous êtes sur Perentharia, l'île principale du royaume des Îles Fédérées. La partie occidentale de l'île est sous le contrôle du prince de Carwell que nous venons de quitter.
- Y a-t-il un moyen de rentrer dans notre monde ? demanda Erwan.
- Oh, oui, je pense. Les Sages devraient pouvoir vous remmener là-bas. C'est vraiment ce que vous voulez ? Vous n'aurez plus rien à craindre une fois arrivés à Saint-Marc. Une prophétie avait annoncé votre venue. L'un d'entre vous mettra fin aux guerres qui nous meurtrissent depuis des millénaires et réunifiera l'Archipel Janorien.
 - Le quoi ? fit Tugdual.
- L'Archipel Janorien. Notre monde est formé d'un unique archipel essentiellement divisé en deux territoires : les Îles Fédérées et l'Île Noire. Ces deux pays ont toujours été en conflit. Je n'étais pas née lorsqu'il y eut la dernière guerre. Cela ne m'étonnerait pas qu'une nouvelle éclate bientôt. L'Île Noire est sous le joug d'un sombre tyran, le Sorcier Noir. La légende veut qu'il soit immortel, grâce à la Pierre des Sages, qu'il possède. Il a volé cette Pierre il y a des milliers d'années au souverain de l'Île Atlantide. Cet évènement est la source de tous nos malheurs
 - Il reste en vie grâce à une pierre...

Tugdual et Erwan avaient déjà entendu parler de la Pierre Philosophale, qui transformerait le plomb en or et fabriquerait l'Élixir de Jouvence.

- Cette Pierre se nomme Orlenian. Jadis, elle nous protégeait de tous les dangers extérieurs. Et aujourd'hui, elle protège de la mort le Sorcier Noir. C'est la source d'une puissance gigantesque. La légende dit qu'Atlas lui-même l'aurait donné au premier roi, Evaïmon. Mais aujourd'hui, elle ne fait plus le bénéfice que d'un seul homme.
- Et vous voudriez que nous allions vous chercher cette pierre, alors que vous-même n'y êtes pas parvenu après des milliers d'années ? dit Tugdual, une once de reproche dans sa voix.
- La prophétie ne précise pas comment vous devez vous y prendre.
- Elle n'indique pas non plus clairement qui fera cela, ajouta Erwan. Rien ne dit que nous devons récupérer cette pierre. Il y aura peut-être d'autres garçons qui viendront de l'Autre Monde après nous.
- Absolument. Il est vrai que je me suis peut-être un peu trop emballée. Veuillez m'en excuser.

Ils furent tous les trois d'accord pour ne plus parler de la prophétie pour le moment. Serafina conseilla alors aux garçons de s'allonger et de se reposer pour qu'ils puissent la relayer le moment venu. Ils s'endormirent peu à peu avec le bercement des vagues, enveloppés dans des couvertures. Erwan rêva de korrigans enfermés dans des cellules et poussant des rugissements effrayants. Puis le prince de Carwell venait pour les délivrer. Des milliers de korrigans étaient rassemblés dans la Salle du Trône du palais de Carwell. Serafina arrivait alors et leur ordonnait de tuer les deux garçons qui dormaient dans la barque, posée au centre de la salle. Erwan se réveilla en sursaut.

Les lumières et les bruits du port voisin avaient déjà réveillé Tugdual.

- Nous sommes bientôt arrivés ? demanda Erwan d'une voix endormie en s'asseyant.
- Non. Nous sommes à Brakirian. À mi-chemin entre Carwell et Lunastif.
 - Voulez-vous que je prenne votre place?
 - Oui, avec plaisir. Si cela ne te dérange pas.

Erwan prit donc les rames. La barque avançait paisiblement dans un silence uniquement troublé par le bruit des rames dans l'eau. Il s'interrogeait sur la signification de son rêve. Pouvaient-ils avoir confiance en Serafina? L'air frais qui passait sur son visage finit par le réveiller complètement. Une fois les idées claires, ses doutes s'estompèrent : c'était bien Serafina qui les avait délivrés du prince, après tout.

Tugdual prit le relais lorsque les bras d'Erwan commencèrent à lui faire mal. Il rama jusqu'à tant qu'il n'en puisse plus. Ils échangèrent ainsi de place régulièrement.

Ils arrivèrent à Lunastif au milieu de la nuit. Ils amarrèrent l'embarcation et l'abandonnèrent dans le port. Ils ne reviendraient pas ici.

Dans la ville, la lune éclairait leurs pas. Ils se mirent en quête d'une auberge. Ils frappèrent à la porte de la première qu'ils trouvèrent : l'auberge de la Licorne. D'une étincelante blancheur, l'enseigne, qui représentait l'animal qui avait donné son nom à l'endroit, était particulièrement bien visible de loin. Ils donnèrent des coups répétés sur la porte, jusqu'à ce que l'aubergiste vienne leur ouvrir. Bien qu'il fût visiblement contrarié d'avoir été réveillé, il accepta de leur louer une chambre pour la nuit.

Dès qu'ils aperçurent les trois lits, ils ne perdirent pas de temps en bavardages. Ils s'étendirent chacun sur une paillasse et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Chapitre 12: Audiences

« Il y a longtemps, l'Archipel Janorien connut d'autres religions que celle révélée par le Prophète. Notre monde fut même un temps la proie du polythéisme. Aujourd'hui, rares sont ceux qui adorent encore les dieux du passé. L'ancienne religion domina le monde pendant tout de même de nombreux siècles. »

Fray Garbinand, archicardinal de Saint-Jean, De la religion, 1583.

À leur réveil, ils repartirent et se rendirent au Bureau des Hippomobiles, dans le but de louer une voiture. Le Bureau des Hippomobiles se trouvait au centre de la cité de Lunastif, à côté des autres bâtiments publics, comme l'Hôtel de la Cité et le Bureau de Poste. C'était un édifice à deux étages. Le rez-de-chaussée était entièrement ouvert sur l'extérieur : il était constitué d'une arcade où plusieurs voitures, de plusieurs tailles, étaient garées.

Serafina monta les escaliers qui se situaient au centre du lieu. Tugdual et Erwan la suivirent. À l'étage, un guichet séparait les clients des agents du Bureau. Serafina s'avança vers un guichet libre.

— Bonjour, je voudrais louer une voiture pour aller à Saint-Marc.

L'agent leva la tête vers elle d'un regard sévère.

- Aller simple ou aller-retour ? dit-il d'une voix éraillée.
- Heu... Aller simple.

L'agent choisit une feuille de papier devant lui et poursuivit :

- Combien de personnes ?
- Trois.
- Des bagages ?

— Non, pas de bagages.

Il remplit plusieurs cases sur sa feuille et déclara :

- Cela fera cinquante braks.
- Cinquante braks ? C'est sacrément cher! Je n'ai pas cinquante braks avec moi!
 - Alors, vous n'irez pas à Saint-Marc.

Serafina réfléchit.

— Je n'ai que vingt-sept braks. Où puis-je aller avec cette somme?

Il consulta un dossier.

- Pour vingt braks, vous pouvez prendre une voiture pour Regliah.
 - Regliah... Je n'ai pas le choix de toute manière.

Elle sortit un porte-monnaie de sa poche.

Tugdual lui dit alors discrètement :

- Nous avons de l'argent, si vous voulez.
- Vous en avez ?
- Nous avons quinze écus d'or.

Serafina adressa à Tugdual un regard dubitatif.

— Nous irons à Regliah, ajouta-t-elle à l'agent en lui tendant l'argent, ignorant l'intervention de Tugdual.

Il leur donna le formulaire qu'elle venait de remplir.

— Descendez et donnez cela au cocher du numéro huit.

Au rez-de-chaussée, ils repérèrent facilement le fiacre qu'on leur avait attribué. Un grand « 8 » avait été peint sur chaque côté de la diligence. Le cocher était debout, juste à côté, et mordait dans une baguette de pain. Deux chevaux blancs comme la neige étaient attelés au fiacre. Ils donnèrent le formulaire au cocher. Celui-ci les pria de s'installer, pendant

qu'il terminait de manger son pain. Puis, il se percha sur son siège à l'avant du carrosse et fit avancer les chevaux.

Ils étaient seuls dans la cabine et pouvaient parler à leur guise sans crainte d'être interrompus ni écoutés. Le bruit des sabots des chevaux contre le sol couvrait amplement leur voix et en parlant à voix suffisamment basse, le cocher ne pouvait pas les entendre.

- Nous serons bientôt en sécurité, dit Serafina. Nous allons quitter la principauté.
- Si j'ai bien compris, le roi est l'ennemi du prince de Cramel.
- Carwell, rectifia Serafina. Non, pas du tout. Le roi et le prince sont cousins. Et le roi est le suzerain du prince : même si le prince a une certaine liberté d'action sur son territoire, il doit obéir au roi. Et j'ai l'impression que ce n'est pas toujours le cas.
- Mais vous êtes sûre que le roi ne voudra pas nous tuer, lui aussi ? s'inquiéta Erwan.

Serafina sourit.

— Si le roi trouvait un moyen qui donne une raison d'espérer la disparition de la menace de l'Île Noire, il ne l'éliminerait pas.

Tugdual se souvint de la prophétie dont parlait Serafina la veille. Étaient-ils vraiment ceux dont elle parlait ?

- Vous avez dit que le prince désobéissait au roi ? interrogea Erwan.
- Le prince a commencé à capturer des Kobolds. Il voudrait tous les capturer, tous ceux de la forêt de Célianide. Mais j'ai entendu le roi lui ordonner de cesser cela au plus vite et pourtant, il continue.
 - Des Kobolds ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Tugdual.
- Vous ne savez pas ? Ce sont, heu, comment dire... Des bêtes. Des créatures diaboliques. Il en existe de plusieurs espèces, et de plusieurs tailles. Ce sont des êtres mauvais. Les

korrigans en font partie. Le prince a raison de vouloir les contrôler. Les Kobolds gênent les voyageurs dans la forêt. On dit que celui qui n'a pas quitté la forêt de Célianide avant la tombée de la nuit ne rentrera jamais chez lui.

- Si les Kobolds sont si mauvais, pourquoi le roi s'oppose-til au prince ? demanda Tugdual.
- Le roi est trop bon. Avec son père, c'était la même chose. D'après eux, Atlas a créé les Hommes et les Kobolds et nous devons vivre en harmonie avec eux. Le roi est trop clément.
 - Atlas ? fit Tugdual.
- Atlas, le Créateur du monde, le Souverain Suprême de l'Univers.
- Pour nous, le Créateur n'a pas de nom particulier, précisa Erwan. Serait-ce le même dieu ?
 - Il n'existe qu'un seul dieu.

Ils traversèrent des landes d'herbe verte, et quelques rivières. À midi, ils arrivèrent à Regliah et s'arrêtèrent pour déjeuner dans une auberge miteuse. Lorsque Serafina paya, elle donna ce qu'il lui restait (sept braks).

— Nous avons de l'or avec nous, vous savez, dit Tugdual. Je ne plaisantais pas, tout à l'heure.

Tugdual sortit la bourse de sa poche et vida son contenu sur la table. Serafina écarquilla les yeux. Elle baissa la voix.

— C'est... de l'or ? Vraiment ?

Elle examina les pièces.

- Ce ne sont pas les armes de la maison royale sur les pièces. Elles ne sont donc pas utilisables ici, conclut-elle à contrecœur.
 - Et maintenant, que fait-on? demanda Erwan.
- Nous allons nous en remettre à Atlas, dit Serafina.
 Lorsque je ne sais pas quelle direction emprunter, la prière

m'aide à effectuer le bon choix. Le Temple d'Atlas de la ville ne doit pas être très loin.

Alors qu'ils marchaient dans les rues de Regliah, ils se rapprochèrent du Temple. D'après Serafina, il avait été construit sous Ménélik VII, le père du roi Marc. C'était un édifice imposant. Des colonnes entouraient le bâtiment et un dôme le recouvrait. Ils entrèrent par une colonnade surmontée d'un fronton. Un bas-relief y était sculpté. Au centre, un personnage était assis sur un trône. Il avait une couronne sur la tête. À côté, des hommes regardaient vers lui. Des hommes, des femmes, des enfants. Un soleil brillait juste au-dessus du personnage central. Il y avait aussi des animaux, des oiseaux, un chien, une licorne, un centaure, et à chacune des extrémités du fronton, des dauphins.

L'intérieur était sombre, mais des rayons de lumières pénétraient le centre du Temple par des vitraux situés sur la coupole. En dessous se trouvait une table circulaire. Il y avait des bancs en bois placés en cercle tout autour de la table, et rangés les uns derrière les autres.

Le silence régnait. Serafina fit signe à Tugdual et à Erwan de la suivre derrière les bancs. Sur le côté, des sortes de chapelles étaient creusées dans le mur du Temple. Ils arrivèrent au fond. Une statue de plus de quinze pieds de haut les regardait. Elle représentait un homme barbu, vêtu d'une simple tunique.

— C'est le prophète Jean, murmura Serafina.

Un nom était inscrit sous la statue. « Jean, Prophète d'Atlas et roi d'Euphène ».

Ils restèrent un moment en silence devant la statue. Tugdual et Erwan étaient émerveillés par le gigantisme de la sculpture. Eliah Taspar avait choisi de jouer un morceau de vielle au prince de Carwell. Son instrument de prédilection. Il était au centre de la salle, face au prince. Il sortit l'instrument de son étui, posé sur le sol, prit son archet et commença à jouer. Ceux qui étaient dans la pièce restèrent bouche bée. Quelques personnes, attirées par la musique, entrèrent dans la grande salle pour mieux entendre le barde. Eliah Taspar aimait son instrument, aimait les sons qui en sortaient. Quand il jouait, il avait un certain pouvoir sur ceux qui l'écoutaient. Sa musique séduisait, c'était presque un enchantement.

L'effet fut immédiat.

- Demandez-moi ce que vous voudrez, vous l'obtiendrez, pourvu que vous restiez dans ce palais, et jouiez pour moi, dit le prince.
- Je ne demande que le gîte et le couvert en échange de ma musique.
- Vous aurez nos plus beaux appartements, et serez convié à nos repas princiers.
 - Votre Altesse est trop bonne.

Eliah Taspar sortit de la grande salle et croisa son collègue, Boq Isiniof, dans les couloirs. Ni l'un ni l'autre ne fit de signe pouvant laisser croire qu'ils se connaissaient.

Boq Isiniof avait troqué sa sobre robe de toile contre une tunique beige, par-dessus laquelle il portait une cuirasse. Un sabre se balançait à son côté.

- Prince Aliorik, mes hommes et moi sommes à la recherche d'un travail. Nous savons manier l'épée, tuer, torturer, etc. Nous pouvons aussi assurer la défense de n'importe quelle forteresse, n'importe quel château, n'importe quoi.
- Je vous engage. Quelques hommes de plus au palais ne seront pas de trop. Combien êtes-vous ?

- Nous sommes vingt, Altesse.
- Vingt. Très bien. C'est peu, mais j'ai besoin de toute la force possible.

Boq Isiniof n'espérait pas que cela soit si facile. C'en était même inquiétant.



- Serafina, comment allons-nous faire pour nous rendre à Saint-Marc ? demanda Tugdual.
- C'est une question que je me pose depuis un petit moment.
 - C'est loin d'ici ? demanda Erwan.
 - Il nous faudrait encore deux bonnes journées de marche.
- Et bien, marchons! fit Tugdual. Allons-y! Autant commencer tout de suite.
 - Je suppose que nous ne pourrons pas manger d'ici là.
 - J'en ai bien peur, répondit Serafina, je n'ai plus d'argent.
 - Mais nous avons de l'or ! s'exclama Tugdual.
- Oui, mais je vous ai dit que vos pièces étaient inutilisables ici.
- Peu importe. De l'or reste de l'or. Je suis certain que cette bourse doit intéresser l'orfèvre de Regliah. Je n'ai pas raison ?

L'idée de Tugdual s'avéra être très bonne. Ils trouvèrent rapidement un acquéreur pour leur or et ils s'empressèrent d'aller louer une autre voiture. Cette partie du voyage fut la plus surprenante pour Tugdual et Erwan. Les deux garçons avaient chacun la tête sortie par la fenêtre et s'extasiaient devant les créatures étranges qu'ils apercevaient. Leur conversation ne portait plus que sur ce qu'ils voyaient l'un et

l'autre : des licornes, des petits hommes qui faisaient la taille de leur bras et qu'on appelait gnomes ou argiks (et dont il fallait se méfier, d'après Serafina), et aussi des éléphants. Serafina leur indiqua que ces derniers servaient de monture en temps de guerre.

Mais la plus grande surprise restait à venir. Le château de Saint-Marc n'était plus qu'à quelques minutes de voiture. Quand il l'aperçut, Tugdual se dit qu'aucun château ne pouvait être plus beau, plus majestueux, plus somptueux. Bien sûr, il n'avait jamais vu de château, hormis le palais de Carwell.

Tout s'articulait dans le respect d'une symétrie parfaite. Trois dômes en verre surmontaient le château. Sur celui du milieu, plus grand que les deux autres, flottaient les couleurs de la cité: sur fond d'azur, un éléphant d'argent surmonté d'une couronne d'or. Le château était divisé en trois parties, chacune abritée par l'un des dômes. L'étage supérieur de la partie centrale arborait un grand balcon arqué.

Lorsque la voiture entra dans le parc du château, un garde s'avança vers eux et demanda leur identité et la raison de leur visite.

Après avoir répondu aux questions, le véhicule continua sa route et avança jusque devant le château. Les deux chevaux qui tiraient la voiture s'arrêtèrent. Le cocher vint ouvrir la portière.

— Bienvenue à Saint-Marc! dit-il.

Chapitre 13: Saint-Marc

« Saint-Marc, la capitale de Perentharia ainsi que des Îles Fédérées, tire son nom de l'évangéliste saint Marc. Il en va de même pour les cités de Saint-Luc, Saint-Matthieu et Saint-Jean. Ces quatre cités n'ont pas été créées *ex nihilo*, mais résultent seulement d'un abandon de l'ancien nom au profit du nouveau. »

Lucie Hudson, Histoire médiévale de l'Archipel Janorien, 1915.

Marc lisait le journal de son père. Ce n'était pas la première fois qu'il le consultait. À chaque nouvelle lecture, il prenait conscience de quelque chose qu'il n'avait pas remarqué avant. Comme si on lui racontait la même histoire, mais d'un point de vue différent. Au fil du temps, il comprenait des choses sur lesquelles il était passé sans s'y attarder quelques mois auparavant. Son père avait été un grand roi, il le savait, et il doutait de pouvoir un jour être à la hauteur.

Il essayait en vain de se concentrer sur la lecture du journal. Le visage de sa sœur lui revenait sans cesse en tête et un sentiment d'oppression l'envahissait. John Hudson entra dans son bureau. John avait quatre ans de plus que lui et s'était toujours montré proche de Marc. Ses cheveux blonds n'étaient pas coiffés et il avait l'air fatigué. Marc se demanda si la douleur n'était pas plus grande dans le cœur de John que dans le sien.

- Je n'en peux plus de rester ici à ne rien faire, Marc, dit-il.
- Essaie de t'occuper. Regarde, je suis en train de...
- Je dois y aller, le coupa John d'un air grave. Je dois aller la chercher.
 - Mais Willem dit que...
 - Je me fiche de ce que dit Willem!

- Très bien. Et où vas-tu la chercher? Nous ne sommes même pas sûrs que ce soit le Sorcier Noir qui l'ait enlevée, tu sais.
- Alors, je parcourrai toutes les îles de ce monde, jusqu'à ce que je la trouve.

Marc savait que l'amour pouvait faire accomplir de grandes choses aux hommes. Permettrait-il à John de retrouver sa sœur ?

- Tu es bien courageux, John, je t'admire. En tant que roi, je ne peux rien faire personnellement. Et je te conjure de faire de même
- C'est-à-dire de ne rien faire! Allons Marc! Es-tu donc devenu comme tous ces Sages, ces vieillards mollassons et poltrons? N'oublie pas que tu es l'héritier d'une noble lignée.

John avait raison. Il pensa à son père, à son grand-père. Ils avaient tous les deux montré leur bravoure en remportant de glorieuses victoires. Alors que lui restait les bras croisés, tel un lâche...

Alors que John le laissait seul, Marc se dirigea vers le balcon et aperçut un carrosse rouler vers le château. Il descendit à toute vitesse dans la salle du Trône. C'était peut-être Isabelle qui revenait!

Il devait se rendre à l'évidence. Comment Isabelle pouvaitelle revenir, sans qu'il le sache, sans qu'un héraut l'ait d'abord prévenu ? À moins qu'elle ne se soit échappée...

Willem Fogg était là, derrière une fenêtre de la salle du Trône. Lui aussi était curieux de savoir qui arrivait. Henry Hudson, quant à lui, se trouvait déjà sur le seuil de la porte, les bras croisés, regardant d'un air amusé les deux enfants qui descendaient du carrosse. Son ami Philip Staffe était à côté de lui.

— Des enfants ? s'exclama-t-il.

— Deux enfants et une dame, rectifia Hudson.

Le héraut vint tout de suite les annoncer :

— Monsieur le baron, voici deux jeunes garçons disant venir de l'Autre Monde. Ils arrivent tout droit de Carwell.

Hudson resta bouche bée. Avait-il bien entendu?

- Bienvenue à Saint-Marc! finit-il par dire, ravi.
- Merci beaucoup... euh... monsieur... le baron, hésita Tugdual.
- Oh! Je me présente, je suis Henry Hudson, baron de Saint-Marc. Et voici Staffe, mon majordome. Et vous madame, qui êtes-vous ?
 - Serafina, intendante du Palais de Carwell.
- Oh, je vois, le prince vous a demandé d'escorter ces enfants jusqu'ici.
- Vous n'y êtes pas du tout, monsieur le baron. Le prince avait ordonné de mettre à mort ces deux garçons. Je ne pus me résoudre à être complice d'un tel crime, c'est pourquoi nous venons demander asile à la cour du roi.

Pendant qu'ils parlaient, Marc entra dans la salle.

— Et pourquoi diable mon cousin voulait-il tuer deux enfants innocents ? Car vous êtes innocents, n'est-ce pas ?

Serafina s'inclina aussitôt.

- Votre Majesté!
- Sire, dit Hudson d'une voix excitée, voici deux garçons venant de l'Autre Monde!

Marc écarquilla les sourcils.

- Le prince croyait qu'ils étaient des espions du Sorcier Noir, dit l'intendante.
 - Vraiment ? Savez-vous qui est le Sorcier Noir ?

Marc s'adressait aux deux garçons.

— Serafina nous en a vaguement parlé, oui, dit Tugdual.

— Le Sorcier Noir est notre ennemi depuis toujours. Il ne cesse de harceler mon royaume. Tous les jours, une guerre contre l'Île Noire risque d'éclater. Surtout depuis qu'il a enlevé ma sœur.

La voix du roi s'étrangla. Willem Fogg prit la parole.

- Et vous Serafina, qu'est-ce qui vous a fait penser que le prince avait tort d'en vouloir à ces deux garçons ?
 - Mais parce qu'ils n'ont rien fait! s'exclama la servante.
- C'est votre intime conviction qui vous a fait agir. Mais il y a autre chose, n'est-ce pas ?
- C'est que... En plus, comme ils viennent de l'Autre Monde, j'ai pensé qu'ils auraient pu... enfin que l'un d'entre eux aurait pu être celui dont parle la prophétie.
 - La prophétie, murmura Willem Fogg, l'air peu convaincu.
- Quoi qu'il en soit, vous êtes tous les trois les bienvenus dans ce château, dit Marc.
 - Merci, Votre Majesté, répondit poliment Tugdual.
- Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez. (Puis s'adressant à Henry Hudson.) Je vous charge de les accueillir comme il se doit, Henry.
 - Mais certainement, sire.

Le roi tourna les talons. Willem Fogg resta. Songeur, il regardait par la fenêtre.

- Je trouve cela tellement excitant! s'exclama Henry Hudson, enthousiaste. Voyez-vous, je viens moi-même de l'Autre Monde. Alors, d'où venez-vous précisément?
 - De Paimpont, répondit Erwan.
- Paimpont! Où est-ce? demanda Hudson. De quel pays venez-vous?
 - De Bretagne, en France ! dit Tugdual.

— Des Français! s'exclama Hudson. Je suis anglais, voyezvous. Alors, racontez-moi tout, comment vous êtes-vous retrouvés ici?

Tugdual et Erwan racontèrent rapidement ce qui s'était passé depuis que l'on avait sonné les matines dans le monastère. Ils révélèrent ainsi leur rencontre avec les korrigans, comment Erwan fut fait prisonnier, comment Tugdual délivra Erwan, comment ils rencontrèrent le prince et son capitaine, et ce qui se passa ensuite.

— Que d'aventures! commenta Hudson. J'espère que vous vous plairez, ici, à Saint-Marc. En tout cas, vous ne risquerez aucun danger tant que vous dormirez sous ce toit. Il faut d'ailleurs vous trouver une chambre.

Hudson fit visiter le château aux deux garçons, et ce faisant, poursuivit la discussion.

- Je ne sais pas si on vous l'a dit, mais il y a très longtemps, l'Archipel Janorien ne formait qu'une seule et même île et faisait partie de notre monde. Depuis des milliers d'années, on a eu de cesse de spéculer sur un continent perdu et de le chercher. On lui a même donné plusieurs noms, selon les époques et la localisation qu'on lui supposait. Qui n'a jamais entendu parler de l'Atlantide? Découvrir les vestiges du fameux continent perdu est fascinant, n'est-ce pas?
- Pour ma part, dit Tugdual, je n'ai jamais entendu parler de quelque continent perdu que ce soit.
- Mais cela n'enlève rien au fait que ce qui nous arrive est fascinant, concéda Erwan.

Les deux garçons n'éprouvaient aucun malaise à converser avec le baron, peut-être parce qu'ils savaient que lui aussi était originaire du même monde qu'eux. Ils devaient aussi reconnaître que Henry Hudson était très sympathique. Alors que le baron leur montrait leur chambre, Tudgual lui demanda:

- Monsieur Hudson, comment êtes-vous arrivé ici, dans ce monde ?
- Par une faille, une faille entre les deux mondes. En Amérique du Nord. Je suis navigateur, vous savez, et je cherchais un passage pour rejoindre les Indes Orientales par l'Ouest. C'était l'hiver, il faisait très froid. Mon équipage s'est mutiné et m'a abandonné, moi, mon fils, et quelques autres dans une chaloupe. Nous étions condamnés à mourir dans cet enfer de glace. Et puis nous avons aperçu les côtes verdoyantes de l'île de Balastir, côtes que nous nous sommes empressés de rejoindre¹⁰. Nous avions franchi sans le savoir une faille nous conduisant dans ce monde-ci.
 - Et nous, est-ce aussi par une faille que...?
- Non, non, votre cas est différent. Les korrigans ont créé un passage artificiel entre les deux mondes. Les Hommes aussi en sont capables.

Une autre question tourmentait Tugdual.

- Monsieur Hudson, pouvez-vous nous en dire plus sur Orlenian, s'il vous plaît ?
- Bien entendu, mais cette histoire de prophétie ne doit pas vous inquiéter. Chacun doit pouvoir faire ses propres choix, les prophéties ne doivent pas guider nos vies.
- « Orlenian est une pierre taillée dans un minerai précieux qui n'existe plus aujourd'hui : l'orichalque. On raconte qu'elle fut donnée en cadeau aux Hommes par Atlas lui-même, c'est-à-dire par Dieu. Elle avait pour but d'assurer la protection de l'Atlantide et ne pouvait être utilisée par un seul homme car son pouvoir était trop grand. Les Sages en étaient les gardiens, d'où son surnom de Pierre des Sages.

¹⁰ Le récit d'Henry Hudson sur son voyage est retranscrit en appendice à la fin de cet ouvrage.

- « Mais le roi de ce temps-là était convaincu que le pouvoir de la pierre pouvait aussi profiter au reste du monde. Ainsi, il commença à envoyer des émissaires sur les deux continents qui se trouvaient de part et d'autre de l'Atlantide. Les savoirs des Atlantes étaient enseignés, petit à petit, aux différents peuples qu'ils rencontraient. Ce roi s'appelait Mériadec. Il fut assassiné par des Kobolds, des créatures magiques.
- « Des dizaines d'années plus tard, alors que la colonisation continuait, son fils, Gradlon, tomba amoureux d'une fée prénommée Makéda. Et cette fée était, comme la plupart des autres fées et des Kobolds, jalouse du pouvoir que les Humains avaient désormais sur le monde. L'enseignement des savoirs atlantes allait à l'encontre de la volonté des Kobolds. D'après la légende, les Kobolds avaient régné sur le monde, il y a très longtemps. Makéda, donc, le pressa de cesser de divulguer les secrets des Atlantes. Mais Gradlon refusa.
- « Makéda avait séduit Gwenolé, un Sage, et le meilleur ami de Gradlon. Gwenolé, par les tours de Makéda, avait perdu sa sagesse et conseillait mal le roi, qui finit par le chasser, lui et Makéda.
- « Gwenolé était vieux et Makéda immortelle, puisque c'était une fée. Elle lui avait révélé que la Pierre avait le pouvoir de protéger l'homme des effets du temps et donner ainsi l'immortalité. Avant de partir, Gwenolé emporta avec lui la Pierre d'Orichalque conservée dans la Chambre Bleue de la cité d'Ys. Ainsi, lui et Makéda pourraient vivre leur amour pour l'éternité, et en même temps stopper les projets de Gradlon. Il s'enfuit sur les contrées maudites de l'Ouest, appelées Terres Immortelles, avec la Pierre, alors que Gradlon du haut de la cité d'Ys lui lançait une terrible malédiction : il le condamna à être tué par son propre fils et que son fils soit lui-même tué par son propre fils et ainsi de suite jusqu'à ce que la Pierre soit rapportée au roi de l'Île ; ainsi, il n'aurait jamais

la vie éternelle dont il rêvait. Personne ne revit jamais Gwenolé, et à partir de ce jour, on le nomma le Sorcier Noir.

- « Quelques heures plus tard, l'île fut ravagée par des raz-demarée. L'eau arrivait de toute part. Mais certaines parties de l'île furent épargnées : c'est ainsi que quelques milliers d'Atlantes furent sauvés, et que l'Archipel Janorien naquit. »
- Et je suppose que les Terres Immortelles correspondaient grosso modo à l'Île Noire, commenta Tugdual.
 - En effet, confirma Hudson.

Erwan bâilla

— Je crois que le moment est venu de vous reposer. Vous devez être très fatigués. Si jamais vous avez la moindre question, le moindre souci, vous pouvez faire appel à moi.

Ce soir-là, bien que le soleil ne fut pas encore couché, Erwan s'endormit rapidement, dans des draps soyeux. La chambre était digne de celle d'un prince. Les deux garçons étaient chacun couchés dans un grand lit à baldaquin.

Tugdual, en revanche, se remémora ce qu'il entendit à propos de la prophétie. « Un enfant venu de l'Autre Monde reprendra la Pierre détenue par le Sorcier Noir. » Était-ce l'un d'entre eux ? Était-ce lui ?

Le lendemain, ils ne se levèrent qu'à l'heure du déjeuner, lorsqu'une servante frappa à leur porte. D'un sourire radieux, celle-ci ouvrit les rideaux du lit d'Erwan puis de Tugdual. Ce dernier reconnut Serafina.

— Bien dormi ? demanda-t-elle.

Tugdual ouvrit les yeux.

- Que se passe-t-il ? dit-il en baillant.
- Il est simplement l'heure de se lever, jeune homme.
- Je peux me lever tout seul, maugréa Tugdual.

- Vous êtes des hôtes de marque, à présent, et le baron souhaite que vous soyez traités comme tels.
 - Mais... Et vous ?
- Moi ? Le baron m'a engagée comme servante. Je ne pouvais bien évidemment pas retourner à Carwell. C'est une très grande chance pour moi et un immense honneur que de travailler ici. Voulez-vous prendre un bain ?

Cela faisait plusieurs mois qu'ils ne s'étaient pas lavés : ils acceptèrent sans hésitation l'eau et le baquet qu'elle leur apporta.

Chapitre 14: Choisir son destin

« Le Sorcier Noir meurt, son pouvoir est détruit. Le peuple n'a plus peur. »

Godéric d'Ylène

— Connaissez-vous la prophétie des Sages ?

Le roi Marc était assis sur son trône. À ses côtés se tenait Willem Fogg, le chancelier.

Erwan répondit :

- Eh bien, on nous en a parlé, oui.
- Il se pourrait que l'un d'entre vous y soit lié. Willem, voulez-vous bien raconter ce qu'ils doivent savoir ?

Le chancelier s'éclaircit la gorge.

- Il y a très longtemps, un Sage, Godéric d'Ylene, a prédit le retour de la Pierre d'Orichalque. Il disait qu'un garçon venu de l'Autre Monde c'est-à-dire le vôtre viendrait reprendre la Pierre au Sorcier Noir pour la redonner à son détenteur légitime : le peuple de l'Archipel Janorien.
 - À quoi sert cette pierre ? demanda Tugdual.
- Je ne sais pas exactement à quoi elle sert, dit Willem Fogg, mais je crois que c'est cette pierre qui donne tout son pouvoir au Sorcier Noir, et qui le maintient en vie. C'est ce que dit la légende.
- Vous voulez donc anéantir la puissance du Sorcier Noir, dit Erwan.
- Un jour, le moment viendra, dit Marc. Et je crois que ce jour est proche.

Après un moment, Erwan déclara :

- Vous croyez que l'un d'entre nous est ce garçon ?
- C'est une possibilité, répondit Willem Fogg.
- Il est aussi très probable que ni Tugdual ni moi n'ayons quelque chose à voir avec cette prophétie, poursuivit Erwan.
- Je ne comprends pas, dit Tugdual. J'ai bien réfléchi à toute cette histoire de prophétie, et je ne comprends pas comment on pourrait voir l'avenir.
- Les secrets des Sages sont bien gardés, dit le chancelier. Et je n'ai pas le droit de vous les dévoiler. Je peux cependant vous assurer que cela est possible.
- Il est vrai que c'est difficile à croire, dit le roi. Mais j'ai toute confiance en Willem, et quand il me dit que c'est possible, je le crois.

Après un moment de silence, Tugdual demanda:

- Qu'attendez-vous de nous ?
- Rien pour l'instant, dit Marc. Mais il se trouve que ma sœur vient d'être enlevée par le Sorcier Noir. Nous ne savons pas pourquoi il l'a enlevée, mais si elle n'est pas bientôt libérée, le conflit entre le Sorcier Noir et les Îles Fédérées sera inévitable. Seulement, ce ne sera qu'une guerre de plus dans la longue histoire de ce monde. Le Sorcier Noir sera toujours là, si personne ne lui ôte la source de son pouvoir. Et les guerres continueront. Et il finira, un jour ou l'autre, par étendre son pouvoir sur tout l'Archipel. Je ne vous demande rien pour le moment. Je veux seulement que quand le jour viendra, vous soyez prêts à m'aider à renverser le Sorcier Noir.

Tugdual réfléchit à ce que l'on venait de leur dire. Est-ce que leur histoire avait déjà été écrite ?

Henry Hudson entra dans leur chambre.

— Bonjour! dit-il d'un air jovial. Est-ce que tout va bien? Puis, en apercevant l'expression de leur visage, il ajouta :

- Qu'y a-t-il ?
- Il y a que nous ne sommes pas ceux que vous croyez que nous sommes, dit Erwan.
 - Comment ? fit Hudson en prenant un fauteuil.
- Le roi vient de nous annoncer que l'un d'entre nous est sans doute celui qui va, heu... affronter le Sorcier Noir.
 - Ah, oui...
- Seulement, il a dit cela en se fondant sur une prophétie. Et je ne comprends pas comment on pourrait prévoir l'avenir, dit Tugdual.
- Si tout est écrit d'avance, comment pouvons-nous rester les maîtres de nos actions ? ajouta Erwan.
- Je me suis souvent demandé si ma propre vie était toute tracée, répondit Hudson. Il s'en est fallu de peu pour que je ne traverse pas la faille et que je n'arrive jamais dans ce monde. Mais maintenant, je ne peux imaginer ma vie ailleurs. Mon fils John également. Il devait se marier avec Isabelle, la sœur de Marc, cette semaine.
 - Nous sommes désolés pour lui, assura Tugdual.
- Alors, notre vie est-elle écrite? Les véritables prophéties existent-elles? Quelle que soit la réponse à ces questions, je préfère choisir moi-même ce que je fais de ma vie. Faites-en autant.
- Vous avez raison, dit Tugdual. Choisissons nous-mêmes, sans nous préoccuper de la prophétie.
- Quand nous avons décidé, Tugdual et moi, de quitter l'abbaye de Paimpont, c'était pour changer de vie, pour ne pas rester enfermés dans le même espace indéfiniment. Partir, voyager à travers le pays. Nous sommes arrivés plus loin que le voyageur le plus audacieux n'ira jamais ; nous sommes arrivés dans un autre monde, là où nous resterons libres.
- Nous avons trouvé la liberté, ajouta Erwan. Je ne souhaite en aucun cas m'enchaîner à une prophétie.

- Et si cette liberté est menacée par quelque danger que ce soit, poursuivit Tugdual, il est de notre devoir de tenter de l'éliminer. J'irais donc sur l'Île Noire, quand le moment viendra.
- Prend ton temps, mon garçon! s'exclama Hudson. Personne ne t'a demandé de réponse immédiate.
- Je ne sais pas si j'aurais un jour ton courage, Tugdual, déclara Erwan.
- Quoi qu'il en soit, sachez tous les deux que l'Île Noire est une contrée dangereuse. Sur le peu de personnes qui ont osé s'y aventurer, personne n'est jamais revenu. Et pénétrer dans le palais du Sorcier Noir ne sera pas une mince affaire non plus.



Marc errait dans les couloirs du château, quand il rencontra John Hudson.

- Marc! Je voulais te voir, justement.
- Oui, John?
- Je n'en peux plus d'attendre. Rester à Saint-Marc et ne rien faire. Je vais partir, Marc, je vais partir pour l'Île Noire. Quel que soit l'avis du Conseil. On ne pourra pas m'en empêcher. Si tu veux, tu pourras venir avec moi.

Marc réfléchit un instant à la proposition de John.

- Nous verrons, John, nous verrons.
- Je n'attendrai pas longtemps.

Marc hocha machinalement la tête.

— Tiens-moi informé de ce que tu décides.

Chapitre 15 : La reine de Saba

« La reine de Saba apprit la renommée de Salomon et vint l'éprouver par des énigmes. Elle arriva à Jérusalem avec une très grande suite, des chameaux chargés d'aromates, d'or en énorme quantité et de pierres précieuses. »

Premier livre des Chroniques, 10, 1.

— Si la pierre revient ici, monsieur Fogg, à quoi servira-t-elle ?

Un rictus se dessina sur le visage du chancelier.

- N'ayez crainte, elle ne sera pas utilisée pour créer un autre tyran. Je suppose qu'il faudra que la reine de Saba redonne sa pierre pour qu'elle fonctionne vraiment.
 - La reine de Saba ? demanda Erwan.
 - Oui.
 - La même reine de Saba qui rencontra le roi Salomon ?
- Je vois que vous connaissez les parents du fondateur de la dynastie des Salomonides. Oui, poursuivit Willem Fogg devant l'expression de surprise qui se dessinait sur le visage des deux garçons, Salomon et la reine de Saba sont les parents de Ménélik, le premier roi après la disparition des Gradloniens¹¹. Elle le mit au monde dans le royaume de Saba et plus tard, il devint roi de l'Archipel, premier de la dynastie salomonide. Maintenant, elle vit dans son royaume de Saba¹². Cela me fait

[&]quot; La dynastie gradlonienne s'éteignit avec la mort du roi Tulac, brûlé vif lors de l'éruption du Mont Trémador.

¹² Sous-entendu la partie janorienne du royaume de Saba, par opposition à la partie outre-porte.

penser qu'en ce moment même, elle est en route pour Saint-Marc. Vous pourrez la rencontrer ce soir, si vous le désirez.

- Parce qu'elle est toujours vivante ? Mais c'est impossible, elle aurait plus de... deux mille ans !
- Oh, mais elle est bien plus âgée. Elle est l'une des dernières personnes encore en vie depuis le Cataclysme. Elle a au moins onze mille ans.
 - Onze mille ans! Personne ne peut vivre jusque-là.
- À moins d'avoir un objet qui en offre la possibilité. Il existe une autre Pierre, la Petite Pierre d'Orichalque.

Les deux garçons avaient du mal à en croire leurs oreilles. Quand ils avaient quitté l'abbaye de Paimpont, ils ne s'étaient pas attendus à se retrouver dans un autre monde, où les pierres prolongeaient la vie de ceux qui les portaient.

— La Petite Pierre d'Orichalque serait un fragment de l'autre Pierre. Lorsqu'il déroba la Pierre, Gwenolé trébucha et la laissa tomber, elle se brisa en deux morceaux. Il prit le plus gros et, pressé par le temps, abandonna l'autre. Peu de temps après, Gradlon trouva le fragment de la Pierre, sans savoir encore ce que Gwenolé avait fait. Il en fit cadeau à son épouse, la reine de Saba. Voilà pourquoi elle vit encore aujourd'hui.



La reine de Saba faisait route vers la capitale des Îles Fédérées, à bord de son carrosse, en compagnie de sa dame de compagnie, Amélie, à qui elle confiait toutes ses inquiétudes, tous ses secrets.

« Marc? » dit-elle mentalement en se concentrant sur le visage du roi.

Quelques secondes plus tard, la réponse se fit entendre dans la tête de la reine.

- « Oui ? »
- « Marc, j'arriverai ce soir à Saint-Marc, si tout va bien. Willem m'a expliqué la situation. Et je rejoins l'avis de Saroush Irran : comment peut-on être sûrs qu'il s'agisse du Sorcier Noir ? »
 - « À qui pensez-vous ? »
 - « À ton cousin, Aliorik, »
- « Aliorik ne nous ferait jamais de mal. Il est terriblement jaloux, certes, mais, au fond, il nous aime, nous sommes sa seule famille. Et pourquoi aurait-il enlevé sa cousine ? »
- « Peut-être qu'Isabelle est la première sur la liste et que notre tour viendra bientôt. Il nous enlèvera tous jusqu'à ce qu'il soit l'unique héritier du Trône. »
 - « Ce que tu dis peut aussi s'appliquer au Sorcier Noir. »

En entendant cela, la reine sentit son pouls s'accélérer et une peur l'envahir. Marc avait-il découvert ce qu'elle lui cachait ?

- « Comment ? » pensa la reine, feignant l'incompréhension.
- « En faisant prisonnier ou en assassinant tous les membres de notre famille, le Trône est vacant et il pourra l'occuper plus facilement car il n'y aura plus de prétendant. »
 - « J'espère que tu as tort », pensa-t-elle, rassurée.
 - « Moi aussi, je l'espère. »
 - « Je dois te laisser. On m'appelle. »
 - « Dans ce cas, à ce soir. »
 - « À ce soir. »

La reine fut soulagée de mettre fin à ce contact mental. Elle était sûre que Marc savait qu'elle lui cachait des choses. Elle le sentait. Le doute l'envahit.

— Amélie, dit-elle, je crois que le temps est venu d'annoncer la vérité à Marc.

Assise en face d'elle, la servante de la reine chassa de ses pensées le grand lit à baldaquin qui l'attendait au château de Saint-Marc et se concentra sur ce que venait de dire la reine.

- De quoi parlez-vous, madame?
- De moi, bien sûr. De ma véritable *nature*.
- Vous ne pensez pas qu'il est encore trop jeune ? Il vient tout juste de monter sur le trône.

La reine ne savait plus si elle faisait le bon choix, à présent. Amélie avait-elle raison? Elle chercha une réponse en regardant à travers la fenêtre du carrosse. Elle vit deux licornes qui galopaient dans la prairie.

- Justement. Ce sera mieux ainsi. Le roi est jeune, il comprendra mieux. J'ai déjà essayé à un âge plus avancé et ce fut un échec.
 - Vous n'êtes pas obligée de lui dire, vous savez ?
 - Le moment est venu.
 - Que voulez-vous dire par là, madame ?

La reine n'eut pas à se donner la peine de répondre car un laquais ouvrit la porte dans un grincement désagréable après un brusque arrêt du carrosse.

— Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ? s'enquit la reine. Nous ne devons pas perdre de temps. Je dois être à Saint-Marc ce soir.

Le valet s'éclaircit la gorge et annonça avec un grand sourire narquois :

- Votre Majesté, le Sorcier Noir vous attend.
- Quoi ? Que me chantez-vous là, Boris ?
- Jetez un coup d'œil par la fenêtre, madame, et vous verrez. Le valet referma la porte.
- Mais que se passe-t-il? Amélie, regardez au dehors, voulez-vous?

Amélie tira le rideau. Elle comprit aussitôt qu'elle-même et la reine allaient bientôt partager le sort de la princesse.

— Je crois que nous sommes dans de beaux draps, madame, dit-elle en reposant le rideau.

Chapitre 16 : Coup de tête

« HUDSON (Henri), navigateur anglais, fit plusieurs voyages pour le compte d'une compagnie de négociants anglais, dans le but de découvrir un passage pour pénétrer en Amérique, soit par le nord-ouest, soit par le nord-est (au N. de l'Asie). Il découvrit dans l'Amérique septentrionale en 1609 et 1610, d'abord le grand fleuve qui porte son nom, puis le détroit et la grande baie auxquels son nom est également resté, enfin une autre baie, qu'il nomma baie de Saint-Michel, du jour où il l'avait reconnue. Les vivres étant venus à manquer, l'équipage se révolta, et le malheureux Hudson fut déposé, avec son fils et quelques matelots, sur une chaloupe et abandonné (1611); depuis on n'a plus entendu parler de ces infortunés. On a fait des recherches pour les retrouver, mais sans aucun succès. Les détails de la dernière expédition de Hudson se trouvent dans le tome IV du recueil de Purchas. »

Marie Nicolas Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire et de Géographie*, 1847.

Boris entra dans la salle du trône du palais de Carwell, suivi de la reine de Saba et d'Amélie, toutes deux ligotées. Le prince exultait.

- Bienvenue à Carwell, *Votre Majesté*! dit-il, triomphalement.
 - Ainsi, j'avais vu juste, c'est vous qui avez enlevé Isabelle.
- Allons, madame, ne soyez pas grossière! Pourquoi auraisje fait cela?
- Marc ne va pas tarder à s'apercevoir que c'est vous qui êtes derrière tout ça.
 - Dans ce cas, il devra se dépêcher.
 - Vous comptez lui voler le trône, n'est-ce pas ?
- Oh, non. Votre petit Marc chéri restera roi, ne vous en faites pas. Cependant, il devra faire serment d'allégeance

envers son suzerain... Moi, ajouta-t-il au regard rempli de dégoût que lui lançait la reine.

- Votre Majesté, intervint Boris en imitant un visage désolé, si vous le voulez bien, je pars annoncer la funeste nouvelle à Saint-Marc.
 - Mais faites, Boris, faites donc.
- Boris ! interpella la reine. Pourquoi ? Pourquoi faites-vous cela ?

Un sourire mauvais se dessina sur les lèvres du cocher.

— Certains comprennent mieux que d'autres la valeur de mes services, tout simplement.

Boris se retourna, sortit du Palais et monta sur le carrosse.

Cinq étages plus haut, Eliah Taspar se reposait. La nuit dernière, il avait fouillé secrètement le Palais, et n'y avait trouvé aucune trace de la princesse, ni aucun indice qui puisse incriminer le prince de Carwell. Taspar commençait à croire que ce dernier n'avait rien à voir dans cette histoire.



À l'approche de Saint-Marc, Boris pressa l'allure. Il franchit les murs de la cité, entra dans le parc, gara sa voiture, et courut vers le château. Il entra dans la salle du trône et cria au roi, essoufflé:

— Votre Majesté... la reine... Nous avons été attaqués... Ils l'ont enlevée...

Le roi avait le visage livide et ne dit rien.

- Ainsi, il continue, dit Hudson, qui était là. Merci d'être venu si vite, Boris.
- Là, Willem, je ne sais vraiment plus quoi faire, s'emporta le roi. Que me conseillez-vous ? D'attendre, encore ?

Le roi se demandait si Willem Fogg l'écoutait. Il avait l'air absent, plongé dans ses pensées et ses yeux fixaient le vide. Mais Marc n'en eut pas la certitude, car il répondit d'une voix faible, semblable à un murmure :

- Je ne sais plus.
- Si personne dans mon royaume ne sait plus quoi faire, alors la fin est proche.
- Ne dites pas de telles choses, sire! s'exclama Hudson, horrifié. N'oubliez pas la prophétie.
 - La prophétie! insista Marc. Vous y croyez encore, Henry?
 - Et les deux garçons! N'est-ce pas un signe?
- Henry, arrêtez. Willem m'a avoué un jour que dans le passé les Sages ont inventé des prophéties de toutes pièces pour que le peuple garde espoir pendant les périodes sombres. Demandez-lui et vous verrez.
- Ne perdez pas espoir, Marc. L'Archipel s'est déjà retrouvé dans des situations bien pires. Rappelez-vous lorsque le roi Tulac a été tué dans l'explosion du mont Trémador. Et quand Mirglith II fut brûlé vif par le dragon de Pandruel.
- Je n'étais pas né, Henry, je ne peux donc pas me souvenir. Cela s'est passé il y a des milliers d'années. Mais je ne vais pas mourir, Henry. Encore moins mourir brûlé.
- Ah ! Voilà ce que je voulais vous entendre dire ! Vous allez vous battre ! Comme votre grand-père s'est battu !
- Henry, ça n'a rien à voir. Je ne compte pas reprendre les terres du Sorcier Noir. Juste ce qu'il nous a volé.
- Ces terres, il vous les a volées aussi, marmonna Hudson.
 John Hudson, le fils d'Henry Hudson entra dans la salle du Trône.
- Que se passe-t-il ici ? Les gardes m'ont dit qu'un coursier avait apporté un message important.

Henry Hudson lui expliqua rapidement la situation. John lança un regard interrogatif au roi. Marc acquiesça d'un signe de tête. Cette nuit-là, John et Marc allaient secrètement partir pour l'Île Noire contre l'avis des Sages, dans l'espoir de délivrer la princesse Isabelle et la reine de Saba.

**

Le hall du château de Saint-Marc était plongé dans l'obscurité quand des pas vinrent troubler le silence qui y régnait. La nuit était déjà bien avancée. John descendait les escaliers, vêtu de sa cape de voyage qui balayait les marches et de bottes qui lui arrivaient presque aux genoux. Il était prêt à partir. Il fut bientôt rejoint par son père alors que minuit sonnait. Il était habillé de son traditionnel costume de marin, probablement l'un de ceux qu'il portait sur le *Discovery*.

- Ponctuel ! remarqua John. Vous êtes sûr de vouloir partir, père ?
- Je ne laisserai pas passer une occasion de retourner en mer, dit-il, souriant. D'ailleurs, je te remercie de m'avoir invité.

Ils attendirent ainsi pendant une dizaine de minutes. John se mit à faire les cent pas. Et s'il avait finalement renoncé?

- Dans cinq minutes, je pars, annonça-t-il à son père. Avec ou sans Marc.
 - Ce sera avec lui, déclara une voix dans les escaliers.

Marc était enveloppé comme John, dans une cape bien chaude, et descendait les marches en courant presque.

— Vous êtes prêts ? demanda-t-il inutilement.

L'air était frais. Henry regretta de ne pas avoir pris lui aussi une cape. « Heureusement que le port est à côté du château, pensa-t-il. » La lune éclairait leur chemin. Les mâts des navires grandissaient peu à peu.

Et s'ils faisaient le mauvais choix ? Willem lui avait toujours donné de bons conseils jusque-là. Mais après tout, il ne lui conseillait rien cette fois-ci. Lui-même ne savait plus quoi faire.

Il était trop tard pour faire demi-tour maintenant qu'ils entraient dans le port.

— Nous allons embarquer sur l'*Intrépide*, dit Henry. Je pense que ça nous suffira. Il ne faut pas non plus un trop gros bateau et se faire remarquer. Et puis nous ne sommes que trois.

L'Intrépide était caché par un énorme trois-mâts, le Palgirian, qui dansait au rythme des vagues. À côté de lui, l'Intrépide paraissait ridicule. C'était une petite caravelle, bien plus petite que celles de notre monde. Les trois hommes montèrent sur le pont et en dépit de sa première impression, Marc fut rempli d'un sentiment de pouvoir, il avait la sensation qu'à bord du navire, il pouvait dominer l'Océan.

L'Intrépide largua ses amarres et quitta le port de Saint-Marc en direction de l'Île Noire, la destination la moins empruntée de tout l'Archipel. Grâce aux vents favorables, la traversée se passa sans encombre. Au bout de quelques heures, les côtes de l'Île Noire, éclairées par la lune, ne tardèrent pas à apparaître à l'horizon. Il n'y avait aucune lumière pour prévenir les bateaux des côtes et John fit la remarque que ce n'était malheureusement pas pour cette raison que l'Île Noire s'appelait ainsi.



Le Conseil des Sept Sages fut à nouveau réuni, sans le roi pour le présider cette fois-ci.

- Le roi est parti, dit Willem Fogg, cette nuit, avec Henry et John Hudson. Ils sont partis seuls, sur l'*Intrépide*. Je suppose que leur but était d'atteindre l'Île Noire pour ramener la reine et la princesse. Mais, maintenant, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. L'hypothèse d'une captivité ne doit pas être écartée.
- Mais pourquoi ont-ils fait cela ? s'exclama Irran. Se jeter dans la gueule du loup. C'est absurde.
 - C'est stupide, ajouta Elos Ashkor. Profondément stupide.
- Un roi ne peut pas avoir un tel comportement, déclara Cillian Sitios. Qu'allons-nous dire au peuple, maintenant?
- La meilleure chose que l'on puisse faire est de déclarer la guerre au Sorcier Noir, dit Héol Paelian. C'est lui qui détient trois membres de la famille royale, dont le roi.
- Mais qui nous dit que c'est le Sorcier Noir qui les détient ? dit Irran. Vos investigations auprès du prince de Carwell n'ont-elles rien donné, Isiniof ?
- Pour ma part, j'ai eu l'impression que le prince mijote quelque chose : il rassemble des forces armées, et je ne pense pas que ce soit uniquement pour compléter sa collection de Kobolds. Quant à Eliah Taspar, il n'a rien trouvé qui puisse l'incriminer dans l'enlèvement de Son Altesse.
- Il semblerait donc que ce soit vraiment le Sorcier Noir qui l'ait enlevé, alors, conclut Fogg.
 - Il ne reste plus que le prince de Carwell, dit Ashkor.
 - Que voulez-vous dire ? demanda Héol Paelian.
 - Aliorik de Carwell est l'unique héritier du trône.
- Il le serait si tous les autres héritiers étaient morts, précisa Hoël Paelian, mais ce n'est pas le cas. Et il est hors de question d'envisager le contraire. Je vous rappelle qu'il détient dans ses sous-sols des centaines de Kobolds qu'il a fait capturer. Imaginez ce qu'il se passerait s'il devenait le maître des Îles Fédérées.

- Le maître légitime, qui plus est, dit Héol Paelian. Si cela se produit, notre Conseil n'existerait plus, c'est une certitude. La haine qu'il éprouve envers l'Ordre des Sages est telle qu'il n'hésiterait pas à nous poursuivre jusqu'aux confins de l'enfer pour nous détruire.
- Non, nous ne pouvons nous résoudre à laisser le trône au prince de Carwell, dit Ashkor.
- Quitte à aller moi-même récupérer le roi dans les geôles de l'Île Noire, Marc reviendra à Saint-Marc, coûte que coûte, dit Cillian Sitios.
- Vous proposez donc une expédition secrète sur l'Île
 Noire ? demanda Fogg.
- Oui, c'est ce que je propose, en effet. Plutôt qu'une nouvelle guerre ouverte, mieux vaut une expédition discrète.
- Et bien, je pense que c'est un bon compromis. Qui désire mener ce voyage ?

Personne ne dit mot. Chacun se regardait, et chacun fuyait le regard du chancelier. Cillian Sitios déclara :

- Puisqu'il s'agit de mon idée, j'irai.
- Je vous accompagnerai, dit Willem Fogg.
- Je crois qu'il serait judicieux, dit Elos Ashkor, que les deux enfants, Tugdual et Erwan, aillent avec vous sur l'Île Noire. Si l'on pouvait forcer le destin...
- C'est à eux de décider, répondit Willem. Et de toute manière, le but de cette mission est tout autre.



Erwan faisait les cent pas dans la salle du Trône. Il venait d'accepter d'accompagner Tugdual, Willem Fogg et Cillian Sitios dans un voyage sur l'Île Noire. À condition que Fogg réponde à quelques-unes de ses questions auparavant.

- Est-ce que ce sage, heu... Godéric je-ne-sais-plus-quoi, aurait écrit ce qu'il a vu ?
- Oui, bien sûr, dit Willem. Toutes les prédictions des Sages sont consignées dans l'Annuaire Prophétique.
 - Et serait-il possible de voir ce qu'il a écrit ?
- Ce n'est pas nécessaire, j'ai toute la prophétie en mémoire, mot pour mot. Godéric d'Ylene a écrit : « J'ai vu un garçon de l'Autre Monde venir ici. Il prend Orlenian au Sorcier Noir. Le Sorcier Noir meurt, son pouvoir est détruit. Le peuple n'a plus peur. »
 - C'est tout ? fit Erwan.
 - C'est tout.
 - Pas très précis, commenta Tugdual.
- Mieux vaut en savoir le moins possible. Cela n'est pas une bonne chose de connaître son avenir.
- Si vous le dites... Vous pouvez répéter la première phrase, s'il vous plaît ? demanda Erwan.
 - « J'ai vu un garçon de l'Autre Monde venir ici. »
- « Un garçon ». Donc pas une fille. Pas un homme non plus. « De l'Autre Monde. » Je suppose que cet Autre Monde, c'est le nôtre. Existe-t-il encore d'autres mondes ?
 - Pas à ma connaissance.
 - Quelle était la deuxième phrase ?
 - « Il prend Orlenian au Sorcier Noir. »
- « Orlenian » ne peut faire référence qu'à la pierre dont vous avez parlé hier, dit Erwan.
- Et le « Sorcier Noir », à l'homme qui règne sur l'Île Noire, dit Tugdual.
 - Oui, sans doute. Et la phrase suivante, Willem?

- « Le Sorcier Noir meurt, son pouvoir est détruit. Le peuple n'a plus peur. »
- Donc, si c'est de nous que parle Godéric, le Sorcier Noir doit mourir, dit Erwan.
- Et si ce n'est pas de nous qu'il parle, je n'ose même pas imaginer ce qui nous arrivera, ajouta Tugdual d'un air sombre.
- Vous pouvez toujours refuser de venir avec nous, dit Willem.
- J'ai pris ma décision, dit Erwan. Le roi nous a confié cette mission. Nous devons l'honorer.
- Mais Willem, j'aimerais savoir, pourquoi devons-nous faire cela? demanda Tugdual. Je veux dire, est-ce simplement pour libérer le peuple de l'Île Noire? Orlenian doit bien servir à quelque chose, non?
- Je ne sais pas. Personne ne sait vraiment. La reine de Saba doit savoir tout cela, mais elle refuse de parler de la période antédiluvienne. D'après la légende, Orlenian aurait eu un rôle de protection de l'Île à l'époque où l'Île s'appelait encore Atlantide. Mais aujourd'hui, je ne vois pas quelle pourrait en être l'utilité pour l'Archipel Janorien. À vrai dire, je doute fort qu'Orlenian ait jamais eu un quelconque pouvoir.
 - Pas même celui de l'immortalité ?
 - Aucun pouvoir, répéta Willem.
- Dans ce cas... la reine... comment expliquez-vous qu'elle puisse vivre aussi longtemps ?
 - J'ai ma théorie là-dessus. Mais je préfère ne pas en parler.
- Et le Sorcier Noir ? Lui aussi est immortel. S'il est là depuis le déluge...
- Qu'en savez-vous ? demanda Willem, mystérieusement. Qu'en savons-nous ?

Un homme vêtu d'une cape noire entra dans la grande salle, que de nombreux portraits décoraient.

- J'ai appris quelque chose de très intéressant, sire, dit l'homme au prince de Carwell, installé sur son trône.
 - Quelque chose qui pourrait me servir ?
- Quelque chose qui pourrait même légitimer tout ce que vous voulez accomplir.
 - Et bien, raconte-moi, je suis pressé d'entendre cela.
- Le roi est parti avec les deux Hudson pour l'Île Noire. Il se serait mis en tête de délivrer sa sœur et la reine.

Le prince sourit.

— C'est une bonne nouvelle. Une très bonne nouvelle.

Chapitre 17: Le château des Roquelac

« Les Roquelac sont une famille originaire de l'Île Noire. Harran de Roquelac avait juré fidélité à Gwenolé IV, fils du roi Murtal, et l'avait aidé à détrôner son père. Les Roquelac restèrent dans les bonnes grâces de Gwenolé IV, occupant des postes-clés par la suite. »

Henry Hudson, Histoire de l'Île Noire, 1620.

Henry jeta l'ancre dans une crique à l'abri d'une grosse masse rocheuse qui recouvrait cette partie du littoral de l'île. John et Marc aidèrent Henry à mettre la chaloupe à l'eau et ils ramèrent jusqu'au rivage. La chaloupe s'enfonça dans le sable et les trois compagnons furent projetés en avant. Ils sautèrent hors de l'embarcation et marchèrent sur la plage, la lune guidant leurs pas. La gigantesque masse rocheuse semblait excavée devant eux.

— On dirait une grotte! s'exclama Marc.

Aucun des trois n'était très disposé à entrer dans le trou béant qui leur faisait face, d'où émanait une effrayante obscurité. Mais comme la plage n'offrait pas d'alternative, ils n'avaient le choix qu'entre l'*Intrépide* ou la caverne. Avant de regagner le navire et rechercher une baie plus accueillante, ils choisirent d'explorer la grotte et de voir s'ils pouvaient éventuellement y trouver quelque chose d'intéressant. L'entrée se présentait comme une ouverture semi-circulaire. La roche était noire et polie. Marc en déduisit que la grotte avait dû rester inondée plusieurs années après le Cataclysme.

Sur les deux côtés de l'ouverture étaient posées quatre torches. Henry les alluma à l'aide de son briquet¹³, en prit une et en donna une à chacun de ses compagnons. Marc se sentait déjà plus rassuré. Le sable fin recouvrait tout le sol et les parois de roche noire lisse reflétaient la lumière émanant des torches. Au fond de la caverne, il y avait des marches taillées dans le roc. John grimpa ces escaliers, suivi de Marc, lui-même suivi d'Henry, bien décidé à trouver quelque chose. Ils se retrouvèrent bientôt devant une porte en bois dont la serrure était rouillée. John appuya sur la poignée et la porte s'ouvrit sans montrer de résistance. Aussitôt après, une autre porte, plus robuste, – et fermée à clé cette fois-ci – se dressait devant eux. Marc et Henry durent faire marche arrière pour permettre à John d'enfoncer la porte. Au bout de trois chocs, elle céda.

Marc, John et Henry se retrouvèrent dans une pièce faiblement éclairée par les rayons du Soleil qui perçait déjà à l'horizon et entraient par des fenêtres – ou plutôt de simples ouvertures dans les murs. À en juger par les branches d'arbres qui entraient, le bâtiment dans lequel ils se trouvaient devait être abandonné depuis longtemps.

Le sol était recouvert de poussière et ci-et-là des toiles d'araignée décoraient la pièce. Un grand lit à baldaquin cramoisi qui occupait à lui seul le tiers de la pièce, et une cheminée de marbre noir constituaient, avec un petit secrétaire, les seuls éléments de la chambre.

Marc s'approcha du lit et regarda derrière les rideaux. Il s'assit sur le matelas pour délasser ses pieds, mais le lit craqua et s'effondra, laissant le jeune roi sur le sol. Henry l'aida à se relever, pendant que John, hilare, examinait le secrétaire. Une toile de lin grise le recouvrait. Le doigt de John l'effleura et s'enfonça dedans. John comprit qu'autrefois la toile était

¹³ Pas un briquet moderne, bien sûr, mais un briquet à silex.

blanche, et s'était recouverte depuis d'une épaisse couche de poussière.

Marc proposa de continuer et de ne pas s'attarder dans cette chambre

Une porte semblable à celle que John venait d'enfoncer faisait face aux fenêtres. John était visiblement prêt à améliorer sa performance précédente, mais Marc lui montra qu'il valait mieux d'abord essayer de l'ouvrir normalement. Et il avait raison : la porte ne montra pas de résistance. Derrière, il y avait un couloir. Ils s'y engagèrent.

Leurs torches leur permettaient d'éclairer les murs. Ci et là étaient accrochés des portraits avec une légende qui précisait leur nom suivi de la mention « seigneur de Roquelac ». Ils en conclurent qu'ils devaient se trouver dans le château de cette famille bien qu'aucun des trois n'en eût jamais entendu parler. Ils descendirent un escalier de marbre noir qui les mena dans une grande salle.

Là aussi, de nombreuses ouvertures donnaient sur l'extérieur. Les fenêtres étaient ouvertes et laissaient les arbres entrer. Un magnifique pommier avait même pris racine au milieu de la pièce. Au-dehors, la végétation recouvrait tout. Des arbres à perte de vue. On aurait dit que le château avait été bâti en pleine forêt.



La cellule qu'avaient occupée Tugdual et Erwan durant leur séjour à Carwell apparaissait comme une chambre d'hôtel très confortable comparée au cachot que partageaient la reine de Saba et Amélie. Les deux femmes ne savaient pas exactement à quelle profondeur elles se trouvaient, mais elles étaient presque sûres qu'elles devaient être au dernier niveau du palais de Carwell. Une faible lueur émanait des torches fixées aux murs du couloir. Il était d'ailleurs surprenant que le feu puisse résister à l'incroyable humidité qui régnait dans l'atmosphère du sous-sol. Les bruyants sanglots d'Amélie n'y arrangeaient rien. Cependant, ces derniers avaient réussi à faire fuir les quelques rats ayant élu domicile dans leur cachot. Le lendemain de leur arrivée à Carwell, elles eurent la visite du prince.

— Bonsoir mesdames, lança-t-il en souriant à travers les barreaux. Sa Majesté apprécie-t-elle sa nouvelle demeure ?

La reine lui lança un regard noir.

 — À en juger par les cris de joie que votre servante poussait cet après-midi, je suppose que la réponse est oui.

Amélie lui lança à son tour un regard noir.

- Je ne pense pas que vous soyez descendu jusqu'ici uniquement pour vous moquer de nous, dit la reine.
- En effet, vous avez raison. Je suis venu vous demander un petit service. Donnez-moi gentiment la pierre qui est suspendue à votre cou et je ne vous ferai pas de mal.
 - Ce n'est pas une pierre qui vous portera sur le trône.
- Ce n'est pas à vous de me dire ce que je dois faire pour réussir dans mon entreprise. Donnez-moi la Pierre.

La reine détacha le pendentif de son cou et s'exécuta. Le cristal brillait d'une faible lumière bleue, mais quand le prince le prit à travers les barreaux, la lumière faiblit.

— Enfin, marmonna le prince. Elle est à moi. Elle est tellement belle. Exactement comme je me l'imaginais. Plus belle même. Et bientôt, j'aurai aussi l'autre.

Et il laissa la reine et sa suivante seules dans l'obscurité de leur cachot.

— Ne pourriez-vous pas entrer en contact avec le roi? demanda Amélie à la reine, une fois le prince reparti à la surface. Ou avec quelqu'un d'autre?

- Saint-Marc est beaucoup trop loin. Et puis je me sens de plus en plus faible.
 - Quoi ? Mais je croyais que la pierre...
- Non, c'est la profondeur à laquelle nous sommes qui en est la cause. Et la vieillesse, probablement.
 - Mais, vous ne pouvez pas juste... essayer ? La reine parut réfléchir, puis ferma les yeux et se concentra. « Marc ? »

Marc s'immobilisa. Lui, John et son père étaient juste à côté du château des Roquelac, en plein milieu d'une forêt aux arbres géants et aux fougères acérées.

« Oui ? pensa-t-il. Où êtes-vous ? »

Mais personne ne répondit. Marc attendit encore espérant entendre à nouveau la voix.

Mais l'avait-il vraiment entendue ?

- Eh bien, que se passe-t-il, Marc?
- Heu, rien. Je me demande si nous arriverons à bout de cette forêt.
- Nous y arriverons, mais pas ce soir, affirma Henry. Je crois qu'il serait préférable de rester dans le château pour la nuit. Demain, nous traverserons la forêt.

À des kilomètres de là, la reine était évanouie dans les bras d'Amélie, qui sanglotait silencieusement.

Chapitre 18: Le retour du fils prodique

« L'habit ne fait pas le moine. »

Proverbe français.

Landrak s'était toujours vanté d'être le plus fidèle serviteur de son roi. Toute sa vie, il l'avait servi. Son père lui disait toujours qu'on avait tout intérêt à être proche des gens de pouvoir. S'il le voyait, il serait certainement fier de lui. Lui, le dernier rejeton des Roquelac, avait réussi à devenir premier conseiller royal. Il avait devancé son frère aîné, disparu mystérieusement douze ans auparavant. La réussite était totale. Il vivait auprès de son maître, dans son palais, bien plus confortable que le vieux château des Roquelac, qui portait encore les marques des attaques de Murtal, le roi précédent, à l'époque où les Roquelac s'étaient rebellés contre le souverain de l'île, au profit de leur maître, Gwenolé.

Le roi Gwenolé succédait à son père depuis maintenant soixante-sept ans.

Pour l'anniversaire du roi, qui fêtait il y a quelques jours ses cent vingt et un ans, il lui avait offert la femme la plus belle que l'on put trouver en ce monde : Isabelle, princesse des Îles Fédérées, dont la beauté était tant vantée par les chanteurs itinérants.

Mais voilà que son frère aîné était de retour sur l'Île. Il avait disparu douze ans plus tôt et sa réapparition n'était pas vraiment à son goût. Toute sa vie, Landrak avait été dévoué au roi Gwenolé. C'était lui qui organisait tout dans le royaume.

Et voici que Thomas réapparaissait et lui volait la vedette. C'était injuste.

Landrak, laisse-nous seuls ton frère et moi, s'il te plaît.
 Nous devons discuter d'une affaire d'une extrême importance.

Landrak eut l'impression de recevoir une gifle. *Une affaire d'une extrême importance*? Jusqu'à présent, il lui semblait que c'était lui qui discutait de ces affaires-là avec le roi. Après un instant d'hésitation, il obéit tout de même et referma les deux portes derrière lui. Il ne put cependant s'empêcher d'écouter en collant son oreille contre le battant.

- Pourquoi es-tu rentré?
- Ma mission a échoué, maître. Il a réussi à s'échapper et le destin l'a bien sûr mené ici.
- Ne me parle pas de destin! Le destin n'existe pas, c'est compris?
 - Oui, maître.
 - Raconte-moi tout. Que s'est-il passé?
- Tout a très mal commencé. Juste avant d'entrer dans l'autre monde, nous étions poursuivis par des loups-garous. Gabren s'est fait mordre. J'ai réussi à ouvrir un portail à temps. C'est ce qui nous a sauvés. Là-bas, nous avons franchi une mer, pour nous éloigner d'Artéïa, comme convenu. Nous avons trouvé refuge dans un monastère. J'ai soigné la blessure de Gabren du mieux que je le pouvais, mais il avait été contaminé et je n'avais réussi qu'à ralentir la métamorphose. Tout allait bien jusqu'à ce que Gabren tomba malade. Il a fini par mourir. Et je ne sais pourquoi, des rumeurs couraient à mon propos. Je voyais bien qu'on me soupçonnait d'avoir tué Gabren. Le garçon aussi me soupçonnait. Il a pris peur et s'est enfui. Une rencontre avec des korrigans a suffi à le ramener dans ce monde-ci
 - Où est-il en ce moment?
 - Il est à Carwell, prisonnier du prince.

- Veille à ce qu'il n'en sorte pas. Quel nom lui as-tu donné ?
- Erwan.



Boq Isiniof avait revêtu son armure de mercenaire. Sans même regarder l'enseigne, il entra dans une taverne de Carwell.

— J'ai besoin d'hommes forts et courageux, lança-t-il aux clients. J'offre une solde de trois cents braks à ceux qui entreront sous mes ordres.

Il s'installa à une table libre. Un homme s'avança jusqu'à lui.

- D'accord, mais je veux une avance.
- Quel est ton nom?
- Padrig Elfidusel.

Isiniof sortit un registre de sa besace.

- Signe ici, Padrig. Et voici trente braks.
- J'aurais le reste dans un mois ?
- Si tu ne désertes pas, oui, répondit Isiniof. Sois demain à l'aube devant le Palais. D'autres volontaires ? cria-t-il aux clients de la taverne.

Une seule autre taverne lui suffit pour compléter son registre. À la fin de la soirée, il avait ses vingt mercenaires.

Chapitre 19: Isabelle

« Il est dans les mœurs des souverains de l'Île Noire de posséder un "Gynécée", c'està-dire un lieu (intégré dans son palais) où sont enfermées les épouses et maîtresses du roi. Nul n'a le droit d'y pénétrer hormis le souverain en question. Le Gynécée est un lieu on ne peut plus luxueux. »

Henry Hudson, Histoire de l'Île Noire, 1620.

Derrière les barreaux de la fenêtre, un oiseau chantait. C'était un chant mélodieux, qui semblait louer la liberté. Et puis l'oiseau s'envola, le vent l'emportant là où il le désirait. La princesse Isabelle, elle, était de l'autre côté des barreaux.

Elle regarda autour d'elle. Son nouveau logis n'était pas non plus un cachot. Le Gynécée était spacieux et très beau. Des rangées de colonnes doriques entouraient la pièce. Au-delà des colonnes, des dizaines de portes donnaient accès à des chambres. À l'intérieur de la salle étaient aménagés des bassins, dans lesquels plusieurs femmes se baignaient.

Depuis son enlèvement, Isabelle se demandait si elle allait un jour revoir les siens. Chaque journée qui s'écoulait lui paraissait une éternité. Depuis qu'elle était là, elle avait déjà rencontré le maître des lieux à plusieurs reprises. À celui qu'elle appelait auparavant « le Sorcier Noir », elle devait dire « Votre Majesté », car en somme les gens de cette île semblaient le considérer comme leur roi. Les femmes qui vivaient avec elle avaient une grande admiration pour lui et faisaient tout pour lui plaire. Mais pour l'instant, la seule personne de ce lieu qui intéressait le roi de l'Île Noire était Isabelle

Le roi Gwenolé était vieux, plus vieux que son père, s'il avait encore été en vie. Mais la différence d'âge ne l'empêchait pas de vouloir faire d'elle sa femme.

La grande porte du cloître s'ouvrit. Isabelle redoutait ces moments, car c'était par là qu'il venait. Et elle en avait peur. Mais elle devait lui tenir tête et résister. Attendre que John vienne la délivrer. John...

Ce fut effectivement le Sorcier Noir qui fit irruption dans le Gynécée. C'était d'ailleurs la seule personne à pouvoir entrer dans cet endroit et en ressortir ensuite. Les femmes qui habitaient là savaient qu'elles allaient passer le reste de leur vie entre ces murs. Mais elles ne s'en formalisaient pas. Pour elles, l'extérieur était ravagé par la souffrance et le malheur; à l'intérieur, elles étaient en sécurité et disposaient de tout le confort dont elles avaient besoin.

Le Sorcier Noir portait, comme d'habitude, un long manteau de soie noir avec des liserés dorés. Il salua ses femmes et retira son peignoir. Il descendit un petit escalier et pénétra dans le bassin. La plupart des femmes le rejoignirent.

— Isabelle, lança le Sorcier Noir, pourquoi refusez-vous donc de vous détendre un peu ?

Elle ne répondit pas.

- Bientôt, ma chère, vous serez mienne, que vous le vouliez ou non.
 - Jamais, murmura-t-elle avec détermination.

Elle avait peur. Mais elle gardait espoir. Elle gardait espoir qu'un jour, ce ne serait pas le Sorcier Noir qui franchirait la porte, mais quelqu'un qui viendrait la sauver. John allait la sauver.

Ce soir-là, le roi Gwenolé repartit dans sa chambre royale, dont l'accès était direct depuis le Gynécée, en compagnie d'une des femmes. Ce serait bientôt le tour d'Isabelle, elle le savait. Parmi celles qui habitaient ici, Uriell était la plus âgée. Elle était respectée par toutes et considérée comme une guide. Pourtant, cela faisait bien longtemps que le roi ne l'avait plus invitée à venir partager sa couche. Ce fut Uriell qui accueillit Isabelle. Elle lui expliqua les règles à suivre dans le Gynécée, les formules à utiliser pour parler au roi, les regards à exprimer selon l'attitude du roi, les sourires... Mais Isabelle n'en avait rien à faire. Elle n'accepterait jamais de faire le moindre geste qui puisse plaire à celui qui l'avait enlevée.

En dépit des apparences, Uriell se révélait être une confidente et une amie. Ce soir-là, elle se rendit dans la chambre d'Isabelle.

- Je suis certaine que vous devez le détester, dit-elle.
- Non, mais je ressens tout de même un certain mépris à son égard. Toute cette luxure, cette démesure...
- Il n'a pas toujours été comme cela, vous savez. Il a bien essayé de rompre cette malédiction qui enferme continuellement les souverains de cette île dans la débauche, mais un évènement inattendu l'en a empêché. Cela s'est passé il y a bien longtemps. Mais j'étais là, et je me souviens de tout.

Intriguée, Isabelle écouta d'une oreille attentive.

- Il y a longtemps, donc, Gwenolé était amoureux d'une jeune fille nommée Aria. Il était jeune et il venait tout juste de tuer son père, un véritable tyran très porté sur l'alcool. Gwenolé n'a heureusement pas hérité de ce vice. Car la malédiction qui pèse sur nos rois est terrible. Ici, le destin du roi est de se faire tuer par son propre fils. Depuis la Sécession, tous les rois ont fini par être tués par leur fils. Pour empêcher la malédiction de se produire, Gwenolé interdit à ses femmes d'avoir des enfants. Si par malheur des enfants naissaient, il les tuerait de ses propres mains.
- « Aria tomba enceinte. Gwenolé, d'abord en colère, se calma et refusa de faire du mal à sa bien-aimée ou à son enfant. Après

tout, ce pouvait aussi être une fille, il n'en savait rien. Il accepta qu'elle le mette au monde, et s'engagea à l'élever avec elle. Peut-être qu'en fin de compte, la malédiction pouvait être rompue si les rois se comportaient décemment. Peut-être qu'un peu de bonté pouvait enrayer le rituel éternel du parricide.

« Lors de l'accouchement, Aria perdit la vie. Fou de chagrin, Gwenolé voulut tuer le garçon – car c'en était un – qu'il accusait d'avoir tué sa mère. Et qui plus tard devait tuer son père. Mais il se raisonna et préféra rester fidèle à son engagement envers Aria et laisser le garçon vivre. Cependant, il ne pouvait supporter de le voir, il ressemblait trop à Aria et lui rappelait leur vie commune. Il voulait oublier et ne plus souffrir. Aussi, envoya-t-il le garçon le plus loin possible, nul ne sait où, sous la surveillance d'un homme de confiance.

« Alors, non, Isabelle. Il n'a pas toujours été si peu vertueux. Autrefois, il était et se destinait à être un bon roi. Mais le malheur s'est abattu sur lui et l'a mené à suivre le chemin de ses ancêtres. Comme son père et son grand-père, et cela depuis des générations. C'est une injuste malédiction. »

Isabelle se rendit compte que l'histoire qu'elle venait d'entendre avait un tout autre sens dans le pays d'où elle venait. Chez elle, la légendaire malédiction qui frappait la lignée du Sorcier Noir n'était que la punition du vol d'Orlenian. Elle n'avait pas imaginé que les successeurs du premier Sorcier Noir pouvaient ne pas être mauvais, au fond. Elle n'y avait jamais vraiment réfléchi, à vrai dire.

- Mais alors, demanda Isabelle à Uriell, si le Sorcier Noir a un fils, et que la malédiction est réelle...
 - Tout laisse penser qu'un jour son fils le tuera, oui. Uriell se leva.
- Encore une chose que je dois vous dire. Vous êtes le portrait craché d'Aria. Vous lui ressemblez trait pour trait. Ne

vous laissez pas faire, vous avez l'avantage de pouvoir lui résister. Il ne voudra pas vous faire de mal.

Uriell se dirigea vers la porte.

— Merci, Uriell, dit Isabelle.

Uriell lui sourit, et s'en alla.

Le lendemain, au soir, le Sorcier Noir ne laissa plus le choix à Isabelle. Toute l'attention du roi était exclusivement centrée sur elle, tandis que les autres femmes la regardaient jalousement.

— Isabelle, demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous obéirai. J'exaucerai votre vœu le plus cher, pourvu que vous m'accordiez vos faveurs.

Isabelle hésita. La proposition du Sorcier Noir pourrait la sortir de là. En tout cas, accélérer sa libération.

- Tout ce que vous voudrez, l'encouragea-t-il.
- Votre Majesté (et c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi), je deviendrai votre femme, le jour où je serai rentrée à Saint-Marc et que John sera à mes côtés.
 - Allons, soyez raisonnable !
 - Vous avez dit « tout ce que vous voudrez ».
- Vous tiendrez parole? demanda-t-il au bout d'un moment.

Isabelle, étonnée de sa réaction, répondit :

— Si je rentre à Saint-Marc, et que je retrouve John Hudson, je vous épouserai, vous avez ma parole.

Bien sûr, Isabelle ne comptait pas vraiment l'épouser. Juste officiellement, selon les lois du Sorcier Noir. Son frère le roi ne reconnaîtrait pas ce mariage et elle pourrait alors se marier avec John et passer le reste de sa vie avec lui, à Saint-Marc.

— Eh bien, soit. Préparez-vous, ma chère, nous allons à Saint-Marc ! dit-il en souriant.

Isabelle ne croyait pas ce qu'elle entendait. Il acceptait. Il acceptait !

Le Sorcier Noir sortit du Gynécée la mine réjouie. Il avait sa promesse. Il avait une guerre à préparer, et un territoire à envahir.

Chapitre 20: Garthen

« GARTHEN : cité de l'est de l'Île Noire. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

Le soleil était au zénith quand Marc, Henry et John parvinrent à sortir de la forêt du château des Roquelac. Ils se trouvaient sur une colline boisée qui surmontait une vaste plaine. Devant eux s'étendaient des champs et, plus loin, une cité fortifiée d'où un donjon s'élevait en son centre. La cité en contrebas semblait accueillante. Le coucher de soleil donnait des teintes orange et roses au ciel. Jamais ils n'auraient imaginé observer pareil spectacle sur l'Île Noire.

Ils continuèrent en direction des remparts devant eux. La route les mena jusqu'à la ville, dont le nom était Garthen, à en croire le vieux panneau cloué au-dessus des portes. Les portes, justement, étaient grandes ouvertes.

En entrant dans la ville, ils distinguèrent les édifices, le long des rues de la cité. Des rues qui grouillaient de monde.

— Ce n'est pas si différent de chez nous, commenta John.

Droit devant eux, Marc remarqua une construction étrange, qui semblait dominer par sa hauteur les bâtiments environnants.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

Les trois compagnons longèrent la rue principale et s'arrêtèrent devant l'imposante construction : un pylône de dix mètres de haut qui supportait une poutre de bois transversale, que le vent faisait osciller d'un côté ou de l'autre. À chacune des extrémités de la poutre, une coupelle aussi large qu'un

homme était suspendue par des chaînes métalliques. C'était une balance géante.

- Ça alors! s'exclama Marc.
- À quoi est-ce que cela peut bien servir ? s'interrogea
 Henry.
- La balance de Garthen? Vous n'avez jamais entendu parler de la balance de Garthen?

L'homme qui venait de leur adresser la parole était adossé contre un mur, les cheveux en broussailles. Il semblait un peu moins âgé qu'Henry. Il portait un manteau de velours marron.

— Nous venons de loin, répondit Henry en guise d'explication.

L'homme se rapprocha d'eux.

- Ce truc est l'un des monuments représentant les Quatre Vertus Cardinales. Vous avez deviné, là, c'est la Justice. Il paraît qu'il existe le même genre de truc pour les trois autres Vertus. J'vous dis, moi, aujourd'hui on construit plus des trucs pareils. De toute façon, on n'en verrait pas l'utilité. Comme si l'art servait à quelque chose...
- Et quand est-ce qu'on a construit cette balance ? demanda Marc.
- C'est bien, mon gars, de t'intéresser à l'art de ton pays. La Balance a été construite avant la Sécession, on ne sait pas quand exactement. Mais en réalité, seul le pylône est d'origine. C'est du grès d'Argès. La poutre a dû être changée plusieurs fois ; forcément, au bout d'une centaine d'années, elle pourrit. Les chaînes et les deux coupelles, c'est du zinc. On a déjà dû les changer au moins une fois, après l'accident : il y avait un des maillons de la chaîne qui avait cédé et une coupelle était tombée.

Le regard de John fut attiré par un curieux personnage. Un cavalier venait d'entrer sur la place. Sur la selle du cheval était suspendue une sorte de trompette en cuivre. L'homme descendit de son cheval, détacha la trompette, la porta à ses lèvres et joua un air. Sur la place, tout le monde se tût et observa le musicien. Il cessa rapidement de jouer et déroula un parchemin. Il le lut à voix haute :

- Citoyens de Garthen! Décret du roi Gwenolé. Tous les hommes valides âgés de quatorze à soixante-cinq ans sont mobilisés pour libérer les Îles Fédérées de la tyrannie de l'Ordre des Sages. Ces hommes doivent cesser toute activité immédiatement et se rassembler sur la grande place, dans l'attente des ordres du maire de la cité.
- Il m'attaque ? s'exclama Marc, à mi-voix. Alors que je ne suis même pas chez moi ?
- C'était une possibilité que Willem avait prévue, dit Henry.
- Poursuivons notre route, dit John. Nous touchons à notre but.

Alors que les habitants couraient dans toutes les directions, Marc, Henry et John s'empressaient de quitter Garthen pour rejoindre Unifar, la capitale. Ils étaient arrivés au niveau de la porte ouest de la ville, quand on les intercepta.

- Hé! Vous! leur dit un garde. C'est sur la grande place qu'on vous attend, pas ailleurs!
- Je ne pensais pas que cela nous concernait aussi, dit John à mi-voix
 - Pardon ? dit le soldat.
- Oui, nous y allons tout de suite, répondit Henry Hudson.
 Les trois compagnons firent demi-tour. Tout le monde se groupait autour de la balance géante.
- Il faut déserter à la première occasion, chuchota John aux deux autres.

Chapitre 21: Préparatifs

« TALBÈS : île du royaume des Îles Fédérées. L'île est sous le commandement d'un gouverneur, nommé par le roi des Îles Fédérées. Par sa proximité avec l'Île Noire, elle fut souvent le lieu de batailles entre les deux royaumes et sujette à des revendications de la part du Sorcier Noir. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

La lune ne se montrait pas, tout était plongé dans l'obscurité et la brume au-dehors. Il y avait encore quelques maisons à l'intérieur desquelles une lanterne brillait. Un bruit de sabots rompit le silence. Un cavalier approchait des portes de la ville. Sa monture hennit, comme pour appeler les gardes qui surveillaient l'entrée.

- Qui va là ? demanda une voix derrière la porte de Saint-Marc.
 - Ouvrez-moi. J'ai là un message pour le roi.
- Quel est ce message et de qui est-il ? demanda le garde en ouvrant une fenêtre laissant apparaître son visage.
- Le gouverneur de Talbès m'envoie prévenir le roi que le Sorcier Noir lui déclare la guerre. Il a envoyé des troupes ce matin sur notre île.
 - Vous vous moquez de moi ?
 - En ai-je l'air ?

Le garde scruta le visage de l'étranger, à la lueur de sa lanterne. Le cavalier portait un manteau noir et un capuchon. Bien qu'il ne puisse voir son visage, il sentait au son de sa voix que les paroles de l'inconnu étaient sérieuses.

— Personne n'entre à cette heure. Donnez-moi le message.

Le messager sortit de sa besace un rouleau de parchemin sur lequel était apposé le sceau du gouverneur de Talbès (une croix grecque entourée d'étoiles) et le fit passer par la petite fenêtre. Le garde saisit le rouleau et referma la fenêtre. Le bruit des sabots contre les pavés lui indiqua que le messager repartait.

Falwyn fourra le message dans sa poche et se mit à réveiller l'autre garde.

— Hé, Bradan! Réveille-toi!

Le dénommé Bradan ouvrit les yeux avec difficulté.

— Je dois porter ce message le plus vite possible au château. Remplace-moi.

Bradan acquiesça d'un lent signe de tête et referma les yeux sans ouvrir la bouche. Mais Falwyn ne se souciait pas de savoir si son compagnon l'écoutait. Il était déjà parti à la recherche d'un cheval dans l'écurie.

Le château de Saint-Marc n'était pas très loin de la Porte Sud de la ville. Falwyn ne se serait jamais douté d'être le premier de la cité et même de l'île de Perentharia à connaître une nouvelle si importante. Il n'était même plus sûr d'avoir réellement vécu les instants qui venaient de se passer. Il avait peut-être rêvé, comme il en avait l'habitude pendant ses tours de garde. Mais le rouleau de parchemin glissé dans sa poche suffisait à lui rappeler la réalité de la situation.

— Halte!

À cette heure de la nuit, l'entrée du château était gardée par deux soldats armés chacun d'une hallebarde. Contrairement à ceux de la Porte Sud, ils ne dormaient pas.

- J'ai un message important pour le roi.
- À cette heure-ci ? demanda le garde.
- Ce genre de message n'attend pas, dit Falwyn.
- Venez avec moi, dit le garde visiblement contrarié.

Le garde posa sa hallebarde contre le mur et grimpa les marches, suivi de Falwyn qui dut hâter le pas. Ils longèrent un long couloir et le garde frappa à une porte. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit et Willem Fogg, le chancelier du roi apparut.

- Oui ? fit-il les yeux semi-ouverts.
- Je suis désolé de vous déranger à cette heure, monsieur, mais j'ai un message urgent à transmettre au roi.

Willem Fogg arracha des mains de Falwyn le rouleau de parchemin et le lut.

- Savez-vous ce dont il s'agit ?
- Oui. Le messager m'a dit que le Sorcier Noir avait envahi Talbès.
- C'est exact. Merci beaucoup d'être venu aussi vite. Vous, ajouta-t-il en s'adressant au garde du château, prévenez immédiatement le Général Olinor et tous les seigneurs du royaume. Qu'ils se préparent à combattre. L'Archipel entre une nouvelle fois en guerre.

À midi, une foule désordonnée remplissait la cour du château de Saint-Marc. Partout, des hommes armés, des femmes et des enfants. Bientôt, toutes les têtes se levèrent vers le balcon central du château et le silence se répandit. Willem Fogg, le chancelier du roi, et le général Olinor – un homme costaud – se tenaient appuyés sur le balcon et les regardaient. Le roi n'était pas là. Fogg prit la parole :

— Mes chers amis, l'heure est grave. Depuis ce matin, comme vous le savez déjà, nous sommes en guerre. En guerre contre celui qui a enlevé la princesse Isabelle, celui qui a divisé notre Île, celui qui a mené l'Atlantide à sa perte. Le Sorcier Noir est un voleur. Il est temps de récupérer ce qui nous appartient.

Applaudissements de la foule.

« Ce matin, le Sorcier Noir nous déclarait la guerre. Car il considère que ce territoire est le sien, que son empire ne doit pas avoir de limites. Son insolence est telle qu'il prétend vouloir libérer les Îles Fédérées du joug des Sages.

Rires dans la foule. Willem Fogg s'autorisa un sourire, puis reprit un air sérieux.

« Il y a quelques jours, un passage avec l'Autre Monde a été ouvert et deux garçons en sont venus. Vous savez ce que cela signifie.

La foule poussa des exclamations de joie.

— Voici Tugdual et Erwan, poursuivit le chancelier.

Les deux garçons parurent au balcon. Nouveaux applaudissements. Il reprit :

— Aujourd'hui, tous les hommes se mobilisent pour former la Grande Armée Atlante. Une armée qui a déjà vaincu par le passé et qui vaincra encore. Une armée contre laquelle personne, pas même le Sorcier Noir, ne peut rivaliser. Transformez votre peur en courage. Depuis onze mille ans, il nous insulte. Mais cela va cesser. Les temps changent. Le vent tourne.

« Qu'Atlas veille sur nous. »

La foule applaudit de nouveau. Le général Olinor leva la main pour demander le silence. Il avait une imposante carrure et sa barbe lui donnait un air bourru. Une fois le calme revenu, le général Olinor dit :

— Je suis le général Olinor et c'est moi qui dirigerai cette armée. Willem Fogg a omis de vous préciser que l'ouest de l'île de Talbès n'est plus sous notre contrôle et est occupé depuis hier par les troupes de l'ennemi.

Willem Fogg ferma les yeux et soupira. Un murmure parcourut la foule. Olinor n'en tint pas compte et poursuivit :

— Et nous allons, de ce pas, défendre nos cousins et leur rendre leur terre. La flotte du prince de Carwell, remplie de ses meilleurs cavaliers, se prépare elle aussi, comme nous, en ce moment, sous le commandement de l'amiral Garville.

Willem Fogg se rapprocha du général et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Allons-y! dit Olinor subitement.

Puis, il quitta le balcon. Willem et les deux garçons aussi.

Dehors, les hommes commençaient à se ranger et se regrouper par petits groupes sous les ordres de leurs capitaines. Willem emmena les deux garçons dans la voiture qui les attendait dans la cour. Un homme était déjà présent.

— Entrez, dit-il. Je suis Cillian Sitios. Je ferai ce voyage avec vous.

Ils entendirent encore la grosse voix du général donner des ordres et le carrosse ne tarda pas à avancer.

- Nous sommes espionnés, déclara Willem d'une voix sereine. J'en ai vu un tout à l'heure.
 - Un homme du Sorcier Noir ? demanda Erwan.

Willem approuva d'un signe de tête.

- C'est cela que je disais au général tout à l'heure et c'est pour cela qu'il a abrégé son discours. Le Sorcier Noir n'a pas à savoir comment nous comptons nous défendre.
- C'est bien la première fois qu'il ose envoyer des espions ici, dit Sitios.
- Comment l'avez-vous reconnu ? demanda Tugdual, intrigué.
- Je ne sais pas. Mais c'en était un, j'en suis sûr. Je possède ce que certains appellent des « aptitudes ». Vous aurez bientôt l'occasion de les découvrir pour la plupart.

Erwan regarda autour de lui. L'intérieur du carrosse était vétuste. Tout était en bois. Aucun décor, aucun ornement. Les portières n'avaient pas de rideaux, ni de vitres; l'air frais soufflait sur leurs visages. — Nous ne resterons pas longtemps dans cette voiture, Erwan, dit Willem, comme pour répondre à ses observations.

Lire dans les pensées faisait-il partie de ses aptitudes ? Non, il avait juste vu qu'il était en train d'examiner le carrosse, c'est tout. Et puis, après tout, pourquoi ne pas lui demander ?

— Savez-vous lire dans les pensées ?

Willem le regarda dans les yeux.

- Non. Pas dans les tiennes en tout cas, ajouta-t-il en souriant. Ni dans aucune des personnes que j'ai rencontrées jusque-là.
- Pourquoi l'appelle-t-on le Sorcier Noir? demanda soudainement Tugdual. Est-ce lui-même qui se nomme ainsi?
- Je ne sais pas comment il se fait appeler par ses sujets. C'est nous qui lui avons donné ce surnom. « Sorcier » parce qu'il est le seul ou presque à pratiquer encore la magie sur l'Archipel. La magie est interdite sur le territoire des Îles Fédérées. Une grande partie de ce savoir s'est perdu avec le temps. Et « Noir » parce qu'il est mauvais.
- Le Sorcier Noir est le surnom qu'il a reçu dès la fin du Cataclysme et la naissance de l'Île Noire, ajouta Sitios. Je crois que le mépris que nous avons tous envers cet homme date de cette époque. C'est tout de même sa faute si l'Atlantide est tombée.
- C'est ce que dit la légende, dit Willem. Vous savez qu'il ne faut pas accorder un trop grand crédit à ce genre de récit.
 - C'est ce que raconte la reine, argua Sitios.
- Pas tout à fait, répliqua Willem. La reine n'aime pas s'exprimer sur le sujet et c'est compréhensible.

Les troupes marciennnes de l'Armée Atlante arrivèrent au port de la ville où ils devaient embarquer pour l'île de Talbès. Toute une flotte attendait là. Des navires à perte de vue. Au loin, on apercevait les côtes de Talbès. Tout le monde embarqua. Tugdual, Erwan, Willem et Sitios sortirent de leur carrosse et restèrent sur le pont avec les soldats.

La traversée ne dura que peu de temps. De retour sur la terre ferme et dans leur carrosse, Willem leur annonça :

- Tout à l'heure, je vous ai parlé de mes « aptitudes ». L'une d'elles ma préférée, à vrai dire consiste à dématérialiser mon corps et à le rematérialiser à l'endroit que je souhaite.
 - Je ne suis pas sûr d'avoir compris, dit Tugdual.
 - Moi non plus, ajouta Erwan.
- Vous comprendrez quand vous le vivrez. Il y a longtemps, j'ai séjourné dans un charmant village de la côte ouest de l'île de Talbès. C'est là que nous allons tous les quatre. Seuls. Et tout de suite.
 - Nous allons y aller ?
 - Oui.
 - Maintenant ?
- Bien sûr, maintenant! Pourquoi attendre? Je vais finir par attraper un rhume dans cette voiture!
- Le carrosse va continuer tout seul, ajouta Sitios. Il faut que le Sorcier Noir continue à croire que nous sommes à l'intérieur. Mais je crois qu'avant toute chose, il serait plus prudent de s'armer.

Il donna à chacun une dague sertie d'un rubis dont la lame était protégée dans un étui en cuir.

- Ne la mettez pas dans votre poche, avertit Willem en voyant Erwan ranger la dague dans son vêtement, vous pourriez vous faire mal. Il y a une boucle sur l'étui qui permet de l'attacher à votre ceinture. Cillian, vous avez ce qu'il vous faut ?
 - Je n'ai pas besoin d'arme, Willem.
- À votre guise. Et maintenant, allons-y. Donnez-moi la main et ne la lâchez sous aucun prétexte.

Les deux garçons tendirent chacun leur bras et serrèrent fermement la main que Willem leur présentait. Cillian Sitios ferma le cercle en prenant dans chacune de ses mains celles de Tugdual et d'Erwan. En voyant Willem et Cillian fermer les yeux, les deux garçons les imitèrent. Tout se passa très vite. Ils sentirent chaque partie, chaque membre de leur corps devenir léger, de plus en plus léger. Ils eurent l'impression qu'un simple courant d'air aurait suffi à leur faire quitter le sol. Et puis cette sensation d'extrême légèreté s'accompagna d'un fourmillement dans tous leurs membres. C'était comme si tous les atomes de leurs corps se détachaient les uns des autres, comme si leurs corps n'étaient plus qu'un amoncellement de sable fin qui avait une forme humaine. Un petit coup de vent aurait pu les détruire, les balayer. C'est ce qui se passa. Du moins, c'est l'impression qu'ils eurent. Ils ne sentirent plus leurs membres ; ils se désagrégeaient, se désintégraient. Et puis tout changea autour d'eux. L'intérieur miteux du carrosse devint flou, jusqu'à disparaître. L'obscurité les entourait, à présent. Leurs yeux s'habituèrent aux ténèbres et ils comprirent qu'ils étaient dans une grotte. De la lumière leur parvenait de l'autre côté de la caverne

— Tout va bien? chuchota Willem.

Les garçons acquiescèrent.

- Whaouh! fit Tugdual. C'est génial!
- C'est... magique ! dit Erwan.

Willem et Cillian se lancèrent un regard en coin.

- Et bien, en fait, oui, admit Willem. C'est magique. Enfin, c'est ce que dirait n'importe qui dans ce monde et dans le vôtre. Nous, les Sages, nous n'appelons pas cela « magie », mais « Connaissance ».
- Mais vous avez bien dit tout à l'heure que... commença Tugdual.
 - Que la magie était interdite, en effet, poursuivit Cillian.

- L'Ordre des Sages a des pratiques illégales. Mais qui s'en soucie ? ajouta Willem.
- À part le prince de Carwell, je ne vois pas, répondit Cillian. Nous ne dérangeons absolument personne, et nous mettons nos talents au service de la communauté.

Tugdual comprenait. Il se dirigea prudemment vers la lumière qui éclairait l'entrée de la grotte.

— Restez là ! ordonna Willem à voix basse. Ne bougez pas d'ici.

Soudain, Tugdual poussa un cri. Le grognement d'un animal se fit entendre. Une bête monstrueuse aux crocs menaçants se tenait à ses pieds. Le léopard mordit le bas de sa tunique et le tira en avant, tout en grognant, sans que les « lâche-moi, va-t'en » répétés de Tugdual n'y changent rien.

- Qu'y a-t-il ? dit une voix.
- Regardez! s'écria une deuxième voix.
- Allez, sors de là, petit. Emmenez-le, mettez-le avec les autres.

Erwan, Cillian et Willem n'en entendirent pas davantage. Ils ne devaient pas se faire repérer à leur tour, sinon, ils ne pourraient plus rien pour Tugdual. Ils entreprirent alors d'examiner la grotte afin de trouver une éventuelle issue de secours. La caverne n'était pas grande, et il n'y avait aucune autre source de lumière. Il y avait donc peu de chances qu'il y ait une autre sortie. Tant que les hommes du Sorcier Noir étaient là, ils ne pouvaient pas bouger de leur cachette. Les pouvoirs de Willem ne leur furent d'aucune utilité. Ils devaient attendre que les gardes partent, et donc que la bataille commence. En supposant que tous les gardes s'en aillent.

Tugdual fut emmené dans une petite maison au toit de chaume. Beaucoup de gens étaient déjà là. Des hommes, des femmes et des enfants. Tous des habitants de Talbès. Peu de lumière traversait les fenêtres. Une femme portant un nourrisson dans ses bras lui lança un regard désolé.

- Que vont-ils faire de nous ? demanda-t-il à la femme à côté de lui.
 - Je ne sais pas.
 - Pourquoi nous ont-ils enfermés ? dit Tugdual.
- Parce que nous ne voulions pas de leur présence chez nous, dit un homme à côté. Et nous leur avons montré.
 - Comment avez-vous fait ?
- Nous les avons combattus, dit la femme. Enfin, nous avons essayé.
- Nous avons tenté de résister, ajouta l'homme, mais ils étaient trop nombreux, et trop forts pour nous.
 - Et toi, qu'as-tu fait?
 - Rien. Absolument rien. Ils m'ont vu, c'est tout.

Au bout de quelques minutes, Erwan trouva le moyen d'espionner depuis leur cachette. Tout en restant dans la pénombre, il se mettait face à l'entrée, dos collé au fond de la grotte, et cela sans que l'on puisse le voir. Ils se trouvaient en amont d'une vaste plaine. Des tentes étaient plantées ici et là. Il y avait trois hommes immédiatement devant eux. L'un d'eux était assis et tenait en laisse un léopard. Plus loin sur la gauche, six autres hommes, autour d'un feu de camp. Ils étaient vêtus d'un costume noir. Certains portaient un tricorne. Encore plus loin, des centaines de soldats allaient et venaient. Tous arboraient les couleurs du Sorcier Noir.

Chapitre 22: La bataille commence

« Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en Enfer. »

Voltaire, Candide ou l'Optimisme, 1759.

Le général Olinor et son armée avançaient progressivement sur l'île de Talbès. Ils n'avaient pas encore eu à combattre.

Olinor chevauchait en tête de la cavalerie. Puis venaient l'infanterie et ses quelques milliers de fantassins. Plus l'armée avançait, plus elle grossissait. Régulièrement, des dizaines de légions se joignaient à l'Armée Atlante. Toutes les îles, tous les domaines de l'Archipel avaient envoyé leurs hommes combattre. Seul le prince de Carwell n'avait pas participé. C'était pourtant à Carwell que l'on trouvait les meilleurs chevaux et la meilleure cavalerie. Ils auraient dû arriver par la mer, comme les Marciens, sur l'île de Talbès. Olinor se demandait ce qui avait bien pu les retarder.

Cela faisait maintenant trois heures que Tugdual attendait dans la petite maison. Il ne savait pas ce qui se passait dehors, les fenêtres étaient trop hautes d'accès. Soudain, une clameur s'éleva dans le lointain.

— Petit, dit un homme à Tugdual. Tu veux bien monter sur mes épaules et me dire ce que tu vois par la fenêtre ?

Tugdual accepta. L'homme s'accroupit et le jeune garçon prit place sur ses épaules. L'homme se releva brusquement et Tugdual tendit les bras pour s'accrocher aux barreaux de la fenêtre. À l'horizon, il voyait de la poussière s'élever du sol : l'Armée Atlante arrivait.

- Je crois que l'armée des Îles Fédérées arrive.
- Et les soldats de l'Île Noire, sont-ils toujours là ? demanda l'homme.
- Ils se rassemblent. Il y en a deux qui viennent par ici. L'un des deux a une torche dans sa main. Il... Que fait-il ? Non !

Tugdual fut saisi d'effroi. Le soldat mettait le feu au toit de chaume de la maison.

— Et bien, que fait-il ? demanda l'homme à Tugdual, d'une voix inquiète.

Tugdual resta muet.

Les personnes enfermées dans la maison regardèrent audessus d'eux. Un trou apparut dans le toit. La paille se consumait.

Quand tous les soldats de l'Île Noire furent partis, Willem Fogg, Cillian Sitios et Erwan purent sortir sans risque de la grotte. Le feu de camp était éteint. Les soldats avaient abandonné leurs tentes. À l'ouest, un panache de fumée noire s'élevait d'un tas de chaume et de mortier, ce qui restait d'une maison qui avait brûlé. C'était dans cette maison qu'avait été emmené Tugdual. Willem le savait.

— Reste là, Erwan. Ne bouge sous aucun prétexte.

Erwan devinait l'horrible situation. La maison avait été incendiée par les soldats ennemis alors que des gens étaient à l'intérieur.

Willem et Cillian coururent vers les décombres fumants. Rien ne laissait présager que quiconque ait pu survivre à ce massacre. Des poutres de bois noircies, des cendres. Par endroits, des corps apparaissaient, calcinés. Les deux armées étaient face à face, immobiles, chacune attendant les ordres. Une centaine de mètres les séparaient.

Dans l'Armée Atlante, les éléphants étaient en première ligne. Le général Olinor était perché sur l'un d'eux. Puis venaient les licornes, les centaures, les faunes et les hommes, dans le même rang. Des griffons et des phénix tournoyaient audessus d'eux. Ces cinq races de Kobolds avaient passé un pacte avec les Fédérés. Ils fournissaient l'effort militaire lorsque cela était nécessaire, en échange de leur totale liberté sur le territoire des Îles Fédérées. Ce pacte était très ancien. Il remontait à la création du Conseil des Êtres Conscients, qui avait depuis longtemps été dissolu, mais dont l'œuvre subsistait.

De l'autre côté, cinq dragons émergeaient de la masse. Ils étaient deux fois plus gros que les éléphants. Une chaîne reliait leurs cous entre eux, de sorte qu'ils ne pouvaient pas voler, ni s'éloigner trop loin les uns des autres. En première ligne, des cages sur roues étaient rangées. À l'intérieur, des hyènes s'agitaient. Une corde reliait les portes des cages. Une poulie surmontait une cage sur trois. Sur chaque cage munie d'une poulie, une corde était solidement fixée à la porte. Les autres extrémités des cordes étaient reliées ensemble par dizaines. Ce système ingénieux permettait l'ouverture de toutes les cages en même temps. Quelques mètres séparaient les hyènes du reste de l'armée. Avant de se battre contre les hommes, ils devraient d'abord affronter ces monstres.

Le futur champ de bataille laissait quelques doutes quant à l'issue du combat. Il fallait admettre que l'Armée Noire était bien organisée, ce qui compensait son infériorité numérique. De plus, les cinq dragons allaient certainement faire plus de ravages que tous les éléphants présents dans l'armée adverse.

Ce fut l'Armée Noire qui attaqua la première. Les portes des cages furent ouvertes et libérèrent des centaines de hyènes. Elles étaient affamées et un énorme repas se présentait devant elles. L'Armée Atlante ne pouvait échapper à l'attaque des hyènes, qui, telle une vague géante, s'élançait sur elle. Les archers postés sur le dos des éléphants étaient adroits mais les bêtes très vigoureuses. Seules quelques dizaines de hyènes tombèrent sous le coup des flèches. Les autres se ruèrent sur les pachydermes. Elles mordaient, déchiquetaient la peau des pattes des géants. Les éléphants se débattirent, agitèrent leurs pattes. Des hyènes volèrent dans les airs, retombant corps mort sur le sol, d'autres furent écrasées par leurs pattes. Mais la plupart résistèrent et s'attaquèrent au reste de l'armée. Les licornes, ne pouvant pas se défendre contre ces monstres, avaient reculé, laissant la place aux hommes, faunes et centaures, armés d'épées.

Bientôt, toutes les hyènes tombèrent, au prix de quelques morts et beaucoup plus de blessés. Mais déjà les éléphants marchaient vers l'ennemi. Ils écrasaient d'un seul coup de patte les cages qu'il avait fallu construire et mettre en place en plusieurs heures. Le reste de l'Armée Atlante suivit. Et le combat réel commença. Panthères, licornes, éléphants, hommes, centaures et faunes se fondaient dans un corps à corps impitoyable.

Les cinq dragons s'en prirent à tout ce qu'ils voyaient, dans un camp comme dans l'autre. Bien que la stupidité des dragons ne fût plus à démontrer sur l'Archipel, l'armée du Sorcier Noir s'entêtait à les utiliser. Il est vrai que l'imposante prestance de ces Kobolds cracheurs de feu avait de quoi impressionner n'importe quel ennemi, mais cela avait aussi des conséquences néfastes pour son propre camp. Les archers atlantes réussirent à se débarrasser de deux des cinq dragons. Il en restait trois dont la peau était imperméable aux pluies de flèches.

Les griffons et les phénix étaient d'une grande utilité à Olinor. Ils relayaient les ordres du général à ses officiers. Ils n'étaient pas censés combattre, leur morphologie ne leur permettant pas de tenir une épée. Et cela les affligeait

beaucoup, surtout les griffons. Certains d'entre eux entreprirent de participer tout de même au combat. Ils voletèrent au-dessus des dragons, en prenant garde à ne pas se retrouver en face de leurs gueules, sous peine de brûlures. Ils enfoncèrent leurs griffes sur les écailles des dragons. La tâche était ardue : ils avaient du mal à maintenir leurs pattes solidement agrippées pour ne pas se faire éjecter. Les dragons, gênés par leur présence, secouaient vigoureusement leurs têtes pour tenter de se débarasser des volatiles. Des griffons tombèrent, et parmi ceux-là, certains repartirent à la charge. D'autres ne se relevèrent pas. Ils réussirent, à force d'acharnement, à écarter à eux seuls la menace des trois dragons restants : lorsqu'ils parvenaient à se maintenir au sommet, ils donnaient quelques coups de griffes et crevaient les yeux des trois Kobolds géants.

Privés d'un de leur sens essentiel, les trois dragons étaient désorientés. Ils pouvaient encore cracher du feu, mais cessèrent de s'agiter, et finirent par se coucher sur le sol, en donnant des coups de queue et des jets de flammes à ceux qui s'en approchaient. C'en était donc presque fini pour eux. Mais le combat se poursuivait toujours.

Erwan regardait au loin Willem et Cillian remuer les décombres de la maison.

Une plainte attira son attention. Erwan se retourna. Il n'y avait personne.

- Au secours, cria une petite voix.
- Qui appelle ? demanda Erwan.
- Aidez-moi ! dit la voix, désespérée.

Erwan fit quelques pas. Devant lui, il y avait la plaine où se déroulait la bataille entre les deux armées. Du haut de la colline, Erwan avait une vue d'ensemble du combat.

— Au secours, répéta la voix.

Erwan s'approcha du rebord de la colline. Une fillette essayait de gravir la pente, quelque peu abrupte, mais glissait dans la boue. Une créature monstrueuse grognait derrière elle et donnait des coups de mâchoires.

— Donne ta main! s'écria Erwan.

La fillette s'exécuta. Mais Erwan ne parvint pas à saisir la main qu'elle lui tendait. Les crocs du monstre tentaient toujours d'attraper les mollets de la petite fille. Ce n'était qu'une question de temps.

- Pousse sur tes pieds! cria Erwan.
- Je n'y arrive pas. Ça glisse!
- Saute! ordonna Erwan.
- J'ai peur...
- SAUTE!

La main d'Erwan se referma sur le poignet de la fillette. Erwan tira de toutes ses forces. Le corps de la petite fille s'étendit sur la terre ferme. Erwan jeta un coup d'œil pardessus le fossé pour s'assurer que le monstre ne pouvait pas monter.

La petite fille ne devait pas avoir plus de six ou sept ans. Elle sanglotait.

— C'est fini, dit Erwan pour la réconforter. Tu es hors de danger, maintenant.

Les pleurs redoublèrent.

— Comment t'appelles-tu?

Erwan n'obtint pas de réponse.

— Viens. Viens avec moi.

Ils marchèrent tous les deux en direction des décombres.

Willem et Cillian tentaient tous les deux de trouver des personnes encore vivantes, mais ils étaient persuadés que leurs recherches étaient vaines. Si les prisonniers n'avaient pas été asphyxiés par la fumée, ils avaient succombé sous le poids des poutres s'écroulant sur eux. Soudain, une plainte s'éleva. Quelqu'un gémissait. Ainsi, tous n'étaient pas morts. Un tas de cendre remua. Un garçon, noir de suie, apparut.

— Tugdual! s'exclama Cillian.

C'était bien lui, même s'il était difficile de le reconnaître.

Tugdual toussota, créant un petit nuage de cendres.

- Tugdual, c'est toi ? dit Willem.
- Oui.
- Qu'Atlas soit loué, soupira Cillian.
- Je crains fort que tu ne sois le seul à avoir survécu, dit Willem.
- Comment as-tu fait? Que s'est-il passé? interrogea
 Cillian.
- Les soldats de l'Île Noire... Ils ont mis le feu à la maison. Moi, je regardais par la fenêtre. Les autres se sont mis à tousser. Et ils ont fini par tomber les uns après les autres. Je restais agrippé aux barreaux de la fenêtre pour respirer. Après, je ne me souviens plus.
- Après, tu as sans doute été assommé par la maison qui se désintégrait, continua Willem.
- C'est un miracle que tu t'en sois sorti indemne, commenta
 Cillian.
- Allons-y, dit Willem. Nous n'avons pas de temps à perdre.
 Willem, Cillian et Tugdual retournèrent près de la grotte, retrouver Erwan.
- Tugdual! s'exclama Erwan. Dieu merci, tu es vivant! J'ai eu peur, très peur.
- Erwan, qui est-ce ? demanda Willem en montrant la fillette.

- Je ne sais pas comment elle s'appelle. C'est sans doute une fille de ce village. Je l'ai littéralement sauvée des griffes d'un monstre, dit Erwan, fièrement.
 - D'un monstre ? Vraiment ?
 - Venez voir. Il est encore là.

Willem et Cillian s'approchèrent du bord de la butte. La bête tournait maintenant sur elle-même, et grogna quand elle vit les deux sages.

- C'est une hyène, Erwan, pas un monstre.
- Cette créature voulait tout de même tuer cette fille.
- Je te crois. Les hyènes sont carnivores et celle-ci semble avoir très faim. Elle n'en aurait fait qu'une bouchée.
 - Nous devons y aller, maintenant!
- Mais, nous n'allons pas la laisser là, toute seule ! s'exclama Erwan en montrant la fillette d'un signe de tête.
- Nous n'avons pas le choix. Il serait plus dangereux pour elle de venir avec nous que de rester ici. Allons-y.

Erwan dut se résoudre à partir. Ils se mirent en route. Erwan regarda derrière lui. La fillette les suivait, quelques pas les séparaient.

Ils arrivèrent bientôt sur la plage. Plusieurs petites barques étaient amarrées à des piquets plantés dans le sable. Cillian en mit une à la mer. Les quatre compagnons embarquèrent. La petite fille les regarda partir, des larmes coulant sur ses joues.

Le Soleil commençait lentement à descendre dans le ciel, et la bataille battait son plein. Chacun sur un monticule de terre, Olinor et Roquelac se faisaient face. Le général Olinor avait quitté son éléphant, quand ce dernier tomba, meurtri par les flèches adverses. Il montait, à présent, un cheval d'un blanc pur et contemplait la scène qui se déroulait sous ses yeux. En dépit de leur nombre, l'Armée Atlante reculait. Les corps de quatre éléphants gisaient sur le sol, inertes. Les hommes du Sorcier Noir s'étaient visiblement bien préparés pour ce jour.

Le Sorcier Noir avait plus d'un tour dans son sac. Sur le flanc gauche, de la poussière s'éleva du sol. Puis la terre se mit à trembler. Bientôt, une vingtaine de rhinocéros apparurent et dévastèrent tout sur leur passage. Une partie des troupes atlantes fut massacrée.

Olinor espérait toujours que Garville allait arriver avec sa flotte remplie des meilleurs cavaliers. Pourtant, l'amiral n'allait pas venir. Car les cavaliers de Carwell étaient déjà partis. Ailleurs.

— Soldats de Carwell! s'exclamait le prince quelques heures auparavant. Aujourd'hui, le monde va entrer dans une nouvelle ère. L'heure est venue! L'Archipel est en guerre. Et Carwell se doit d'éliminer toutes les menaces qui planent sur nos îles bienaimées. La famille royale est en train de se disloquer. Le roi Marc est incompétent face au danger que représente le Sorcier Noir. C'est pourquoi, aujourd'hui, je vous propose de reconquérir le trône qui m'est dû! Êtes-vous avec moi?

Les hommes rassemblés devant le prince brandirent leurs épées et l'acclamèrent. Quand le vacarme s'éteignit, le prince reprit :

— Pour cela, j'ai inventé une arme plus puissante que vos épées.

Il saisit un objet près de lui, qui avait l'aspect d'un cylindre d'un mètre de long et de dix centimètres de diamètre, muni d'une crosse.

— Voici une arquebuse à rouet. Cette nouvelle arme révolutionnaire permet de toucher un ennemi sans l'approcher. Regardez plutôt.

Il prit l'arme et la plaça dans le prolongement de son regard. Il visait un pigeon. Le prince arma l'arquebuse et appuya sur la détente. La forte détonation qui suivit fit sursauter la plupart des soldats. Dans le même temps, le pigeon tombait raide mort sur le sol. Des murmures parcoururent l'attroupement des soldats

— Touché sans le toucher! s'exclama le prince. L'arquebuse va remplacer vos épées. Voici la preuve que nos technologies nouvelles vont l'emporter sur l'archaïsme de leurs armes blanches.

Il posa l'arquebuse et ordonna qu'on en distribue à tous les soldats

— Aujourd'hui, vous allez être dispersés sur toutes les îles de l'Archipel, sur toutes les places fortes, dans tous les châteaux, et vous allez vous en emparer. Vous ne trouverez aucune résistance : tous les hommes sont partis combattre le Sorcier Noir. Et quand ils reviendront chez eux, et qu'ils voudront reprendre ce qui nous revient de droit, vous aurez de quoi les accueillir.

Sur son cheval noir comme l'ébène, celui qui commandait les troupes ennemies se réjouissait. Thomas de Roquelac portait un costume noir avec des liserés blancs, comme son tricorne assorti à sa tenue. Sur son visage émacié se dessinait un sourire mauvais. Il était en train de gagner la bataille, et par la même occasion, l'estime de son maître, qui allait enfin pouvoir étendre sa domination sur l'Archipel entier. Son erreur précédente allait bientôt être corrigée grâce à l'assassin qu'il avait envoyé sur les traces d'Erwan.

Chapitre 23: Unifar

« UNIFAR : capitale de l'Île Noire. Siège du pouvoir du "Sorcier Noir", qui d'après la légende, gouverne l'île depuis le Déluge. »

Dictionnaire universel des connaissances de l'Homme, 1600.

L'assassin poussa un cri de rage quand il découvrit la voiture vide. Il l'avait pourtant suivie, il les avait vus y monter après avoir débarqué du bateau. Il avait réussi à les rattraper grâce à sa monture, volée dans une auberge. Il avait arrêté le carrosse. L'endroit était parfait, il n'y avait personne, que de l'herbe à perte de vue. Il avait planté son couteau dans le ventre du cocher, puis avait ouvert la voiture. Mais il n'y avait personne. Il retourna auprès du cocher, toujours conscient.

— Où sont-ils ? lui criait-il

Le cocher ne répondait pas. L'assassin calma ses nerfs en le lacérant de coups de couteau. Mais peu importait que le cocher ne réponde pas, il savait où ils allaient. Ils les retrouveraient rapidement.



La traversée fut rapide pour Willem, Cillian, Tugdual et Erwan. L'île de Talbès n'était séparée de l'Île Noire que par un étroit bras de mer. Avant d'accoster, ils pénétrèrent dans un brouillard épais. Ils eurent de la chance de ne pas heurter de récif. Sur leur route, ils ne rencontrèrent personne. Ils marchèrent pendant des heures sans croiser d'autochtones, suivant simplement les indications d'une vieille carte de Willem.

Willem Fogg n'était jamais venu sur l'Île Noire, et c'est pour cela qu'il ne pouvait pas les dématérialiser pour les faire réapparaître directement dans le palais du Sorcier Noir. Cela n'aurait pas déplu aux deux garçons, car ils commençaient à avoir mal aux pieds. Ils marchèrent encore pendant plusieurs heures.

La cité d'Unifar était la capitale de l'Île Noire et c'était là qu'habitait le Sorcier Noir. C'était là que se trouvait l'Orichalque, Orlenian. Et Tugdual et Erwan, accompagnés de Willem et de Cillian, devaient la voler, pour anéantir le pouvoir du tyran.

Ils repérèrent bientôt le principal édifice de la cité : le palais du Sorcier Noir. C'était le bâtiment le plus grand.

- Les enfants, dit Willem en posant ses mains sur les épaules de Tugdual et d'Erwan, je dois vous avouer que je n'ai jamais cru à cette histoire de prophétie. Pour moi, il est impossible de prédire l'avenir. Ce sont nos actions et nos choix qui influencent nos vies. Mais beaucoup y croient quand même. Je les laisse faire, car au fond, je ne peux pas prouver ce que j'avance... Mais, dans tous les cas, ne vous attendez pas à trouver la Pierre, et ne cherchez pas à la voler simplement parce qu'on vous a dit que cela doit arriver. Pour tout vous dire, j'ai même des doutes sur son existence.
- Pourquoi est-ce que nous sommes ici alors ? demanda Erwan.
- L'Orichalque n'est pas la seule chose que le Sorcier Noir nous a volée, répondit Cillian. Nous sommes là pour délivrer la famille royale et les Hudson, rappelez-vous.

- Alors, tout cela n'était qu'une mise en scène ? dit Tugdual. Un moyen pour revigorer les troupes de Saint-Marc ? Notre présence n'a donc aucun sens ?
 - Nous n'allons pas tarder à le savoir, répondit Willem.

Le palais d'Unifar était le centre du pouvoir de l'Île Noire. Si ce n'était pas là qu'étaient enfermés Isabelle, la reine, Marc, John et Henry Hudson, c'était là qu'ils apprendraient où ils étaient retenus captifs.

La grande porte d'entrée était fermée. Willem posa sa main sur la serrure, ferma les yeux puis poussa la porte, désormais déverrouillée.

Des escaliers menaient aux étages supérieurs et dessous, une tapisserie représentait un aigle qui saisissait entre ses serres une pierre étincelante. Mis à part cette tapisserie, la pièce était vide. Il n'y avait rien, ni personne.

- Les prisons doivent se trouver dans les profondeurs, dit Tugdual.
- Encore faut-il qu'ils y soient, en prison. Peut-être sont-ils traités comme des invités de marque et logent-ils dans les plus belles suites du palais, dit Cillian.
- Et nous ne sommes même pas sûrs qu'ils soient ici, remarqua Erwan.
- Très juste. Alors je propose que l'on se disperse. On les trouvera plus rapidement, et de plus, une personne seule est moins suspecte qu'un groupe. Si l'on vous interroge, dites que vous êtes perdus et que vous cherchez la sortie. Ne dites rien d'autre. Si vous avez besoin d'aide, pensez très fort à moi, je vous répondrais. Les enfants, prenez chacun un escalier; Cillian, vous allez voir ce qu'il y a derrière ces portes; moi, je descends dans les sous-sols.

Erwan et Tugdual gravirent donc chacun de leur côté les escaliers de marbre rose, et atteignirent le premier étage, dont on voyait déjà les murs, richement décorés. Willem, quant à lui, s'engagea dans un couloir sombre dans la partie droite du bâtiment.

L'obscurité ne gênait pas Willem. Bientôt, il dut descendre des escaliers taillés dans la pierre. Il se retrouva dans un espace encore plus sombre et humide. De part et d'autre de l'allée, des cellules fermées par des grilles retenaient prisonnières les personnes qui avaient sans doute enfreint les lois du royaume du Sorcier Noir. Willem examina attentivement chacune d'elles. Beaucoup étaient vides. Les quelques prisonniers présents restaient assis contre le mur, les vêtements délabrés, le visage sale et l'air miséreux, tels des mendiants. La dernière cellule renfermait trois personnes. Un homme d'un certain âge, un jeune homme et un enfant d'une quinzaine d'années. Le plus jeune tournait en rond, tandis que les deux autres restaient assis sur un banc. Willem Fogg les reconnut tout de suite : il s'agissait du roi Marc, du baron Henry et de son fils John.

- Vous voilà bien mal en point, dit Willem à leur attention.
- Willem! fit Marc et levant la tête vers lui. Enfin.
- Malgré tous mes conseils, vous avez vraiment tenu à vous jeter dans la gueule du loup. Trois intrépides!
- Vous avez pourtant fait la même chose : vous voilà sur l'Île Noire.
- Pas sur un coup de tête, j'ai tout préparé avant de venir ici.
 - Nous aussi, dit Henry.
- Apparemment, pas assez bien, ou vous ne seriez pas derrière ces barreaux.
 - Ce n'était pas prévu, précisa John.
 - Je m'en doute bien.
- Willem, et si vous commenciez par nous sortir de là ? dit Marc. La clé est rangée dans cette armoire.

Willem ouvrit le petit coffre encastré dans le mur. Il en sortit la seule clé qu'il y avait. L'instant suivant, les « Trois Intrépides¹⁴ » pouvaient sortir.

- Alors, que vous est-il arrivé pour que vous ayez été découverts ?
- Oh, nous n'avons jamais été découverts ; personne ici ne sait que le roi des Îles Fédérées est sur l'Île Noire.
- Ah, je comprends maintenant pourquoi le Sorcier Noir n'a pas profité de la situation en monnayant votre libération contre ce qu'il désirait.

Marc se rendit compte alors du risque qu'il avait couru en ne suivant pas les conseils de son chancelier. Il aurait pu provoquer la défaite de son royaume par son seul caprice.

- À vrai dire, nous sommes des déserteurs. Tous les hommes en âge de combattre sont mobilisés pour la guerre, dit Henry.
- Je n'allais tout de même pas attaquer mon propre royaume! s'exclama Marc.

Un éclat de rire secoua les quatre aventuriers.

- Retournons en haut, dit Willem. Cillian Sitios et les deux garçons, Tugdual et Erwan, sont là également.
- Ils sont là pour accomplir la prophétie, n'est-ce pas ? demanda Henry.
- Ils sont là parce que le peuple veut qu'ils soient là pour accomplir la prophétie, précisa Willem. Allons les chercher avant qu'il ne leur arrive quelque chose.



¹⁴ Depuis, ce surnom est utilisé pour désigner les trois aventuriers. Le nom a sans doute un rapport avec celui du navire avec lequel ils ont accosté sur l'Île Noire.

L'assassin descendit de son cheval et ne prit pas la peine de le mener à l'écurie. Il le laissa seul, sur la place du Palais d'Unifar. Il entra dans le Palais, qui paraissait étrangement silencieux. Il connaissait l'objectif du fils du roi. Il gravit donc les escaliers de marbre rose.

Isabelle avait appris par les rumeurs qui circulaient dans le Gynécée que le Sorcier Noir avait déclaré la guerre à son frère, Marc. Elle savait qu'elle en était la cause et se sentait responsable. Par sa faute, le monde était sur le point d'être envahi par les armées d'un tyran. Elle gardait cependant l'espoir que l'issue finale soit contraire à ce qu'elle redoutait, que le règne du Sorcier Noir s'achève, et qu'elle puisse rentrer à Saint-Marc et épouser John. Cet espoir grandissait peu à peu en elle, et elle finit par croire en la victoire des Îles Fédérées. Elle avait tort.

La porte du Gynécée s'ouvrit. Mais ce ne fût pas le Sorcier Noir qui entra. Ni John Hudson, comme elle l'espérait tant. C'était un enfant.

— Bonjour, dit le jeune garçon, quelque peu troublé. Excusez-moi.

Et il sortit en refermant la porte.

Les femmes poussèrent des hurlements. Isabelle avança jusqu'à la porte et la rouvrit.

— Attends! cria-t-elle à l'enfant.

Elle se rendit compte que c'était la première fois qu'elle osait sortir du Gynécée. On le lui avait formellement interdit. Mais c'était aussi la première fois qu'un autre homme que le Sorcier Noir y entrait. Enfin, dans le cas présent, c'était un enfant, mais quand même, ce n'était pas rien. Quelque chose d'étrange se passait.

- Je suis désolé, dit le garçon se retournant, je me suis trompé.
 - Qui es-tu? demanda Isabelle.
 - Je... Je me suis perdu. Je cherche la sortie.
 - Qui es-tu? répéta Isabelle. Quel est ton nom?

Le garçon resta muet.

- Sais-tu qui je suis?
- Non.
- Je suis la princesse Isabelle, sœur du roi Marc des Îles Fédérées. Maintenant, veux-tu bien me dire qui tu es ?

Le visage de l'enfant s'émerveilla.

- Votre Altesse... Je vous ai retrouvée. Nous sommes venus pour vous chercher vous, la reine, et le roi, et aussi John et Henry.
 - Quoi ? Que dis-tu ? Et d'abord, comment t'appelles-tu ?
- Je m'appelle Erwan. Et avec Willem, Cillian Sitios et Tugdual, nous sommes venus sur l'Île Noire pour délivrer ceux que le Sorcier Noir avait enlevés. C'est-à-dire vous, la reine, le roi Marc, Henry et John Hudson.
- Ils... Ils ont aussi été enlevés ? Mais pourquoi ? Cela n'a pas de sens.
- Venez avec moi. Il faut retourner en bas, dans le hall d'entrée. Rejoindre les autres. Avec un peu de chance, ils auront trouvé où étaient retenus prisonniers votre frère et la reine et les autres.
- Attendez. Et le Sorcier Noir ? Et les gardes ? Vous n'êtes que quatre et vous débarquez comme cela, dans le palais. Vous croyez vraiment que l'on nous laissera sortir ?

— On nous a bien laissé entrer. On dirait que tout le monde est occupé à faire la guerre, personne ne nous remarquera. Allez, suivez-moi s'il vous plaît. Votre Altesse.

Chapitre 24: La Pierre des Sages

« On connaît les légendes merveilleuses qui s'attachent à cette pierre qui serait capable d'assurer des transmutations de métaux en quantités pondérables. Elle transformerait notamment certains métaux vils en or, argent ou platine, mais il ne s'agirait là que d'un des aspects de son pouvoir. Elle serait une sorte de réservoir d'énergie nucléaire en suspension, maniable à volonté. »

Louis Pauwels, Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*, Gallimard, 1960.

Tugdual avait continué à longer le couloir du premier étage. Il ne tarda pas à être intrigué par un bruit qui résonnait. Un bourdonnement. Il se demanda si ce bruit était réel ou si sa tête lui jouait un mauvais tour. Plus il avançait, plus le bourdonnement se faisait grave et fort.

Il s'aperçut que ce bruit était périodique, comme si quelque chose tombait à intervalle régulier. Il pensa qu'une roue qui tournait était capable de produire ce bruit.

Au bout du couloir, il y avait une porte. Le bourdonnement était de plus en plus fort. Tugdual était certain que la chose qui était à l'origine du bruit se trouvait derrière ce vantail.

C'était une porte dorée avec un encadrement richement décoré de sculptures en or. Aucun motif figuratif, seulement des ornements. La porte ne possédait pas de serrure. Tugdual la poussa et entra.

Il se retrouva dans une pièce en forme de trapèze. Elle était vide. Les murs étaient en or, ou bien recouverts d'une peinture dorée. Le bruit sourd était devenu plus fort encore.

Devant lui se dressait une autre porte, en ébène cette fois-ci, à l'aspect menaçant. La *chose* se trouvait derrière.

Lorsqu'il poussa ce deuxième vantail, le bourdonnement inonda l'antichambre, comme si on libérait des milliers d'abeilles. Tugdual entra dans une pièce circulaire. Il dénombra six autres portes qui menaient dans cette salle. Au centre, une colonne soutenait le plafond. C'était une colonne à cannelures, coupée en deux au milieu. Un espace de quelques pouces séparait les deux parties. Au centre, il y avait une magnifique pierre précieuse bleu turquoise qui y flottait. On aurait dit qu'à l'intérieur brillait une perle qui éclairait la pierre translucide et l'entourait d'un halo bleu clair. Elle tournait lentement sur elle-même. Tugdual comprit tout de suite de quoi il s'agissait. C'était la Pierre des Sages.

Et elle était à portée de main¹⁵. Il pouvait la prendre. Mais il ne voulait pas. Ou il le voulait mais ne le pouvait pas. En fait, il ne savait plus. Il était comme pétrifié. Ses yeux restaient fixés sur la Pierre. Qu'elle était belle... Tugdual ressentait un profond bien-être en la regardant. Il aurait pu rester comme cela pendant des heures, des jours, toute sa vie. Et cela ne le dérangeait pas.

Il ne faisait ni trop chaud, ni trop froid. Le bruit assourdissant ne le gênait pas. Il s'y était habitué. Il était bien.

Il voulait rester là. Il se sentait plus fort. Rien ne pouvait lui arriver. Rien ne pourrait lui faire de mal. Jamais.

¹⁵ Il peut sembler curieux que Tugdual parviennent à accéder à Orlenian sans la moindre difficulté, que la pierre ne soit pas gardée ou protégée. La *Chanson* n'apporte malheureusement pas d'explication sur ce point. L'Histoire de l'Île Noire rédigée par Henry Hudson ne s'attarde pas non plus sur cet épisode et n'aborde pas la protection d'Orlenian. Orlenian a pourtant déjà été volée par le passé, on aurait pu donc s'attendre à ce que ses propriétaires ultérieurs fassent en sorte que cela ne se reproduise pas. On ne peut qu'émettre des hypothèses : la pierre aurait été protégée par des

sorts empêchant de s'en approcher ; les portes auraient dû être verrouillées, mais on oublia de les refermer ; des gardes surveillaient l'entrée mais la guerre les en a éloignés.

L'assassin entra. Le garçon était là et n'avait pas encore pris la Pierre. Il pourrait accomplir sa mission. Il sortit son poignard.

太

Landrak de Roquelac était jaloux et il le savait. Jaloux de son frère, de l'attention soudaine qu'on lui portait. Mais il savait aussi qu'il avait des raisons de l'être. En quelques jours, Thomas était devenu la préoccupation principale du roi. Lui qui fut absent pendant douze ans. Lui que tout le monde croyait disparu.

Et voilà qu'il revenait!

Il savait que cette popularité n'était qu'éphémère, et que bientôt, il redeviendrait le fidèle conseiller du roi, sans que son frère ne tienne une place si importante. Mais sa rapide nomination au poste de général en chef de l'armée le laissait tout de même sceptique.

Landrak était en train de ressasser cela, travaillant à son bureau, quand quelqu'un entra. Landrak reconnut tout de suite le vêtement des Sages. Bien qu'il connût la réponse, il demanda:

- Qui êtes-vous?
- Je suis Cillian Sitios et je viens pour libérer certaines personnes que vous retenez prisonnières. Peut-être pouvez-vous m'aider.
 - Qu'est-ce que... ? Sortez de mon bureau !
- Non... Landrak de Roquelac. Vous allez faire ce que je vous dis de faire. Emmenez-moi vers la princesse Isabelle.

Landrak garda les yeux plongés dans ceux de l'étranger. L'emmener vers la princesse Isabelle... Non, il ne fallait pas. Résister...

Landrak se leva, le regard vide.

— Oui, dit-il. Suivez-moi.



— Tugdual!

Erwan venait d'arriver, suivi d'Isabelle. En voyant l'assassin, le garçon sortit sa propre dague de son étui, décidé à protéger son ami. Tugdual se retourna et vit lui aussi l'assassin, qui brandissait un couteau, et derrière lui, Erwan et la jeune femme. Mais il n'en avait que faire.

— C'est beau, vous ne trouvez pas ? répondit Tugdual d'une voix encore endormie.

Erwan avança, sur ses gardes, s'interposant entre l'homme au couteau et Tugdual. Il regarda la pierre qui tournait sur ellemême. C'était un très beau spectacle, en effet. La Pierre des Sages était là, devant eux. Erwan aurait pu la toucher, la prendre, et la délivrer de cette colonne qui semblait la rendre prisonnière. Le Sorcier Noir ne serait plus en sa possession et la prophétie serait accomplie.

Perplexe, l'assassin regarda tour à tour les deux garçons. Il leva son bras armé et s'avança vers Tugdual.

- Tugdual! s'exclama Erwan.
- Je ne ferais pas cela si j'étais vous.

Une des six autres portes, en face d'eux, venait de s'ouvrir et un homme aux yeux bleus, vêtu d'un long manteau d'un noir éclatant, venait d'entrer. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années. Le Sorcier Noir était en réalité beaucoup plus âgé. Son visage arborait un air grave. Il parvenait à sourire cependant.

— Allez-vous-en, dit-il à l'assassin.

Ce dernier hésita. Il avait reçu ses ordres du général Thomas de Roquelac. À présent, le roi lui donnait un nouvel ordre, contradictoire. Il s'inclina, rangea son poignard et sortit de la chambre.

Erwan s'approcha de la colonne. Il tendit sa main gauche vers la Pierre. Son index traversa le halo bleu. Rien ne se passa. Il toucha le Pierre de son doigt. Le bruit cessa aussitôt, comme un moteur qui s'éteint, et la Pierre s'immobilisa.

- Ne fait pas cela, Erwan, dit le Sorcier Noir en s'approchant de lui. Tu vas tout détruire.
 - J'y compte bien, c'est pour cela que nous sommes venus.

Erwan saisit la Pierre et la sortit de la colonne. L'Orichalque illumina toute la salle. On ne voyait plus rien. La lumière était trop forte pour garder les yeux ouverts. Erwan sentit la main du Sorcier Noir se refermer sur son bras. Le mauvais bras. Erwan ne perdit pas de temps: il lança la Pierre dans la direction de la porte ouverte, où se trouvaient Tugdual et la jeune fille, tout en criant:

— Attrapez !

Mais depuis l'encadrement de la porte, les deux jeunes gens étaient bien incapables de voir ce qui se passait à l'intérieur de la salle. Quand Erwan avait sorti la Pierre de la colonne, la lumière s'était mise à se réfléchir sur les murs blancs. Au dernier moment, Tugdual et Isabelle la virent passer au-dessus d'eux et entendirent un bruit de verre cassé. La lumière s'était éteinte. Seules les torches accrochées aux murs les éclairaient désormais. Tugdual se retourna et vit les restes d'Orlenian. Des morceaux de verre bleu éparpillés sur le sol. Erwan resta bouche bée, effrayé par ce qu'il venait de faire.

- La prophétie s'est accomplie, dit le Sorcier Noir derrière lui.
 - N'approchez pas, dit Erwan, son couteau à la main.
- Quoi que je fasse, je n'aurai pu l'empêcher, poursuivit l'homme en noir. Pardonne-moi, mon fils.

Le sol vibra. La pièce tout entière se mit à trembler. Erwan aperçut Willem à ses côtés.

- Que se passe-t-il ? lui demanda Erwan.
- Viens, il faut partir, maintenant, lui dit-il.

Silencieusement, la partie supérieure de la colonne se détacha du plafond, et s'effondra sur le Sorcier Noir. Erwan, tenant toujours son couteau à la main, tenta de s'écarter rapidement. Mais il était trop tard. Le roi fut bousculé vers le garçon et le couteau s'enfonça dans son ventre.

- Qu'est-ce que j'ai fait ? lui demanda Erwan, horrifié.
- Nous devons quitter cet endroit, Erwan, insista Willem. Vite! Le palais va s'effondrer!

Erwan le rejoignit.

Le Sorcier Noir tomba à genoux. Le poignard était toujours plongé dans son ventre, tandis qu'une tâche de sang grossissait autour de la blessure.

— Erwan! lança-t-il d'une voix suppliante.

Son cri marqua la fin du tremblement de terre. Tout était subitement redevenu calme. Erwan se retourna vers l'homme allongé par terre.

— Erwan.

Erwan fit demi-tour et revint s'agenouiller auprès du corps du Sorcier Noir.

- Mon fils.
- Je ne suis pas votre fils.

En disant cela, Erwan doutait de ses paroles.

- Tu es mon fils, Erwan, insista le Sorcier Noir d'une voix faible. Que tu le veuilles ou non. Je te dois la vérité. Ta mère est morte en te mettant au monde. Elle s'appelait Aria. Je ne pouvais te garder près de moi. Il y avait cette malédiction qui pèse sur notre lignée. Une malédiction qui nous condamne à être tués par notre progéniture mâle. Alors je t'ai confié à Thomas.
 - Thomas? Frère Thomas?
- Thomas est mon plus fidèle serviteur. Je sais que vous avez coutume de m'appeler « sorcier ». Pourtant, s'il devait vraiment y avoir un sorcier sur cette île, ce serait Thomas. Lui seul maîtrise les voyages entre les mondes. Je t'ai confié à lui. Il a créé un passage vers l'Autre Monde et avec Gabren, son serviteur, et toi, vous l'avez traversé. Vous êtes arrivés dans le cercle de pierres. Thomas et Gabren se sont éloignés du portail autant qu'ils ont pu. Ils ont traversé la mer pour te tenir loin de moi. Et vous êtes arrivés dans un monastère, en Bretagne. Thomas a orchestré votre arrivée pour pouvoir te surveiller tout au long de ta vie.
 - Pourquoi ne m'aviez-vous pas tué, tout simplement ?
- J'avais fait une promesse à ta mère. Je lui avais juré de ne pas te faire de mal. Alors, pour que tu ne sois pas une menace pour moi, je t'ai éloigné le plus possible. Mais je constate que cela n'a servi à rien. La semaine dernière, Thomas est revenu. Après douze ans d'absence, douze ans passés à te surveiller. Quand je l'ai revu, j'ai su que ma tentative pour t'éloigner de moi avait échoué. Apparemment, Thomas a essayé de te tuer lui aussi, en t'envoyant un assassin. Je suis arrivé à temps, on dirait. (Il sourit.) Je savais que j'allais mourir. Que tu allais me tuer. Et je savais que j'allais enfin pouvoir te voir. Et cette seule idée réjouissait une partie de moi-même. Ce moment est venu. Erwan

Ce fut son dernier mot. Et son dernier regard fut également pour Erwan. Il mourut avec un léger sourire sur les lèvres. Tugdual et Willem se rapprochèrent d'Erwan.

- Finalement, nous avons échoué, dit Tugdual.
- Ce qui devait arriver arriva, déclara Willem.
- Mais la prophétie! Elle ne s'est pas accomplie!
- La prophétie! Elle n'a jamais parlé de ramener la pierre intacte. Mais une autre prophétie s'est accomplie. La malédiction que Gradlon a jetée sur Gwenolé et sa descendance. C'est ce dont il parlait... avant d'être écrasé par cette colonne.

Tugdual réfléchit à ce que Willem avait dit.

- Mais c'est absurde, Willem. Cela signifierait qu'Erwan serait...
 - Le dernier descendant de Gwenolé, oui.
 - C'est absurde!
 - Erwan, tu avais bien dit que tu étais orphelin?

Erwan avait gardé le regard fixé sur le visage de celui qu'il avait tué. Willem avait raison. Il avait voulu voler la Pierre, comme cela avait été écrit. Et maintenant, son père était mort. Car c'était bien son père. Au fond de lui-même, il le savait.

Chapitre 25 : Retour sur Talbès

« Château pris n'est plus secourable. »

Proverbe français.

Pendant qu'il conduisait Cillian Sitios au Gynécée, Landrak s'aperçut que quelque chose avait changé. Il ne savait dire quoi. Il leva la tête et fit appel à ses sens. Il n'entendait rien, excepté le bruit de leurs pas. Il tendit l'oreille, mais seul un silence retentissant lui parvint. Il eut l'impression que c'était la première fois qu'un tel silence régnait. Il savait que, depuis la guerre, la plupart des gentilshommes avaient intégré l'armée. Depuis, le palais était inévitablement vide. Mais le silence était encore plus troublant, plus pur que d'habitude.

La Pierre! On n'entendait plus la Pierre. Voilà l'origine de ce silence. La Pierre ne tournait plus. En haut de l'escalier, au lieu de tourner à gauche, vers le Gynécée, il tourna à droite. Il avait oublié ce qu'avait dit Cillian Sitios, il ne lui obéissait plus. Il accéléra l'allure, Cillian sur ses talons. C'était urgent.



Willem Fogg mena le petit groupe dans les couloirs.

Un homme vêtu d'une longue cape noire avançait dans leur direction, l'air interrogateur.

- Qu'avez-vous fait ? Que se passe-t-il, ici ? dit-il.
- Nous sommes venus libérer vos prisonniers, dit Willem.

— Et je vois que vous les avez trouvés, dit Cillian Sitios, qui était derrière l'homme à la cape.

L'homme regarda attentivement les personnes présentes devant lui. Parmi elles, il y avait Isabelle, la princesse des Îles Fédérées.

Devant l'air interdit de Landrak, Willem poursuivit :

— Et vous, qui êtes-vous?

Landrak se mit à réfléchir. Si toutes ces personnes avaient réussi à entrer, elles réussiraient à sortir, surtout s'il n'y avait plus aucun garde. Qu'allait-il faire ? Gagner du temps, pour le moment.

— Heu... Je m'appelle Landrak de Roquelac. Je suis le premier conseiller du roi.

Le roi. Lui seul pouvait sauver la situation. Lui seul saurait quoi faire. Car seul, Landrak ne pouvait rien contre eux.

- Eh bien, Landrak de Roquelac, je suis désolé de vous apprendre que votre roi est mort.
 - Vous mentez, dit-il.

Landrak pensait réellement que Willem mentait. Car pour lui, le roi ne pouvait pas mourir, c'était impensable. Le roi était immortel et il avait d'ailleurs déjà vécu plus longtemps qu'un homme normal.

Non. Son corps repose dans la salle derrière nous.

Il avait l'air sincère. Landrak se mit à imaginer une telle éventualité. Si le roi était mort, beaucoup de choses seraient bouleversées. D'abord, qui commanderait? Le roi n'a jamais eu d'enfants (malgré ses nombreuses épouses et maîtresses) et n'avait aucune famille. Ensuite, que deviendrait-il, *lui*?

- Landrak, nous cherchons la reine de Saba. Pouvez-vous nous conduire jusqu'à elle, s'il vous plaît ?
 - Qui ?
 - La reine de Saba, que votre maître a enlevée.

- Je... Non! Le roi n'a jamais enlevé personne d'autre que la princesse, dit Landrak en désignant Isabelle.
 - Peut-être ne vous en a-t-il jamais parlé?
- Non! C'est impossible. Le roi me l'aurait dit. Je suis son premier conseiller. Il ne me cache rien.
 - En êtes-vous sûr ?
 - Bien sûr!

L'entrevue secrète entre son frère et le roi lui revint instantanément en mémoire, et il se mit à douter de ce qu'il venait d'affirmer.

- Il ne me cache rien, répéta Landrak.
- Ne vous *cachait* rien, précisa Willem. Il est mort, à présent. Landrak devait en avoir le cœur net.
- Laissez-moi passer, dit-il en se dirigeant vers la salle de la Pierre.

Il espérait encore trouver la Pierre, tournant sur elle-même entre les deux parties de la colonne, et le roi, vivant et s'avançant vers lui, l'air grave et sage, lui indiquant qu'il arrangerait tout.

Mais ce ne fut pas ce qu'il trouva. La chambre avait l'air d'avoir essuyé un tremblement de terre. Des débris rocheux jonchaient le sol. La Pierre n'émettait aucune lumière, car elle avait disparu. Il n'y avait que des débris de verre bleu. Et un corps qui gisait là, dans une flaque de sang. Landrak s'approcha du corps. Il s'agissait bien du roi.

Le premier conseiller réapparut derrière eux.

- Vous l'avez tué, constata-t-il.
- C'était un accident, répondit simplement Willem.
- Et la Pierre, vous avez volé la Pierre!
- La Pierre a été détruite, déclara Willem d'une voix forte. Landrak était désemparé. Il ne savait plus quoi faire.

— Landrak, ajouta Willem, si vous le voulez, vous pouvez venir avec nous. Nous avons besoin d'un émissaire pour faire cesser cette guerre.

Landrak songea à son frère, qui commandait l'armée contre les Fédérés. S'il parvenait à arrêter la guerre, il pourrait prouver sa bonne volonté envers les Fédérés. Et peut-être qu'une alliance avec eux lui réserverait un avenir sûr.

J'accepte.

C'est ainsi que la petite troupe quitta le palais du Sorcier Noir et la cité d'Unifar et se dirigea vers l'est. Il s'agissait maintenant de rejoindre l'*Intrépide* pour rentrer sur Talbès.

Dans le château de Roquelac, Henry Hudson demanda à Landrak s'il avait un lien avec ce lieu. Landrak acquiesça et répondit aux questions de Henry sur l'histoire de sa famille. Ce dernier se montra très intéressé et regrettait que l'histoire de l'Île Noire ne soit pas davantage connue et étudiée.

Le voyage de retour sur Talbès s'effectua sans encombre. Ils avaient de la chance : le vent avait tourné et ils n'avaient donc pas besoin de ramer.

Sur le pont, Marc regardait l'Île Noire disparaître peu à peu. Tugdual et Erwan étaient à côté de lui.

- Ce Landrak vous inspire-t-il confiance? demanda Marc aux deux garçons.
- Je ne sais pas, répondit Tugdual. Non, je ne sais pas quoi en penser.

Erwan se contenta de hausser les épaules.

— Je me demande pourquoi Willem lui fait autant confiance. Il n'y a pas deux heures, c'était notre ennemi. Vous ne trouvez pas que j'ai raison de m'inquiéter? Enfin, quoi? C'est tout de même le premier conseiller du Sorcier Noir, il l'a dit lui-même.

- Je pense que Willem veut lui donner une chance, dit Tugdual. Tout le monde a le droit d'avoir une deuxième chance.
 - Peut-être, mais s'il nous trahit...

Landrak s'accouda au bastingage. À sa droite, John Hudson tenait Isabelle dans ses bras. Ensemble, ils regardaient l'horizon. Landrak était heureux pour eux et regretta d'avoir enlevé la princesse. D'un autre côté, il se dit que sans lui, ces si belles retrouvailles n'auraient jamais eu lieu. Il finit par admettre en son for intérieur que cet argument ne justifiait pas son geste. Landrak suivit le regard du jeune couple. Une nouvelle terre apparaissait à l'horizon. L'île de Talbès. Un nouveau monde pour lui.

— Êtes-vous ambitieux ?

Marc venait de rejoindre Landrak.

- Et bien, je crois qu'il faut avoir de l'ambition pour pouvoir réussir
 - Vous avez donc de l'ambition.
 - Опі
 - Que va devenir l'Île Noire, maintenant ?
- Je me pose la même question. Tout dépendra de ce qu'il se passera à Talbès. Pour le moment, c'est mon frère qui commande notre armée, et c'est donc lui qui a le plus de pouvoir.
- Croyez-vous qu'une alliance de l'Île Noire avec les Îles Fédérées soit possible ?
 - C'est cela, votre ambition?
- Mon ambition est d'être un bon roi. Et un bon roi veut le bonheur de son peuple. Et le bonheur de son peuple passe par la paix avec les autres peuples.
 - Vous avez raison.

- Vous n'avez pas répondu à ma question.
- Je suis sûr qu'une paix durable est possible.
- C'est une réponse floue.
- Qu'attendez-vous de moi, au juste ?
- Je veux savoir si vous êtes avec moi ou contre moi.

Landrak sourit.

— Je serais fou pour répondre en ce lieu ce que vous ne voulez pas entendre. Mais puisque vous me le demandez, je suis avec vous. Soyez assuré de ma bonne volonté.

Mais Marc n'était pas rassuré du tout.

Chapitre 26: Rencontre au sommet

Contra principia negantem non est disputandum. « Inutile de discuter lorsqu'on ne s'accorde pas sur les principes. »

Proverbe latin.

Les passagers de l'*Intrépide* débarquèrent dans la Baie des Oiseaux, sur l'Île de Talbès. Le quartier général d'Olinor était basé non loin, au Fort de Turia. Au bout d'une demi-heure de marche, ils y étaient.

Après avoir raconté rapidement ce qui s'était passé sur l'Île Noire, la question de la fin de la guerre fut abordée. Olinor commença par décrire la situation militaire actuelle, qui, contre toute attente, n'était pas en leur faveur. Cependant, il ne doutait pas que le cours des choses allait bientôt changer. Il reconnut toutefois qu'une paix signée immédiatement ne pouvait être qu'une bonne chose.

Olinor restait sceptique quant à l'envoi de Landrak de Roquelac comme émissaire des Fédérés. Et il n'hésitait pas à montrer ses doutes en présence de l'intéressé. Mais n'ayant personne d'autre à proposer, le général dut se résoudre à accepter cette idée. Néanmoins, il persistait à vouloir faire accompagner Landrak, ce que refusa Willem, persuadé que cela ferait mauvais effet envers Thomas et que la proposition de paix se retrouverait compromise.

Landrak se rendit donc seul sur la colline de Squire, là où son frère avait établi le campement de son armée. Des soldats s'affairaient ci et là, autour d'un feu, transportant du bois ou acérant leurs lames, pansant ou soignant les blessures des autres. Un garde l'arrêta, mais reconnut immédiatement Landrak.

Au sommet de la colline était dressée une tente, pas très grande, mais dont la position laissait deviner qu'il s'agissait de celle de la plus importante personne du campement : le général Thomas de Roquelac.

En voyant son frère entrer dans sa tente, Thomas ne cacha pas sa surprise.

- Landrak ? Qu'est-ce que tu fais ici ?
- Je vais bien, merci. Et toi?
- Pourquoi n'es-tu plus à Unifar ?
- Plus rien ne me retenait là-bas. Le roi est mort.
- Comment ? Le roi Gwenolé ? Notre roi ?
- Oui.
- C'est à cause du garçon, je suppose.
- Le garçon ? Quel garçon ?
- Son fils, Erwan. C'est lui qui l'a tué, n'est-ce pas ?
- Ils m'ont dit que c'était un accident.
- Accident ou pas, c'est sans doute Erwan qui en est à l'origine.
- Tu dis que ce garçon, Erwan, était son fils ? Je croyais qu'il n'avait jamais eu d'enfant.
- Il n'en a eu qu'un seul. Et c'est à cause de lui que j'ai dû partir. Il fallait éloigner Erwan du roi, pour empêcher la malédiction de se réaliser. Mais il faut croire que l'on ne peut empêcher l'inévitable.

Landrak n'avait jamais imaginé que Thomas puisse être resté au service du roi pendant toutes ces années d'absence. Mais cela ne changeait rien à la situation actuelle. Le roi n'était plus de ce monde, et il n'y avait plus de raison de faire la guerre.

- Cette guerre doit cesser, maintenant, dit-il.
- Et pourquoi donc ? Parce qu'il est mort ?

- Oui. Ce n'est donc plus lui qui commande.
- En effet. Et qui est-ce qui commande ? Toi ?... Moi ?... Eux ?
 - Personne
- Erreur, petit frère. Ici, c'est moi qui commande. Ailleurs, je ne sais pas. Je ne sais pas à qui obéissent les personnes qui vivent en ce monde, mais sur ce campement, c'est à moi qu'elles obéissent.
 - Que crois-tu obtenir en faisant cela?
- Landrak, ne m'accuse pas. Ce n'est pas moi qui ai voulu cette guerre. Mais maintenant qu'elle est engagée, nous ne pouvons plus reculer. Faire la paix maintenant reviendrait à admettre que tous nos hommes morts au combat sont morts pour rien. Il faut gagner cette guerre.
- Vous pouvez aussi la perdre. Les Fédérés sont bien plus nombreux que vous.
- Oui, mais pourtant nous gagnons. Landrak, j'ai passé les douze dernières années de ma vie enfermé dans un monastère, ce n'est pas pour passer le reste de ma vie dans un cachot. Je n'ai pas été récompensé pour ce que j'ai fait. Et puisque le roi n'est plus en mesure de le faire, je me récompenserai moimême. C'est pour cela que je ne me rendrai pas.
- Ce n'est pas ce que je propose. Juste de repartir. Et quand bien même tu gagnerais cette guerre, que se passerait-il après ? Qui commanderait ?
- Théoriquement, le fils de Gwenolé est le roi. Mais Erwan n'est qu'un enfant, et je doute qu'il soit intéressé par le pouvoir. Et quand bien même il le serait, il n'a pas les moyens de prouver sa légitimité. Je crois donc que le trône doit revenir à la famille des conseillers. C'est-à-dire nous.
 - Nous ? Tu es sûr que tu ne veux pas dire toi ?
- Landrak, poursuivit Thomas sur le ton de quelqu'un qui s'adresse à un enfant, tu étais le premier conseiller, la deuxième

personne la plus importante dans le royaume. Il est normal que tu occupes le trône.

- Dis plutôt que tu as besoin de moi, tu paraîtras moins hypocrite. De toute façon, je ne suis pas intéressé pas ton offre. Si je suis là, c'est pour que tu mettes un terme à guerre. Car, quoi que tu puisses dire, tu ne me feras pas croire à une victoire possible. Et même si par chance, tu gagnais, les Fédérés ne tarderaient pas à revenir à la charge et reprendre ce que tu leur as pris.
 - Que proposes-tu donc ? Que je m'en aille ?
- Accepte au moins une entrevue avec Olinor pour négocier la paix.
 - Je vois... Tu es des leurs désormais.
- Suis mon conseil. Tu pourrais obtenir plus que ce que tu espérais.
 - Très bien, j'accepte. Après tout, cela ne m'engage à rien.
- Alors, sois présent sur le Mont Cahrieux demain à l'aube. Olinor t'attendra.

Landrak s'apprêtait à quitter la tente, quand son frère ajouta :

— J'avoue que je ne te comprends pas Landrak. Aurais-tu changé à ce point ? Que t'ont promis les Fédérés pour que tu deviennes leur pion ?

Landrak ne répondit rien.

— Va-t'en, à présent. Je dois m'adresser à mes soldats pour leur annoncer la mort du roi.

Landrak sortit de la tente, le sourire aux lèvres. Tout s'était passé comme il l'avait prévu.

Le lendemain, le soleil venait de se lever quand Thomas grimpa au sommet du Mont Cahrieux. Le Mont Cahrieux n'était pas une montagne, mais juste une colline, avec une pente escarpée. Un escalier y était creusé, et une fois au sommet, l'on pouvait embrasser toute la plaine d'un seul regard. L'endroit était idéal pour des négociations, car tout le monde pouvait voir ceux qui étaient au sommet, sans pour autant les entendre. Aussi, chacun des camps était assuré de l'impossibilité pour l'autre camp de porter un coup traître.

- Vous êtes en retard, précisa Olinor, quand Thomas atteignit le sommet.
 - On m'a dit que vous êtes prêts à cesser les hostilités ?
 - C'est exact.
- Je le suis également. Sous certaines conditions, bien entendu. Je veux l'île de Talbès.

Olinor ne put s'empêcher de réprimer un petit rire.

- C'est une plaisanterie ? Jamais vous n'aurez Talbès.
- Je l'aurai. De gré ou de force. Si vous refusez de me la donner, je la prendrai.
- Si c'est là votre condition pour rétablir la paix, je crains que cela ne soit pas possible.
- Il est dommage de refuser d'emblée cette proposition. Il vous serait préjudiciable de refuser toute négociation, je vous rappelle que vous êtes en train de perdre la guerre.
 - Vous êtes prêts à discuter vos exigences ?
 - Je suis prêt à discuter tout court.
- Et bien, discutons. Je ne comprends pas pourquoi vous vous acharnez à vouloir Talbès. Vous n'avez aucun intérêt à prendre le contrôle de cette île.

- C'est vrai. Mais c'est l'île la plus proche de l'Île Noire. Et ce sera la première île libérée.
 - Libérée ? s'exclama Olinor. Libérée de quoi ?
- Libérée du pouvoir des Sages, libérée de l'oppression, libérée des complots et des machinations destinés à cacher la vérité au peuple.
 - Quoi ? Que racontez-vous là ?
- Les Fédérés sont les héritiers des rois atlantes. Et comme eux, ils gardent pour eux leurs secrets. Au fond, c'est cela qui a causé la chute de l'Atlantide : l'asservissement des peuples étrangers.
- Cela s'est passé il y a des millions d'années. C'est tout ce que vous avez trouvé pour légitimer vos ambitions ? Comment pouvez-vous croire que rien n'a changé aujourd'hui ?
- C'est la vérité. Perentharia ne gouverne-t-elle pas une dizaine d'autres îles ? Et votre roi, n'est-il pas la marionnette de l'Ordre des Sages ?
- Vos propos sont ridicules. Oser affirmer de telles choses alors que votre peuple lui-même est sous le joug d'un tyran. Le Sorcier Noir a beau être mort, j'imagine que vous le remplacez maintenant.
- Ce n'est pas à moi de prendre cette décision, car sur l'Île Noire, il n'y a pas de tyran, comme vous dites. Les souverains sont librement acceptés par le peuple, et ne veulent que le bonheur du peuple.
- Si vous voulez le bonheur des peuples, laissez-les donc tranquilles. Les habitants de Talbès ne vous ont rien demandé. Croyez-vous qu'ils se réjouissent de voir cette guerre se dérouler chez eux, sous leurs yeux ?
- Ils ne connaissent pas encore la liberté. Je viens ici pour la leur apporter.

— Cette conversation ne nous mène nulle part. Si vous ne voulez pas faire la paix, il est inutile que je reste ici plus longtemps à écouter vos arguments ridicules.

Chapitre 27: Le mur

Inter arma silent leges.
« En temps de querre, les lois sont muettes. »

Proverbe latin.

Olinor revint donc bredouille du mont Cahrieux. De toute manière, il était d'avis que ces négociations n'avaient été menées que pour la forme, et n'y avait placé aucun espoir.

- Il faut pourtant absolument cesser cette guerre, dit Willem Fogg.
- Il semblerait que cela soit impossible sans perdre l'île de Talbès, dit Henry Hudson.
- Je pense connaître un moyen, affirma le chancelier. Marc, je dois vous parler. En privé.

Intrigué, Marc suivit Willem à l'extérieur de la salle de réunion du Fort de Turia. Il prit un air grave.

— Marc, commença-t-il, après la guerre des Kobolds, le roi Lubach a interdit que l'on pratique la magie dans son royaume. Et depuis, cette loi est restée en l'état. Vous savez pourtant que l'Ordre des Sages, autrefois, était complètement imprégné de magie, ses membres la pratiquaient et en étaient les dépositaires. Les Sages étaient les garants de sa bonne utilisation, car c'est à eux que revenait la mission de l'enseigner aux apprentis. Je dois vous apprendre que dans le fond, rien n'a changé. Avec la loi, les Sages ont restreint la pratique magique, et aussi limité son enseignement, aux simples bases. Mais pour l'Ordre, il était intolérable de perdre ce savoir. Les livres ne suffisaient pas, il fallait aussi des mages.

- Willem, vous êtes en train de me dire que vous et tout l'Ordre des Sages, vous qui prenez les décisions les plus importantes pour le royaume, qui conseillez les rois depuis les temps les plus reculés, vous êtes hors-la-loi?
- Oui, c'est cela. Et si je vous avoue cela maintenant, c'est pour vous demander l'autorisation de pratiquer cette magie.
 Pour arrêter complètement les affrontements entre les deux armées.

Marc eut un pincement au cœur. Il se sentit une nouvelle fois seul au monde. On lui avait menti, et il avait menti à son peuple, sans le vouloir.

C'est une trahison.

En prononçant ces mots, il sentit les larmes lui monter aux yeux.

- Je suis désolé, sire. Mais si on considère les choses comme elles le sont, il n'y a rien de mauvais dans les activités de l'Ordre. Nous n'avons jamais rien fait de mal, au contraire.
 - Laissez-moi seul.
 - Oui, Votre Majesté.

Quel imbécile il faisait! Depuis le début, on l'avait manipulé. Toute son enfance durant, on lui avait répété que la magie était mauvaise, que c'était pour cela qu'elle était interdite.

« Même pour faire le bien ? » avait-il demandé. La loi est la même pour tout le monde.

La Reine. Il fallait qu'il lui parle. Il avait cru qu'elle se trouvait à Unifar, mais il semblait que le Sorcier Noir ne l'ait pas enlevée, finalement. Il lui était certainement arrivé quelque chose. Sinon, comment expliquer qu'il n'arrivait plus à la joindre par la pensée ?

Il eut un rire forcé. La télépathie n'était-elle pas considérée comme un acte magique ?

« Ce sera notre secret. » Les mots de la reine résonnèrent dans sa tête. Elle lui avait appris très tôt à communiquer avec elle. Savait-elle que l'Ordre des Sages pratiquait également la magie couramment ?

La loi est la même pour tout le monde. La reine était donc coupable elle aussi. Et lui aussi. Il ne s'en était jamais vraiment rendu compte.

Marc regagna la tente.

- Willem, il faut trouver un moyen pour arrêter cette guerre, et vous dîtes l'avoir trouvé. Et si ce faisant, vous devez enfreindre la loi, et bien tant pis. Certaines lois doivent de toute manière être abrogées.
- Très bien, dit Willem. Je vais donc dresser un mur entre les deux armées
- Vous voulez que nous construisions un mur sur Talbès ? s'enquit Landrak.
 - Non, je le ferai tout seul. Ce sera un mur de glace.
- Quoi ? s'exclama Olinor. N'importe quoi ! Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ?
 - Vous pensez pouvoir le faire ? demanda Hudson.
 - Oui, je crois. Cela ne coûte rien d'essayer, de toute façon.
- Si j'ai bien compris, dit Landrak, vous comptez utiliser la magie. Vous devez savoir que mon frère ne vous laissera pas faire aussi facilement. Il est comme vous, il connaît ces choses-là. Et il est très fort.
- C'est vrai, dit Marc. Rappelez-vous ce qu'a dit le Sorcier Noir avant sa mort.
- Je sais. Je perçois sa présence. Une forte puissance magique. Je savais bien que cela ne pouvait pas être un Sage. Je sais qu'il est très fort, mais j'espère être plus fort que lui.
- La magie! fit Olinor, abasourdi. Qu'est-ce que vous racontez là, Fogg ? Vous devenez fou ?

 Pas du tout. En prenant cette décision, je suis plus lucide que jamais.

Tout le monde reprit des forces grâce à un déjeuner copieux, puis Olinor et Willem se préparèrent et se rendirent sur le mont Cahrieux. Les ennemis étaient toujours dans leur campement. Le moment était venu.

Willem ferma les yeux et serra les poings. Sa bouche remua et murmura des paroles incompréhensibles. Bientôt, de la vapeur, bleutée, s'éleva du sol, à ses pieds. Il ouvrit les mains, leva les bras et la fumée se répandit le long d'une ligne imaginaire, d'un bout à l'autre de l'île. Willem resserra les poings et, les yeux exorbités à présent, accéléra le rythme de ses incantations. La vapeur bleue devint plus dense, plus compacte. Un petit parapet prit ainsi forme, séparant les deux armées.

Des deux côtés, on était intrigué par ce qui se passait, mais l'on n'osait pas s'approcher du mur bleu. Un soldat avertit Thomas de Roquelac, sur la colline de Squire. Il sortit et vit tout de suite Willem sur le mont Cahrieux. Il sut immédiatement que c'était lui qui créait ce mur. Il devait l'en empêcher.

Willem agrandit le mur. Aucun homme, ni aucun géant n'auraient pu l'enjamber ou l'escalader. Mais on pouvait encore le traverser, car il n'était constitué que de vapeur. Willem referma les yeux, resserra les poings. Le mur de vapeur bleue devint un mur de glace bleue.

Thomas arrivait trop tard. Le mur était édifié et renforcé. Mais il pouvait encore le détruire. Il se concentra, du moins, il essaya, car une voix forte appelait au loin. C'était Olinor, à côté de Willem Fogg, qui demandait aux soldats de l'Île Noire de l'écouter.

— Votre roi est mort, disait-il. Il n'était pas immortel. Et personne n'est immortel en ce monde. Il n'existe aucun motif pour suivre aveuglément les ordres aberrants d'un homme, qu'il soit roi, prince ou général. Vous n'avez rien à craindre de nous ni de personne. La Pierre d'Orichalque a été détruite, son pouvoir a disparu. Rien ni personne ne vous oblige à poursuivre cette guerre. Le général de Roquelac ne peut rien faire seul contre vous tous. Que vous a-t-il promis en échange de cette guerre ? Rien. Il vous dit que c'est pour libérer les autres peuples de l'oppression. Mais quelle oppression ? Aujourd'hui, l'oppression n'est présente que sur votre île. Alors battez-vous pour la liberté, mais pour votre liberté, car c'est vous qui êtes enchaînés à cet homme. Décidez vous-même du destin de votre peuple.

Clotaire Rhélius était le second du général de Roquelac. Il avait écouté avec attention le discours d'Olinor, comme la plupart des soldats. Il avait trouvé que tout ce qu'il avait dit était juste. Si le roi Gwenolé était mort, comme Roquelac le leur avait annoncé la veille, et plutôt que de continuer à se battre en hommage au souverain défunt, ne valait-il pas mieux écouter l'opinion commune des soldats, qui aspirait à la paix ? Clotaire Rhélius devait prendre une décision. Une décision lourde de conséquences, il le savait. Mais à quoi songeait Roquelac en faisant cela ? S'assurer du soutien de son armée ? Ce n'était certainement pas comme cela qu'il fallait s'y prendre. Par contre, lui savait. Il fallait faire exactement l'inverse. Cette idée lui plaisait beaucoup et plairait à coup sûr aux soldats.

En un seul jour, Clotaire Rhélius détruisit tous les efforts de Roquelac en achevant de briser la motivation de ses soldats. Ce jour-là, ils rangèrent leurs armes, démontèrent leurs machines de guerre, embarquèrent le tout sur leurs navires, et comptaient bien quitter Talbès le lendemain à l'aube.

Thomas de Roquelac n'était pas resté sans rien faire. Quand il vit que la situation lui échappait, il se rangea du côté de son second, et se mit à superviser leur retour sur l'Île Noire. Il expliquait que son devoir était d'écouter ses soldats, que c'était eux qui auraient toujours le dernier mot, et que s'ils désiraient rentrer chez eux, il était normal qu'il accède à leur requête.

Le lendemain, les soldats de l'Île Noire repartirent.

Chapitre 28 : La traversée

Post tenebras Lux« « Après les ténèbres vient la Lumière. »

Devise calviniste.

Le lendemain matin, le roi Marc, sa sœur Isabelle, Willem Fogg, Cillian Sitios, Henry et John Hudson, le général Olinor, une partie des soldats marciens, ainsi que les deux jeunes garçons Tugdual et Erwan, quittèrent Talbès pour rentrer à Saint-Marc à bord de l'*Intrépide*. Landrak demanda une embarcation pour rentrer sur l'Île Noire. Il insista pour rentrer dans son pays natal au plus vite, refusant les invitations de Willem pour séjourner quelque temps à Saint-Marc.

Les évènements qui venaient d'avoir lieu s'étaient enchaînés tellement vite que Tugdual n'avait pas eu le temps de réfléchir à ce qui s'était passé sur l'Île Noire.

Erwan avait détruit la Pierre. Et il était le fils du Sorcier Noir.

Tugdual se sentit soudain tout petit face à Erwan. Avant, il croyait que c'était lui qui avait l'ascendance la plus noble. Il était le fils de Brieuc du Tertre! Mais Erwan ne semblait pas se réjouir d'avoir découvert tous ces liens de parenté. Au contraire, depuis qu'ils étaient revenus de l'Île Noire, il semblait à Tugdual qu'il n'avait pas prononcé un mot.

Apparemment, Willem Fogg le remarqua aussi, car Tugdual le vit se diriger vers Erwan, qui regardait l'océan par-dessus le bastingage. Ils parlèrent un peu tous les deux, puis vinrent vers Tugdual.

— Les enfants, dit Willem, je tiens à vous remercier. Vous avez fait preuve d'un grand courage.

Tugdual se demanda à quoi il pensait en disant cela car il ne se rappela aucune preuve de courage de leur part dans ce qu'ils venaient de vivre.

- C'est un peu grâce à vous que cette guerre a pris fin définitivement. Et Erwan, tu as accompli la prophétie en détruisant la pierre.
- Vous aviez dit que tout cela était faux, dit-il d'un ton accusateur.
- Qu'elle soit vraie ou fausse, la prophétie a été accomplie. Tu as pris Orlenian au Sorcier Noir. Il est mort et son pouvoir est détruit.

Erwan ajouta d'une voix faible :

— J'ai tué mon père.

C'était donc cela. C'était pour cela qu'Erwan était resté muet pendant le retour à Saint-Marc. Tugdual ne savait pas ce qu'Erwan ressentait. Il essaya de s'imaginer que son père à lui était mort. Mais cela ne l'aida pas à comprendre ce qu'éprouvait son ami.

Tugdual tenta de changer de sujet.

- Alors, la Pierre ne reviendra jamais.
- Non, et c'est peut-être mieux ainsi. Comme cela, personne ne pourra plus s'en servir à mauvais escient.
- Comment le Sorcier Noir s'en servait-il ? C'est grâce à la Pierre qu'il régnait sur l'Île Noire, n'est-ce pas ?
- Oui et non. Je suppose qu'Orlenian n'était ni plus ni moins que l'attribut royal de l'Île Noire. Celui qui possédait la Pierre était roi et devait gouverner l'Île. Elle donnait au Sorcier Noir son pouvoir sur les autres, pouvoir qui était reconnu par la

possession de la Pierre. Peut-être que les habitants de l'Île Noire lui attribuaient des capacités à inspirer la sagesse. En tout cas, tout le monde s'accordait à dire qu'elle rendait immortel son possesseur. Mais je reste sceptique. Je ne vois pas comment cela pourrait être possible. Le Sorcier Noir n'avait d'autre relation avec la Pierre que d'en être son propriétaire. Il n'ingérait pas de substance produite par la Pierre, ne buvait pas d'élixir de jouvence fabriqué grâce à elle. Quoiqu'à vrai dire, nous n'en savons rien. Il est vrai que l'orichalque est un matériau qui n'existe plus sur cette terre et qui a toujours fasciné et suscité l'élaboration de théories fantasques. Nous ne savons rien de l'orichalque. Nous ne savons pas pourquoi il était si précieux, ni pourquoi il a disparu. Mais jusqu'à maintenant, rien n'a prouvé que l'orichalque avait un tel pouvoir : le Sorcier Noir a toujours fini par mourir.

- Mais si Orlenian n'était qu'un vulgaire caillou, dit Tugdual, comment expliquer toute cette installation à l'intérieur du Palais d'Unifar. C'était bien la Pierre qui était responsable de tout ce bruit.
- L'Orichalque avait peut-être certaines propriétés étonnantes, il est vrai, mais je doute qu'elle puisse donner l'immortalité, répondit Fogg.
- Mais la reine de Saba aussi a une pierre d'orichalque, remarqua Tugdual. Et elle a bien fonctionné, pour qu'elle puisse vivre jusqu'à maintenant.
- Tu as raison. Il est vrai que ce simple fait suffit à accréditer la croyance populaire de ce pouvoir d'immortalité. Et puis après tout, je n'en sais rien. Oubliez donc ce que je viens de vous dire. Tout cela n'est que pure spéculation.

Pilkin et les autres Kobolds capturés par le prince de Carwell étaient enfermés dans une cellule, à des dizaines de mètres sous terre. Ils n'étaient surveillés que par un seul gardien, posté sur le promontoire, alors qu'ils étaient des centaines. La veille, des dizaines de geôliers surveillaient les Kobolds enfermés. À présent, ils étaient tous partis. Ils n'avaient pas seulement quitté le palais, ils avaient quitté la cité, et peut-être même le pays. Le moment d'agir était venu. Pilkin était l'un des seuls Kobolds de la prison du prince de Carwell à avoir des pouvoirs télépathiques. Il avait déjà repéré mentalement ceux qui avaient le même pouvoir que lui et avait tenté de communiquer avec eux. Mais la profondeur et l'obscurité réduisaient de façon considérable ses capacités psychiques. Néanmoins, avec l'aide de ses semblables, il pouvait réussir à les sortir tous de là.

Pilkin appela mentalement les autres. C'était un appel général, lancé à tous les Kobolds présents et capables de lui répondre. Six voix répondirent à l'appel. Pilkin leur dit alors de concentrer leurs pensées sur le gardien et d'entrer dans son esprit. Il fallait d'abord prendre le contrôle de son esprit pour lui ordonner d'ouvrir les grilles gardant prisonniers les Kobolds. Bientôt, le gardien se prit la tête dans les mains et cria de douleur. Puis, brusquement, il cessa de se lamenter. Il avait repris sa place habituelle sur le promontoire. Mais il avait à présent le regard vide. Le gardien prit le trousseau de clés suspendu au mur, à côté de lui, et se dirigea vers la cellule de Pilkin. Il choisit une clé parmi toutes celles fixées au trousseau et l'introduisit dans la grille qui retenait l'argik prisonnier. Il tourna la clé dans la serrure et Pilkin poussa la porte en remerciant cordialement le gardien. Il lui prit le trousseau que le gardien lui tendait et entreprit de libérer ses voisins les plus proches. Il en délivra douze. Puis il donna à chacun une des clés du trousseau pour qu'ils délivrent leurs semblables. Chacune des clés ouvrait un type de cellule précise.

Une fois les clés distribuées, Pilkin sortit de la vaste salle. Mais il ne remonta pas. Il était pressé de revoir la lumière du jour, mais quelque chose de beaucoup plus important restait à accomplir ici. Il se munit d'une torche et descendit encore plus bas, s'enfonçant dans les profondeurs obscures du palais de Carwell.

Quand Pilkin avait lancé son appel, il avait reçu six réponses. Six réponses claires. Mais il avait aussi perçu une septième présence, très affaiblie, comme un résidu d'un pouvoir ancien qui avait diminué au fil du temps, et qui avait gardé sa splendeur, sa magnificence, son apparence. Il traversa de nombreux étages vides et finit par se demander s'il avait raison de faire ce qu'il faisait. Avait-il réellement perçu cette présence ?

Pilkin se concentra. Il chercha mentalement les Kobolds présents dans le palais et présentant les mêmes capacités psychiques que lui. Il retrouva la mystérieuse présence. Elle était bien située sous lui, plus très loin maintenant.

Une pensée traversa l'esprit de Pilkin. N'était-il pas dangereux de s'enfoncer si loin dans le sol, pour délivrer une créature que l'on avait enfermée ?

Toutefois, eux aussi étaient enfermés, et de façon injuste, puisqu'ils n'avaient rien fait. C'était peut-être aussi le cas de cette créature, en bas. En dépit de ces réflexions, une image apparaissait sans cesse dans sa tête. L'image d'une créature monstrueuse, avec un corps plus ou moins humanoïde et une tête de taureau. La légende voulait qu'un minotaure soit enfermé dans les derniers sous-sols du Palais de Carwell. Jusqu'où allaient ces sous-sols ? Était-ce ce monstre que Pilkin allait délivrer ?

Pilkin chassa cette idée de sa tête. Ce n'était qu'une légende, vieille de milliers d'années. Et même si le minotaure avait vraiment existé, il devait être mort depuis longtemps. Il poursuivit sa descente des derniers étages qui le séparait de la créature aux pouvoirs télépathiques.

Il arriva enfin devant la cellule d'où il percevait la présence. Il n'y avait aucune lumière, seule celle de la torche de Pilkin éclairait l'endroit. Deux personnes s'y trouvaient. Deux femmes. Du moins, c'est ce qu'il voyait. Elles étaient assises contre le mur et toutes les deux avaient l'air très faible. Elles ne faisaient aucun mouvement, et ne réagirent même pas à l'arrivée de Pilkin. L'une d'entre elles, néanmoins, dit d'une voix faiblarde:

— Pilkin, fais-nous sortir de là.

L'argik s'exécuta.

- Va chercher de l'eau. Amélie ne pourra pas remonter à la surface sans boire.
 - Oui, madame. Mais qui êtes-vous ?
 - Je suis la reine de Saba.

Pilkin savait que la reine de Saba était une grande souveraine, et la mère de plusieurs rois. Il savait aussi que cette dame avait toujours été bonne envers les Kobolds et cela lui suffit pour lui faire tourner les talons et se mettre en quête d'eau.

Le simple fait de savoir qu'elles allaient bientôt sortir de leur prison redonna du courage à la reine.

— Amélie, dit la reine. Réveille-toi. Nous allons bientôt partir. Notre captivité est achevée.

Amélie répondit par un gémissement.

Chapitre 29: L'Empereur

« Ah! briguez donc l'Empire, et voyez la poussière Que fait un empereur! Couvrez la terre entière De bruit et de tumulte. — Élevez, bâtissez Votre Empire, et jamais ne dites: C'est assez! »

Victor Hugo, Hernani, 1830.

La veille de la fin des combats sur Talbès, cinq bataillons de cavaliers se déplaçaient vers Saint-Marc. Au-dessus de chaque compagnie flottait la bannière jaune marquée du « C » rouge de Carwell. Les soldats ne portaient pas d'armure. Ils avaient cependant une arme redoutable. La poudre et les armes à feu. Ils marchaient sans peur, leur arquebuse sur l'épaule. Ils savaient que grâce à cette nouvelle arme, tout serait plus facile. La victoire leur était assurée d'avance. Les cinq compagnies étaient précédées de deux hommes à cheval. Le premier avait les cheveux blonds qui flottaient au vent. Il portait une cape de soie rouge et un complet blanc comme le cheval qu'il montait. Autour de son cou était attachée une petite pierre bleu clair qui brillait. Le prince de Carwell portait aussi ses traditionnelles bottes noires dont il ne se séparait jamais. L'homme à côté de lui était Baldir Yolen, le capitaine de sa garde personnelle. Son cheval était brun, et il portait une veste dorée, comme tous les autres soldats.

- À cette heure, dit-il au prince, nous devons déjà être maîtres de la plupart des forteresses de l'Archipel.
- Le plus dur restera à faire. Résister et affirmer mon pouvoir.

- En effet, mais cela ne devrait pas être très difficile à réaliser, avec votre nouvelle arme, sans compter votre intelligence hors du commun... Cela ne vous inquiète pas de savoir Carwell et tous les Kobolds sans surveillance ?
- Nous n'avions pas le choix, Baldir. Il fallait que tous nos hommes soient mobilisés pour envahir tous les forts de l'Archipel. Si une seule cité restait sous la domination de Marc, nous aurions pu tout perdre. Les mercenaires que j'y ai laissés devraient suffire. Je doute que qui que ce soit n'aille à Carwell.

Le prince et son petit corps d'armée n'eurent aucun mal à prendre possession de la cité de Saint-Marc. Ils n'y trouvèrent aucune résistance. C'était une ville remplie de femmes et d'enfants, qui ne comprenaient pas ce qu'il se passait.

Parmi les domestiques du château, Serafina, qui avait trahi le prince en lui désobéissant et en s'enfuyant, prit peur. S'il la découvrait, il la tuerait.

- Il ne doit pas me voir, dit Serafina à la cuisinière en chef. Je dois me cacher. Connaîtrais-tu un endroit ?
- Suis-moi, ils n'iront pas te chercher dans les caves. Et tu ne pourras pas y mourir de faim.

Le prince s'installa dans le château de Saint-Marc. Il fit poster une compagnie à chaque Porte, la cinquième gardant le château. Après avoir fait une déclaration publique aux habitants de la cité, dans laquelle il annonçait la disparition du roi et par conséquent son appropriation de la couronne des Îles Fédérées, le prince prit place sur le trône du roi et ordonna qu'on sonne le clairon à l'arrivée des autochtones. Il savait que la guerre était finie et que les Marciens allaient sans doute revenir dès le lendemain. Dans cette salle, une vitrine était aménagée de l'autre côté du trône. Dans cette vitrine se trouvaient la couronne et le sceptre du roi. Le prince n'hésita pas. Il ouvrit la vitrine, prit la couronne et la posa sur sa tête en disant d'un ton solennel:

— Moi, Aliorik de Carwell, je me couronne roi des Îles Fédérées et me proclame empereur de l'Atlantide, seigneur de toutes les terres connues de ce monde.

Il prit ensuite le sceptre et retourna s'asseoir sur le trône avec ses nouveaux atours.

- Qu'on fasse venir un peintre, dit-il. Je veux un portrait de moi en majesté dans cette salle et le plus vite possible.
- Mais, heu... empereur, nous n'avons pas apporté de peintre avec nous, remarqua Baldir Yolen.
- Il doit bien y avoir un peintre dans cette cité. Alors, cherchez. En attendant, je veux de la musique. Qu'on amène ce joueur de vielle.
 - Je suis là, Votre Majesté.
 - Oh, parfait! Eh bien, allez-y, jouez!

Eliah Taspar sortit l'instrument de son étui, et s'exécuta.

Le lendemain matin, le prince se réveilla de bonne humeur. Il mangea un petit-déjeuner copieux. Il devait prendre des forces, la journée allait être longue. Ce ne fut que vers midi qu'un clairon sonna, au sud (comme il l'avait prévu). Le prince, qui venait de se mettre à table, dut se contenter d'un verre de vin et d'une cuisse de poulet qu'il emporta. Puis, il fit seller son cheval et chevaucha jusqu'à la Porte Sud en compagnie de Baldir Yolen. Les soldats marciens n'étaient pas encore arrivés, mais on les voyait depuis les tours de guet de la Porte. Le prince les attendit à l'intérieur de l'une des deux tours. Un brouhaha s'approcha de la porte.

- Bienvenue ! lança le prince à la foule qui s'amassait devant la porte close.
- Que se passe-t-il, Aliorik ? demanda Marc. Pourquoi la porte est-elle fermée ?
- Marc! Tu es vivant! Que je suis content de te revoir! fitil sur un ton faussement enjoué.

- C'est une plaisanterie ? demanda Marc.
- Il s'est passé quelques petites choses durant ton absence, Marc. Premièrement, tu n'es plus roi. Tu comprends, tu as été absent si longtemps, tout le monde te croyait mort. Deuxièmement, je t'ai remplacé. C'est moi le roi des Îles Fédérées. Mais, ne t'inquiète pas, tu pourras reprendre ton poste dès que tu le souhaiteras. Troisièmement, je voulais vous féliciter, tous autant que vous êtes. Vous avez battu le Sorcier Noir. Honnêtement, je ne pensais pas que vous réussiriez. J'ai pris donc la liberté d'annexer l'Île Noire et de reformer l'ancienne Atlantide. Vous avez devant vous le nouvel empereur de l'Atlantide. Quatrièmement, j'ai inventé une nouvelle arme, bien supérieure à vos épées.

Il arracha l'arquebuse des mains d'un de ses soldats et expliqua:

— Une simple pression sur ce loquet provoque le frottement d'un morceau d'acier contre une pierre. Les étincelles produites tombent dans un réservoir à poudre. Et cette poudre propulse une balle (il présenta un petit morceau de métal ogif aussi grand qu'une phalange) qui peut transpercer n'importe quoi. Démonstration.

Il pointa le long tube de métal en l'air et appuya sur la gâchette. Le coup de feu qui partit fit sursauter l'assemblée.

— Si vous êtes raisonnables, si vous ne tentez pas quelque chose de stupide, le sang ne coulera pas.

Puis il ajouta sur un ton désinvolte :

— Marc, si tu veux récupérer ta couronne, il faudra venir la chercher.

Marc n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Il devait sans doute être en plein cauchemar et allait bientôt se réveiller. Il avait pourtant prévu les ambitions de son cousin.

Le prince descendit du mur d'enceinte et une porte découpée dans la Porte Sud s'ouvrit pour laisser passer Marc, Willem, Sitios, Olinor et deux autres officiers supérieurs, Henry Hudson, son fils John, ainsi que la princesse Isabelle. Le prince, encadré de deux de ses soldats, menait le cortège jusqu'au château. Les rues étaient désertes, mais des visages étaient collés aux fenêtres des maisons.

Aliorik invita Marc à s'approcher de la table. Ils se trouvaient dans la salle du Trône, là où avaient lieu toutes les audiences.

— Il faudra juste que tu signes ceci, et tu redeviendras roi des Îles Fédérées comme avant, Marc.

Marc saisit le parchemin que son cousin lui montrait.

- Il faudra changer ce nom, ajouta Aliorik. Toutes les îles sont fédérées, maintenant.
- L'Île Noire est toujours dans une situation délicate, commenta Willem Fogg. Nous ne savons pas encore qui commande, là-bas.
 - Alors, ce sera moi, dit le prince.
- Si vous croyez que vous réussirez à vous imposer sur l'Île Noire, dit le général Olinor, vous vous trompez lourdement. Ce ne sont pas ces jouets qui font du bruit qui les effraieront.
- Une fois qu'ils auront compris à quoi ces armes servent et à quel point elles sont mortelles, ils les craindront, vous verrez.

Marc leva les yeux vers les autres. Il venait de lire le contenu du document qu'Aliorik lui avait remis.

- Je ne signerai pas ceci. Ce texte ferait de moi un roi fantoche à ton service.
- Marc, sois raisonnable. Pourquoi veux-tu toujours tout compliquer?
- Signer reviendrait à abdiquer à ton profit. Tu n'as aucune légitimité.
- C'est pour cela que je te demande de signer. Et je ne te laisse pas le choix.

Chapitre 30 : En dehors des murs

Adversus periculum naturalis ratio permittit se defendere. « Face au danger, la raison naturelle permet de se défendre. »

Gaïus.

Tugdual et Erwan étaient restés à l'extérieur de la cité royale. Comme la plupart des soldats, ils ne comprenaient pas très bien la situation. Leurs doutes furent confirmés par les questions que posaient certains marciens aux soldats de Carwell qui gardaient la Porte Sud.

— Hé toi, lança un homme de Saint-Marc à l'un des gardiens de la Porte. Pourquoi, on ne peut pas rentrer ?

Le gardien ne répondit pas. Le soldat marcien renouvela sa question.

- Parce que vous n'en avez pas le droit, répondit l'autre. L'empereur ne veut pas de troupes armées dans sa cité.
- Dans sa cité ? Vous avez entendu ça, vous autres ? Sa cité ? Écoute, soldat de Carwell, Saint-Marc est *notre* cité. Qu'est venu faire ton maître chez nous ?
 - Il est venu faire valoir ses droits
- Il n'a aucun droit ici. Nous venons d'affronter l'armée du Sorcier Noir, nous avons perdu beaucoup de nos compagnons, nous sommes fatigués, alors laisse-nous entrer!

Le garde fut pris de compassion.

— Je suis désolé, je dois obéir aux ordres, finit-il par dire.

Là-dessus, le soldat, exaspéré, s'éloigna des gardes, se frayant un chemin parmi les autres marciens qui attendaient dehors. À l'écart, il emmena avec lui un autre soldat, beaucoup plus grand que lui.

- Isak, dit le grand soldat, il faut faire quelque chose. Nous sommes plus nombreux qu'eux.
 - En effet. Mais ils ont des armes que nous n'avons pas.
- Pour l'instant, ces armes ne nous ont fait aucun mal, et je ne vois pas comment elles le pourraient.
- Si c'est le cas, c'est parce que nous avons obéi aux ordres de ce fourbe de prince.
 - Peut-être pourrait-on se procurer les mêmes armes.
- Je ne crois pas. Il a dit qu'il les avait inventées. Honnêtement, j'en doute. Mais qu'il mente ou non, je ne pense pas qu'il y en ait eu de fabriquées ailleurs qu'à Carwell.
- Avec ou sans armes, il faut quand même chasser ces traîtres.
 - Tu as raison, Khalden.
 - Il faut rentrer dans la ville.
 - Oui, mais comment ? Peut-être que les autres Portes...
 - Ils les gardent aussi, c'est évident, le coupa Isak.
 - Il n'y a pas d'autre ouverture ?
- Non, c'est bien pour cela que Saint-Marc est une cité fortifiée : pour qu'on ne puisse pas la prendre.
- Tu veux dire qu'on ne pourra pas y entrer, à moins d'y être invités ?
- Normalement, oui. À moins que nous ne trouvions le moyen de contourner ce que nous avons nous-mêmes mis en place.
- Nous sommes plus nombreux qu'eux, nous pourrions aisément les vaincre, rien qu'en forçant la Porte.
- On ne peut pas forcer la Porte. Ce serait plus facile, si nous trouvions un moyen d'entrer dans la cité, sans rencontrer de

résistance. Les prendre par surprise. Les mettre devant le fait accompli.

- Oui... S'introduire dans la cité en passant par une entrée oubliée... Les égouts ?
- C'est une bonne idée. Une très bonne idée, Khalden! Il faut demander à Gandryn si c'est faisable.
 - Oui, je vais le chercher. Il est là-bas, je le vois.

Isak s'assit sur une souche d'arbre, et quelques instants plus tard, Khalden était de retour avec le dénommé Gandryn.

- Gandryn, dit Isak. Tu es bien celui qui s'occupe de la propreté des rues de Saint-Marc.
 - Je suis l'édile de la cité, oui.
- Serait-il possible, Gandryn, d'entrer dans la cité par les égouts ?
 - Non, une grille en interdit l'accès.
 - Cette grille ne peut-elle pas s'ouvrir?
- Si, tous les ans, nous la nettoyons. Mais les clés sont de l'autre côté de la grille, évidemment.
- Il faudrait que quelqu'un nous ouvre. Quelqu'un qui serait déjà à l'intérieur.
- Il n'y a pas de moyen de communication avec les habitants, puisque nous ne pouvons pas entrer, remarqua Khalden.
- Il faudrait donc qu'un seul d'entre nous puisse entrer, dit Isak. Cela serait suffisant. Gandryn, dites-nous où sont situées toutes les sorties d'eau de la cité. Ou toute ouverture dans laquelle un homme pourrait passer.
- Il y a d'autres bouches d'égout au nord-est, au nord-ouest, et au sud-est, mais, même chose, des grilles en interdisent le passage.
 - Ne pourrait-on pas détruire ces grilles ?

- Non, elles ont été conçues par le meilleur forgeron de l'Archipel. Par contre, il y a des conduites qui acheminent l'eau du Malbion jusqu'à la fontaine. Il n'y a pas de grille, mais un homme ne pourrait pas passer, l'ouverture est trop juste. Et puis, même si c'était possible, je ne suis pas sûr que cet homme puisse garder sa respiration le temps qu'il faudrait pour traverser.
- Vous dites qu'un homme ne pourrait pas passer. Mais un enfant le pourrait-il ?
 - Un enfant ? Oui, je pense qu'un enfant pourrait.

Chapitre 31: Les Quatre Vertus Cardinales

« Aime-t-on la justice ? Ses labeurs, ce sont les vertus, elle enseigne, en effet, tempérance et prudence, justice et force ; rien de plus utile pour les hommes dans la vie. »

Sagesse de Salomon, 8,7.

- Aliorik, dit Willem. Si j'ai bien compris, tu comptes t'emparer de l'Archipel entier avec pour seule armée tes troupes de Carwell.
 - Oui, mais tu oublies mon arme redoutable.
- Ton arme! s'exclama Willem. Cesse de t'attribuer des mérites que tu ne possèdes pas. Tu n'as pas inventé cette arme, tu l'as volée dans l'Autre Monde. Tu n'es pas le seul, Aliorik, à être au courant de ce qui se passe là-bas.
 - Cela n'enlève rien à son efficacité.
- Si ces armes viennent de l'Autre Monde, dit Cillian Sitios, comment avez-vous fait pour vous les procurer ?
 - Cela ne vous regarde pas, répondit le prince.
 - Seul un Sage peut voyager entre les mondes, dit Sitios.
- Cela signifie donc qu'il y a un traître au sein de l'Ordre des Sages, remarqua Willem.

Le prince sourit d'un air narquois.

— On dirait que votre petit groupe d'oligarques n'est pas aussi vertueux qu'il ne l'affirme, finalement! Mais la traitrise est pardonnable lorsqu'elle est mise au service d'une grande cause.

- Quel est le fou qui vous aura fait confiance ? s'emporta Willem Fogg.
- Fou ? J'aurai dit le plus lucide. Il a tout de suite compris où était son intérêt.
- Aliorik, tu n'es qu'un usurpateur et un manipulateur, dit Henry Hudson. Jamais tu ne seras roi. Et jamais tu ne seras empereur. Personne ne l'acceptera.
- Tu fais erreur. En tant qu'empereur, j'ai tous les pouvoirs. Et je vais te le prouver sur-le-champ.

Il reprit le parchemin qu'il avait donné à Marc.

- Tu ne veux pas signer? Très bien. Tu n'es donc officiellement plus roi, dit-il.
- Aliorik, dit alors Willem sur le ton de quelqu'un qui s'adresse à un enfant. Tu es ridicule. Tu ne peux pas régner. Pour régner, il faut posséder les Quatre Vertus Cardinales. Et la folie n'en fait pas partie.
 - Et l'ambition ? rétorqua le prince. Il en faut, non ?
- L'ambition n'est pas nécessaire pour faire un bon roi. La Prudence, la Tempérance, la Force et la Justice sont les Quatre Vertus Cardinales.
 - J'ai la Force.
- Je n'en suis pas aussi sûr que toi. Mais même si tu la possédais, ce ne serait pas suffisant. Tu as volé la couronne de Marc. Ce n'est pas juste.
- Ce n'est pas juste ? Ce n'est pas *juste* ? Et pourquoi ? Parce que son père est né au bon moment et le mien au mauvais ? Est-ce cela la justice ?
- Les lois sont parfois injustes. Mais elles sont indispensables au fonctionnement du monde. Tu me demandes pourquoi tu n'es pas roi, pourquoi est-ce ton cousin, plus jeune que toi, qui règne ? Et moi, je te demande pourquoi serais-tu roi, et pourquoi pas ton cousin ou n'importe quelle autre personne vivante dans ce monde. Les Hommes ont

besoin de lois. Et si le hasard avait fait que tu sois roi, tu aurais été un mauvais roi.

- Et pourquoi cela ?
- Tu es trop gourmand. La tempérance n'est pas une de tes vertus. Il en faut pourtant pour faire un roi. Tu n'arriveras pas à tout diriger.
 - J'y arriverai.
- Le peuple ne t'aime pas. C'est par les armes que tu comptes le commander ?
 - Le peuple me craint. C'est suffisant. Pour l'instant.
- Tu ne seras jamais assez prudent. Un jour viendra où le peuple se révoltera contre toi et renversera ta tyrannie.
 - Je n'ai pas peur.

Il montra la pierre bleue qu'il avait autour du cou.

- Ceci m'a été donné par la reine de Saba. Cette pierre protège de la mort, de la maladie et de la vieillesse celui qui la porte.
- C'est toi qui l'as enlevée ! s'exclama Marc. Et dire que nous accusions le Sorcier Noir de tous nos problèmes !
- Il faut parfois avoir recours à des mesures peu orthodoxes pour arriver là où je suis arrivé.
- Le Sorcier Noir vient de mourir, dit Henry Hudson d'un air sombre, et voilà qu'il renaît pour régner partout.
- Je ne tolérerais pas de telles paroles. Ne croyez pas que je serai un mauvais souverain. N'écoutez pas ce vieillard. Je n'ai pas l'intention de devenir un tyran. J'obéis simplement à mon destin. Quand j'étais petit, une vieille voyante avait prédit à ma mère que je contribuerais au retour de l'Orichalque, et que je sauverais l'Archipel.
- Et bien, tu ne pourras pas le faire, Orlenian a été détruite, déclara Willem.

- Peut-être, mais j'ai rapporté cette pierre-là, dit-il en montrant le joyau suspendu à son cou.
 - Cette pierre-là n'a aucune utilité pour l'île.
 - Mais pour lui, certainement, murmura John à Isabelle.
 - La reine de Saba va donc mourir, dit alors Marc.
- Elle a vécu trop longtemps. Encore une injustice de plus. Pourquoi devrait-elle être la seule à profiter du pouvoir de la pierre ?
- Vous lui avez volé la pierre car vous pensez que vous en ferez un meilleur usage qu'elle ? demanda Willem.
- C'est aussi ce que disait le premier Sorcier Noir lorsqu'il l'a volée.

C'était la reine de Saba qui venait de parler. Elle entra dans la salle. Elle avait le visage fatigué.

Chapitre 32: Le tunnel

« La cité de Saint-Marc a près de mille cinq cents ans. Elle fut créée sur les vestiges de l'ancienne cité de Serna et choisie comme nouvelle capitale par le roi Moloc. L'architecte Jeino conçut la ville autour du château royal qui existait déjà. Il imagina un système de gestion de l'eau qui fut par la suite appliqué dans plusieurs autres cités. Des conduits sous-terrain furent creusés pour acheminer l'eau du Malbion dans plusieurs fontaines et puits. Les eaux usées, quant à elles, étaient rejetées dans les égouts joints à des bassins de décantation situés à l'extérieur des murs de la cité. »

Rodolphe Arcandil, Saint-Marc: histoire d'une cité royale, 1745.

Le capitaine Isak, le caporal Khalden et l'édile de la cité Gandryn se tournèrent vers les deux garçons, qui étaient à l'écart du groupe des soldats de Saint-Marc.

— Vous, les enfants! Venez là!

Tugdual et Erwan obtempérèrent.

- Nous avons besoin que vous fassiez quelque chose pour nous, dit Isak.
 - En fait, l'un de vous deux suffira, précisa Gandryn.
- Nous comptons prendre d'assaut cette cité, expliqua Isak.
 Mais pour cela, il faut que quelqu'un nous ouvre de l'intérieur.
- Et seul un enfant peut entrer clandestinement dans la ville, poursuivit Khalden.
 - C'est une mission périlleuse, dit Gandryn.
- Est-ce que l'un d'entre vous accepte de nous aider ? demanda le capitaine.
 - Oui, dirent les deux garçons d'une même voix.
 - Un seul suffira.

Erwan consulta Tugdual du regard.

- Nous irons ensemble ou bien pas du tout, dit-il.
- Comme vous voudrez, dit Isak. Gandryn, expliquez-leur ce qu'ils devront faire.
- La cité est alimentée en eau par le Malbion, dont une partie des eaux est détournée pour entrer dans la ville. Cette eau passe par un orifice creusé sous le mur d'enceinte de la cité, au sud-est. Cet orifice est immergé et s'étend sur plusieurs pieds sous la cité. L'eau arrive ensuite dans un bassin souterrain. C'est dans ce bassin qu'est puisée l'eau de la fontaine de la Tempérance. Une fois arrivés au bassin, vous remonterez un escalier et vous arriverez dans un local. En sortant de ce local, il faudra faire attention à ne pas vous faire voir. Vous irez ensuite dans les égouts. Mais l'entrée principale est beaucoup trop près de la Porte Sud ; les soldats de Carwell vous verraient et vous arrêteraient. Vous devrez donc entrer par un soupirail. Il y en a un juste à côté du local. Une fois dans les égouts, vous continuerez vers l'ouest. Il ne faudra pas faire de bruit, vous passerez près de la Porte Sud. Vous longerez les couloirs. Vous arriverez bientôt devant une grille. Les clés seront suspendues au mur que vous longerez pour venir. Vous ouvrez cette grille et vous aurez accompli votre mission.
 - Cela a l'air simple, dit Tugdual.
- La difficulté sera d'entrer dans le bassin. Le tunnel est long et trop étroit pour un homme. J'espère que vous réussirez à passer.
 - Allons-y! dit Isak.

Le Malbion prenait sa source sur le Mont Anglius et se jetait dans la mer des Crotaignes, mais un canal avait été creusé pour laisser passer les eaux du Malbion, du moins une partie, vers la cité de Saint-Marc. Ce canal s'arrêtait au pied du mur de la cité, et l'eau s'engouffrait dans une sorte de tunnel souterrain, vers l'intérieur de la ville.

— C'est ici, dit l'édile une fois arrivé. Vous devriez enlever vos sandales, elles vous gêneront pour nager. Vous continuerez pieds nus, tant pis.

Tugdual et Erwan se débarrassèrent de leurs sandales.

- Avez-vous des questions ? dit Isak.
- Si un soldat de Carwell nous remarque ?
- Cela ne doit pas arriver.

Les deux garçons jetèrent un coup d'œil au passage immergé.

- J'y vais le premier, dit Tugdual d'une voix grave.
- Très bien, dit Gandryn. Et toi (il désigna Erwan) tu attendras qu'il soit arrivé de l'autre côté.
- Vous avez de la chance que nous ne soyons pas en hiver, l'eau aurait été glaciale, commenta Khalden.

Tugdual entra dans l'eau. Elle n'était pas glaciale, mais elle était tout de même très froide.

— Fais attention à ne pas rester coincé. Et prends bien ta respiration avant de plonger, le tunnel est assez long tout de même.

Tugdual acquiesça, mais il n'avait plus qu'une seule envie : être de l'autre côté et ressortir de l'eau.

— Bonne chance, dit Isak.

Tugdual emmagasina autant d'air que ses poumons pouvaient contenir et plongea. Il repéra le tunnel et s'y engouffra.

Gandryn avait raison, l'espace était étroit : il y avait juste assez de place pour qu'il puisse passer, et il ne pouvait pas faire de mouvement de bras. Il avait eu la bonne idée de les placer devant lui avant d'entrer dans le tunnel, car cela lui permettait d'avancer plus vite, en tirant sur les parois rocheuses avec ses doigts.

Bientôt, il agrippa le rebord du tunnel et en sortit. Il émergea et reprit sa respiration. Il était à l'intérieur d'un bassin, comme Gandryn le lui avait dit. L'eau y était pure et il pouvait voir que le bassin était profond. Il rejoignit le bord et sortit de l'eau. Il avait l'impression d'avoir encore plus froid une fois hors de l'eau. Il se mit à sautiller sur place et à se frotter énergiquement.

Erwan ne tarda pas à sortir du tunnel lui aussi et à quitter le bassin. Ils examinèrent l'endroit. Il faisait sombre, mais un filet de lumière émanant du haut d'un escalier leur permettait de voir où ils mettaient les pieds. Ils se dirigèrent vers la lumière et montèrent au niveau supérieur. Ils se retrouvèrent dans un réduit où étaient entreposés divers outils. Ce local avait une porte qui donnait sur l'extérieur, et trois orifices fermés chacun par une vitre qui laissait passer la lumière. Ils regardèrent à travers ces trois vitres. Dehors, il n'y avait personne, en tout cas, pas dans la rue sur laquelle donnait le local où ils se trouvaient. Ils appuyèrent donc sur la poignée de la porte, mais celle-ci refusa de s'ouvrir. Les deux garçons s'acharnèrent, en vain. La porte était bien fermée à clé. Il fallait sortir par une autre issue. Erwan se munit du marteau et en donna un grand coup dans l'une des fenêtres, qui se brisa net dans un grand fracas. Tugdual grimaça.

- Heureusement que l'on nous a demandé d'être discrets ! dit-il à Erwan sur un ton de reproche.
- Maintenant, on peut sortir, répondit Erwan. C'était le seul moyen.

Ils enjambèrent la fenêtre, non sans quelque difficulté. Dehors, la rue était déserte. Il n'y avait pas un bruit, et ils s'étonnaient que leur « sortie » n'ait pas attiré l'attention. Mais c'était une bonne chose.

Sous le trottoir en face d'eux, il y avait un trou, dont la moitié était recouverte par un couvercle reposant sur le trottoir. Ils reconnurent tout de suite ce que Gandryn appelait « soupirail ». Ils déplacèrent le lourd couvercle de métal et constatèrent que l'orifice était assez large pour leur permettre

d'y rentrer. Une échelle fixée sur la paroi du soupirail les aida à descendre.

Les égouts étaient sombres, humides et nauséabonds. D'autres soupiraux, disposés sous toutes les rues, éclairaient les lieux. Tugdual et Erwan se trouvaient sur une sorte de trottoir légèrement incliné vers le fossé intérieur, rempli des eaux usées de la cité.

— Il a dit de continuer vers l'ouest, c'est bien cela ? demanda Tugdual.

Erwan acquiesça.

— Tu sais où est l'ouest?

Tugdual n'en avait aucune idée.

- Réfléchissons. Nous étions à la Porte Sud tout à l'heure. Nous sommes allés à l'est pour plonger dans l'eau du Malbion. Cette eau approvisionne la fontaine de la Tempérance qui se trouve au centre de la cité. Puis, nous sommes sortis du local par un côté, et descendus par le soupirail. Le Nord était là... (Il montra du doigt un point imaginaire.) Nous étions là... Et nous sommes là, maintenant. Il faut donc aller par là, dit-il en montrant le mur sur la rive en face d'eux.
 - Nous n'allons pas traverser ça ?

Plonger dans l'eau limpide du Malbion était une chose, s'enfoncer dans les eaux boueuses et puantes qui stagnaient devant eux en était une autre.

— Non, regarde, dit Tugdual en se retournant. Il y a un virage là-bas. On peut aller à l'ouest, sans se mouiller une deuxième fois.

Ils empruntèrent donc le trottoir qui se dirigeait vers l'ouest, traversant ainsi la partie cachée de la cité de Saint-Marc. Quand ils se retrouvaient face à un mur, ils poursuivaient vers le sud, à la rencontre de la prochaine intersection menant à l'ouest. Au bout d'un moment de marche, Erwan fut pris d'un doute. Depuis combien de temps étaient-ils dans les égouts ?

Quand allaient-ils trouver la sortie ? L'avaient-ils manquée ? Il fit part de ses inquiétudes à Tugdual.

- Tu as raison. Nous ne savons pas où nous sommes et cela fait longtemps que nous marchons.
 - Il faut vérifier

Il leva la tête.

 Les soupiraux! Remontons un instant pour voir où nous nous trouvons.

Il y avait des soupiraux assez régulièrement. Erwan grimpa à l'échelle la plus proche, et regarda à travers l'ouverture.

— Je ne vois rien, dit-il. Je ne vois que les pavés de la rue. Il faut que je sorte.

Joignant le geste à la parole, il saisit les poignées du couvercle et poussa. L'instant suivant, il avait la tête et les épaules dehors. Il regarda à droite et à gauche et se hâta de refermer le soupirail.

- Nous sommes juste à côté de la Porte Sud ! chuchota-t-il avec effroi. Les soldats de Carwell sont juste là !
 - Mon Dieu! Ils ne t'ont pas vu?
 - Non, je ne crois pas.

Tugdual souffla.

— Si la Porte Sud est au-dessus de nous, nous devons continuer. Nous n'avons fait que la moitié du chemin.

Chapitre 33: Le secret de la reine

Absit reverentia vero. « Ne craignons pas de dire la vérité. »

Ovide, Les Héroïdes, 5, 12.

La reine de Saba portait une cape bleu nuit sur ses épaules. Son regard fixait le prince de Carwell. Ce dernier écarquilla les yeux, puis fronça les sourcils. Mais il reprit rapidement son assurance. Il déclara en souriant :

- Madame, vous vous portez comme un charme. Mais comment êtes-vous entrée ?
- Je vais pourtant bientôt quitter ce monde. Mon rôle ici est presque terminé.

Toutes les personnes présentes dans la salle du trône du château de Saint-Marc avaient leur attention portée sur la vieille dame qui venait d'entrer. Car c'était une vieille dame, et quoi que le prince puisse dire, son âge apparaissait sur son visage ridé. Elle était malgré tout très belle.

- Madame, que dites-vous là ? s'exclama le prince. Vous m'avez l'air en pleine forme !
- Je vais partir, c'est une décision qui m'appartient. Et je ne reviendrai jamais. Mais avant de partir, je dois vous dire la vérité. Une vérité qui aurait dû être dévoilée beaucoup plus tôt. Une vérité qui aurait sans doute pu empêcher nombre de guerres. Une terrible vérité.
- « Pendant des milliers d'années, des secrets ont été cachés. Par peur, par timidité peut-être. Oh, j'en suis l'une des principales responsables, je l'avoue. J'aurais dû révéler tout cela

il y a très longtemps. Avec tout ce temps écoulé, j'aurais pu oublier. Mais je n'en avais pas le droit. Et même si je le voulais, je ne le pourrais pas. Il m'est impossible d'oublier.

- « Dix mille quatre cent vingt années avant notre ère¹6, la plus grande catastrophe que l'Atlantide a connue jusque-là s'est produite.
 - Le déluge, murmura Henry.
- Le déluge, exactement, monsieur Hudson. Le déluge qui a englouti une grande partie des territoires de notre île.

La reine se mordit la lèvre et les personnes présentes dans la salle purent sentir le chagrin qu'elle éprouvait en évoquant cette histoire.

- Nous ne pouvions faire autrement. (Elle respira profondément.) En ces temps-là, le roi s'appelait Mériadec. Les Atlantes étaient un grand peuple. Ils possédaient des techniques aujourd'hui oubliées. Ys était la capitale du pays. C'était la plus belle cité du monde. Et aujourd'hui encore, si elle existait toujours, elle surpasserait en beauté toutes les cités des deux mondes. Ys était située au cœur de l'île, sur un plateau qui dominait la région. Un canal fut creusé et relia la capitale à la mer. La construction de ce canal prit une centaine d'années, ce qui peut paraître long.
- Vous n'allez pas nous faire un cours d'histoire, quand même ! s'emporta le prince. Nous connaissons tout cela.
- Le contexte est très important. Je dois vous le rappeler. Et je vous conseille de ne plus m'interrompre ou vous le regretterez.

Le prince resta muet, abasourdi. La reine reprit :

— La cité d'Ys devint rapidement une grande puissance maritime. Mais le roi Mériadec était égoïste. Il voulait profiter

¹⁶ La référence est la naissance de Jésus-Christ. Le calendrier chrétien fut adopté par Moloc le Juste.

de la supériorité technique de son peuple pour asservir les autres peuples de la Terre. Il envoya des colons en Libye, en Égypte, en Grèce. Ces colons étaient très grands et furent souvent accueillis comme des dieux par les populations locales à cause de leur taille, mais aussi de leurs connaissances. Cela ne plut pas du tout aux Fées et aux autres Kobolds. Makéda était leur reine. Pour mettre fin à la menace qui s'étendait sur la Terre, elle empoisonna Mériadec avec l'aide du fils de ce dernier, le prince Gradlon, qui détestait son père. Dès que la mort fut constatée, Gradlon monta donc sur le trône. En devenant roi, il croyait qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il avait pour projet d'épouser Makéda dont il était tombé éperdument amoureux. Mais elle, elle ne l'aimait pas.

« Oh! Il lui promit beaucoup de choses en échange de son amour. Il lui faisait souvent des cadeaux. Il lui offrit même un royaume situé sur les terres que son père avait commencé à coloniser. Tout cela, bien sûr, était secret : il ne voulait pas que l'on sache que Gradlon le Grand divisait son territoire en donnant un royaume à une fée. Mais il n'avait pas compris que ce qu'elle détestait par-dessus tout, c'était le pouvoir. Elle accepta néanmoins le territoire afin de rendre la liberté au peuple qui y vivait.

« Gradlon fut un très mauvais roi. Il prit goût au pouvoir et suivit les traces de son père qu'il détestait tant. Pendant ce temps, Makéda s'éprit de Gwenolé, le meilleur ami et conseiller de Gradlon. La jalousie conduisit le roi à ne plus écouter les sages conseils de ce dernier. Toutefois, son amour pour Makéda et pour Gwenolé l'empêchait de leur faire du mal. Il consola son chagrin en entreprenant de conquérir le monde. Il profitait du pouvoir donné à l'Atlantide par l'Orichalque pour étendre son propre pouvoir sur le monde. Il se révéla bientôt être pire que son père. L'hypocrisie le gagna et lui-même se persuada que ce qu'il faisait était juste. Gwenolé et Makéda devaient l'arrêter. Alors Gwenolé vola la Pierre dans

la Chambre Bleue d'Ys. C'était là qu'était gardée Orlenian. L'île n'étant plus protégée, le cataclysme s'ensuivit. Les tempêtes durèrent plusieurs mois. Tout fut dévasté, des arbres furent abattus par le vent, les maisons détruites, le paysage complètement remodelé. Les Atlantes préférèrent quitter l'Île, jugée trop dangereuse, pour les deux continents les plus proches, et éviter ainsi la colère d'Atlas. Ce furent eux qui apprirent l'agriculture au monde. Ils agirent ainsi à l'exact opposé de ce que faisait Gradlon, en acceptant de transmettre toutes leurs connaissances. Certains tentèrent de revenir mais ne trouvèrent rien. Pour eux l'Atlantide avait été engloutie à jamais sous les flots.

« Mais ce n'était pas le cas. Notre île avait été dévastée par les tempêtes et les inondations. Et beaucoup de territoires étaient immergés. L'Atlantide s'était divisée en plusieurs îles de tailles inégales. Tous les Atlantes n'étaient pas parvenus à fuir. Parmi ceux qui restèrent, certains trouvèrent la mort. Ce fut le cas de Gradlon. Il fut tué pendant la destruction d'Ys. D'autres, qui s'étaient regroupés dans les cavernes situées en hauteur, survécurent au cataclysme. Ceux-là repeuplèrent l'Archipel.

« Gwenolé et Makéda étaient deux d'entre eux. Ils eurent des jumeaux : Aldrien et Salaün. Les Atlantes qui sont restés ne tardèrent pas à réclamer un nouveau roi. Gradlon n'avait pas eu d'enfant. Et toute la famille de Gradlon avait été tuée par le Déluge. Tout le monde savait cependant que Gradlon aimait beaucoup cette reine africaine (il s'agissait en fait de Makéda) et qu'il lui rendait régulièrement visite. Il était tout à fait possible que Gradlon et cette reine eussent un enfant. Sur les conseils de Gwenolé, Makéda abandonna son existence de fée pour se présenter désormais comme la reine de Saba. Elle présenta Aldrien comme le fils de Gradlon. Il fallait quelqu'un de fort, de courageux, de haute lignée. La naissance d'Aldrien était providentielle.

« Salaün ne l'entendit pas de cette oreille. Comme toi aujourd'hui, Aliorik, il trouvait injuste que son frère devienne le nouveau souverain pour l'unique raison qu'il est né quelques minutes avant lui. Il connaissait l'existence de l'Orichalque. Il la déroba à son père et s'enfuit sur l'Île Noire. Depuis ce jour, Makéda n'existe plus et c'est la reine de Saba qui a pris sa place.

« Je suis la reine de Saba. Et autrefois, on m'appelait Makéda. »

Elle s'arrêta de parler. Mais personne ne prononça un mot.

- Monsieur Hudson, je crois qu'il faudra réécrire les livres d'histoire. Je vous en confie la responsabilité.
- C'est un honneur, pour moi, d'effectuer ce travail, dit-il en s'inclinant légèrement.
- Vous êtes une fée, dit Willem Fogg, un sourire en coin.
 Voilà le secret de votre longévité.
 - En effet.
 - Vous êtes une fée... répéta le prince avec dégoût.

La reine ignora la remarque.

— À partir de ce jour où j'abandonnai le nom de Makéda, il fallait que je trouve un subterfuge qui permettrait d'expliquer mon extraordinaire durée de vie. J'avais aussi la possibilité de vivre sous plusieurs identités tout au long de mon existence, mais j'aurais sans cesse dû organiser mes propres funérailles, changer d'apparence. Cela aurait été trop fastidieux. Je préférais l'idée d'une deuxième pierre d'orichalque, plus petite, qui ne puisse servir qu'à une seule personne, qui m'aurait été donnée par Gradlon et qui aurait pu être un fragment de l'Orichalque d'origine. C'était en même temps une manière de légitimer ma présence et celle de mon fils sur le trône, de rappeler son lien avec Gradlon, même si ce dernier n'était pas son père en réalité. Mais, bien entendu, cette pierre n'est pas en orichalque et n'a aucun pouvoir. L'orichalque a disparu de

la surface de cette terre bien avant le Déluge. La Pierre des Sages en était l'ultime relique.

- Pardonnez-moi, mais pourquoi ne nous dites-vous cela que maintenant ? demanda Henry Hudson.
- Bien souvent, par le passé, j'ai essayé de tout avouer. Mais c'était au-dessus de mes forces. Au départ, nous avions prévu, Gwenolé et moi, d'attendre quelques années avant de dévoiler la vérité. J'avais commis une erreur en dissimulant la vérité sur ses origines à Aldrien. Comme le peuple, il croyait qu'il était le fils de Gradlon et de la reine de Saba, une princesse africaine. Je me suis dit qu'avec Erich, le fils d'Aldrien, je me rattraperais. Avec Erich, les vieilles rancœurs contre Makéda seraient oubliées. Alors, un an après la mort d'Aldrien, un an donc, après qu'Erich fut monté sur le Trône, je lui dévoilais tout. Il avait trois cent neuf ans, il était encore jeune ; il vivrait jusqu'à mille deux cent quarante-deux ans. Mais quand je lui appris la vérité, il fut effrayé, il eut peur de moi, et honte aussi. Terriblement honte. Il m'ordonna de ne jamais dévoiler la vérité. Je devais garder mon identité de reine de Saba pour toujours. Au fil du temps, l'Atlantide resta dans les mémoires comme l'âge d'or de ce monde. Les responsables de son déclin étaient Makéda et Gwenolé. Gradlon était innocent, il ne pouvait de toute façon pas en être autrement pour l'ancêtre de l'actuel roi. Makéda devint un personnage maléfique. Le peuple des fées devint lui aussi diabolique aux yeux des humains. Et enfin, on finit par se méfier de tous les Kobolds, les rendre responsables de tous les malheurs du monde.

« J'étais horrifiée de voir comment les choses tournaient. Mais je ne pouvais pas agir. Le fils d'Erich, Ulrich, avait bien écouté les leçons de son père, et il était encore plus borné que lui. Je n'osais même pas lui révéler la vérité à mon sujet. Il m'aurait sans doute tuée sur-le-champ. Je savais que je devrais attendre longtemps avant de dévoiler la vérité et éradiquer cette haine qu'il y avait entre les Humains et les Kobolds. Et

puis il y eut la guerre des Kobolds. J'ai tout fait pour qu'elle prenne fin au plus vite, mais Obéron¹⁷ était aussi entêté que le roi Tulac. Après cette guerre, ma tâche était rendue encore plus difficile qu'auparavant. Toutefois, les rois suivants furent beaucoup plus modérés. Ménélik Iª était mon propre fils. Je lui racontai tout. Mais le secret devait rester. Le souvenir de la guerre était encore trop proche. Il fallait attendre encore un peu. Alors j'attendais. J'attendais. Jusqu'à aujourd'hui. Avant de partir.

Après un moment de silence, Aliorik répéta :

- Vous êtes une fée. Vous avez utilisé vos pouvoirs pour vous libérer et voler jusqu'ici. Et vous, vous m'avez trahi, ajouta-t-il en direction de Boq Isiniof. Est-ce que vous êtes, vous aussi, une fée ?
- Les fées mâles sont des elfes. Et non, je n'en suis pas un. Et je ne vous ai pas trahi, car jamais je n'ai été à votre service. J'ai toujours été fidèle au roi Marc. J'ai été envoyé à Carwell pour vous espionner et non pour vous prêter main forte.

Willem prit la parole.

- Alors que comptez-vous faire, maintenant, Aliorik?
- Rien n'a changé, dit le prince sur un ton qui manquait d'assurance.
- Il semblerait que votre *protection* ne vous soit d'aucune utilité, à présent, commenta Henry Hudson.

La reine s'approcha du prince, passa ses mains autour de son cou et détacha la petite pierre bleue, tout en lui murmurant à l'oreille :

- Il est encore temps de tout arrêter. Renonce.
- Jamais, répondit-il à voix basse.

¹⁷ Obéron était un elfe qui se proclama roi des Kobolds. Pendant la guerre des Kobolds, il fut responsable de nombreux massacres d'humains.

Chapitre 34: Luttes de pouvoir

Memento mori.

« Souviens-toi que tu mourras. »

Proverbe latin.

Quand Tugdual et Erwan trouvèrent la sortie des égouts, une vingtaine d'hommes en armes les attendaient derrière la grille. Tugdual décrocha la grosse clé suspendue au mur, et ouvrit la lourde grille, seule entrée possible pour les marciens.

— Merci, les garçons, dit Isak.

Puis il ajouta en s'adressant à l'édile de la cité :

- Gandryn, conduisez-nous de l'autre côté.
- Où voulez-vous aller exactement? Le réseau des égouts permet d'accéder à toutes les rues de la cité.
 - Le plus près possible du château.
- Nous pourrons accéder directement au château, sans sortir dehors. Il y a un accès dans l'arrière-cuisine.
 - Parfait. Allons-y.

Tugdual et Erwan, n'ayant pas reçu d'indication de la part du capitaine Isak, suivirent la petite compagnie. Ils étaient fatigués, avaient déjà beaucoup marché et avaient mal aux pieds, mais ils ne résistaient pas à la tentation d'assister aux évènements importants qui allaient se passer au château.

Ils parcoururent, en file indienne, les innombrables rues souterraines de Saint-Marc qui les séparaient du roi et du prince de Carwell. Au bout d'une heure, les soldats choisis par le capitaine Isak pour libérer la cité du prince arrivèrent exactement sous le château, conformément à ce qu'avait annoncé Gandryn.

Les vingt soldats étaient postés sur les deux trottoirs. Ils se retrouvaient face à une porte en bois. Entre les deux trottoirs, un fossé rejoignait la pièce située de l'autre côté de la porte par une arche, par-dessous laquelle les eaux usées du château pouvaient circuler.

- Ils sont au-dessus, dit Khalden. Mais le prince a sans doute posté des gardes à l'intérieur du château.
- Que faisons-nous si un soldat ennemi nous repère ? demanda un des marciens.
- Prions pour que cela n'arrive pas, dit Isak. Mes amis, cette heure est peut-être la dernière pour nous. Si nous parvenons à libérer la cité, vous serez des héros. Vivants ou morts. Je ne vous ai pas vraiment laissé le choix. Vous pouvez toujours faire demi-tour.

Personne ne broncha.

— Bien. Alors, rappelez-vous : notre cible est le prince et uniquement le prince. Il faut le neutraliser, le forcer à rappeler ses hommes et le faire capituler. Avez-vous des questions ? (Les soldats restèrent muets.) Allons-y.

Gandryn ouvrit la porte en bois. De l'autre côté, il n'y avait pas de plafond, mais une grande grille recouvrait toute la pièce. Devant eux, le sol montait et rejoignait la grille.

— Il faut passer par là, constata Isak en montrant le faux plafond.

Trois hommes s'avancèrent et se placèrent sous la grille, au centre de la pièce. Ils durent s'agenouiller, car le sol était trop haut à cet endroit. Ensemble, ils poussèrent les deux battants de la grille vers le haut, et ceux-ci retombèrent bruyamment sur le sol de la pièce, située au-dessus.

— Vous ne pouvez pas faire moins de bruit ? s'exclama Isak.

Les soldats marciens sortirent chacun leur tour des égouts. Ce fut à ce moment qu'Isak s'aperçut de la présence de Tugdual et d'Erwan.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? fit-il. Vous deviez rester à l'extérieur !
- Vous ne nous avez rien dit de tel, alors nous vous avons suivi, dit Tugdual.
- Vous allez rester ici. Vous serez plus en sécurité et cela vous servira de leçon.

Isak se mit à examiner la pièce dans laquelle ils se trouvaient.

Une femme apparût alors sur le seuil de la porte.

— Vous avez réussi à entrer ! s'exclama-t-elle. Tugdual et Erwan la reconnurent aussitôt.

- Serafina ! dirent-ils d'une même voix.
- Que se passe-t-il en haut, mademoiselle ? demanda Isak.
- Je n'en sais rien, je me cache ici depuis l'arrivée du prince. S'il me voit, il me tuera.
 - Qu'est-ce que c'est ? fit le prince.

Un bruit métallique provenant d'un niveau inférieur venait de résonner dans la salle.

— Toi, dit le prince au garde posté à l'entrée de la salle, va voir d'où vient ce bruit.

La reine se dirigea vers le balcon. Elle semblait contempler le paysage.

- Vous êtes donc un Kobold, dit Aliorik avec dégoût. Quand je pense que vous étiez enfermée dans les sous-sols de mon palais... Vous aviez en fait parfaitement votre place làbas!
 - Aliorik! s'exclama Marc. C'est la reine douairière!
- Elle ne l'est plus, répondit-il. Je lui retire immédiatement ce titre.

La reine continua de l'ignorer. Elle restait immobile, comme plongée dans ses pensées.

Willem Fogg réprima un petit rire.

- Je vous rappelle, Aliorik, que toute la légitimité de votre famille sur le trône repose sur le fait qu'elle soit reine.
- Je n'ai que faire des règles! Vous n'avez pas compris? Je ne me suis pas proclamé empereur parce que je suis le cousin de Marc. Si j'ai décidé de me hisser à la tête de cet archipel, c'est parce que je suis le plus compétent pour ce rôle. Et j'ai donc décidé que les Kobolds ne pourraient détenir de titres ou de fonctions publiques d'aucune sorte.
- Et qu'en est-il de leurs enfants ? demanda Cillian Sitios, un sourire aux lèvres. Et de leurs petits-enfants ? Si la reine est une fée, alors vous avez du sang d'elfe dans les veines. Vous êtes en quelque sorte un Kobold, vous aussi.
- Comment osez-vous ? rugit le prince. Mes décisions ne peuvent pas être remises en cause! Certainement pas par quelqu'un comme vous! Je décide qu'à partir d'aujourd'hui, l'Ordre des Sages est dissous.

La reine se retourna et revint à l'intérieur de la salle.

- Pour pouvoir donner des ordres, il faut pouvoir les faire exécuter. Aliorik.
- Mais j'y compte bien. Mon armée m'est fidèle et est présente dans toutes les places fortes de l'archipel. Comment avez-vous fait pour vous libérer, à ce propos ?
- Je ne suis pas sortie sans aide. Ce sont les autres Kobolds que vous aviez enfermés qui m'ont délivrée. Tu nous as sous-estimés, Aliorik. Tu as peur de nous car nous avons des pouvoirs que tu ne possèdes pas. Des milliers de Kobolds enfermés dans un même endroit finiront toujours par sortir. Et laisse-moi te dire que ce fut une très mauvaise idée que tu as eue là. Car ils sont en colère. Et je crois qu'ils veulent leur revanche.

À ce moment précis, des dizaines d'argiks, de gnomes et de korrigans apparurent dans la salle du Trône. Parmi eux, il y avait aussi un centaure et deux griffons. Tous ces Kobolds étaient accompagnés par deux hommes : Boq Isiniof et Héol Paelian.

- Gandryn, dit-il, vous connaissez le château, pouvez-vous nous mener à la salle du Trône, s'il vous plaît ? C'est sans doute là-bas qu'ils sont.
- Et bien, en fait, non, je ne connais pas le château. Je ne connais que cette pièce.

Isak pålit.

- Serafina c'est votre nom, n'est-ce pas ? vous pouvez nous mener à la salle du Trône ?
- Non! S'il vous plaît, non! dit-elle d'une voix terrifiée. Ne me forcez pas à remonter.
- Est-ce que quelqu'un dans cette pièce connaît ce château ? dit Isak d'une voix désespérée.
- Nous, nous le connaissons, dit timidement Tugdual. Nous y avons passé quelques jours.

Isak les regarda d'un air furieux.

— Vous connaissez le château au point de pouvoir nous conduire jusqu'à la salle du Trône ?

Tugdual et Erwan hochèrent la tête.

- Alors, passez devant.

À ce moment, un homme se présenta dans l'encadrement de la porte. Un soldat du prince.

- Qu'est-ce que... dit-il, surpris.
- Emparez-vous de lui ! cria Isak.

Les marciens se ruèrent sur le garde, qui tentait en vain d'utiliser son arquebuse. Le soldat fut assommé.

— Montons, maintenant!

L'effroi se lisait sur le visage du prince. Son regard balaya la pièce. Il était entouré d'ennemis. Et les nouveaux venus étaient les plus redoutables de tous.

N'approchez pas! avertit-il.

Il tendit la main vers son garde du corps

- Donne-moi l'arquebuse.
- Abandonne, dit la reine. Ne fais pas cela.
- Tais-toi, ordonna le prince. Que personne ne m'approche.

Le prince se passa la main droite sur le front, fronça les sourcils.

— Taisez-vous! Taisez-vous!

Il semblait lutter contre une force invisible. De la sueur perla sur son visage. De rage, il brandit l'arquebuse et la pointa vers les Kobolds qui venaient d'apparaître.

Le général Olinor s'exclama alors en se dirigeant vers lui :

- Tout ceci a assez duré. Petit, baisse ton arme.
- N'approchez pas ! cria le prince. N'approchez pas où je tire !
 - Tu ne me fais pas peur, espèce de petit préten...

Un coup de feu éclata. Olinor fronça les sourcils et regarda en direction de son abdomen. Une tache de sang se dessinait. Une expression de surprise parcourut son visage. Il regarda le prince qui tremblait à présent. Olinor tomba à terre. Henry Hudson, Isabelle et John se précipitèrent à ses côtés. La tache de sang s'agrandissait de plus en plus.

Les deux griffons poussèrent des grognements menaçants.

— N'approchez pas! répéta le prince en rechargeant son arme avec de la poudre et une balle.

Willem s'avança vers lui.

— N'approche pas, vieillard ou toi aussi, tu vas mourir !

- Aliorik... Sais-tu comment tout ceci va finir ?
- Un pas de plus et tu es mort... prévint le prince. Willem ne s'arrêta pas.

Le prince appuya sur la détente, mais rien ne se produisit.

— Tu connais le jeu des échecs, Aliorik, lui dit Willem en lui prenant l'arme des mains. Tu as joué, tu as avancé tous tes pions, tu les as transformés en dames, alors qu'il eût mieux valu les échanger contre des cavaliers. La solution n'est pas forcément l'idée qui semble être la meilleure. Tu as joué, Aliorik, et tu as perdu.

Le prince n'eut pas le temps de dire un mot qu'une dizaine de marciens armés d'épées et de dagues entrèrent dans la salle et se dirigèrent vers le prince.

- Mais... À MOI! AU SECOURS! cria-t-il en cherchant des yeux une issue de secours.
- Emmenez-le dans le cachot le plus sombre de ce château, dit le capitaine Isak.

Chapitre 35 : Première leçon

« La Sagesse n'appelle-t-elle pas ? L'Intelligence n'élève-t-elle pas la voix ? Au sommet des hauteurs qui dominent la route, au croisement des chemins, elle se poste ; près des portes, à l'entrée de la cité, sur les voies d'accès, elle s'écrie : "Humains! C'est vous que j'appelle, Ma voix s'adresse aux enfants des hommes." »

PROVERBES, 8, 1-4.

Hudson ordonna aux soldats de Carwell de laisser entrer les Marciens, qui attendaient toujours à l'extérieur des murs. Marc ordonna qu'on fasse venir les meilleurs médecins de la ville. Mais d'après Willem Fogg, il était inutile d'insister, rien ne pouvait plus sauver Olinor. Le pauvre homme gisait sur le sol dans une mare de sang. Isabelle et John étaient à ses côtés, et Olinor leur murmura quelques mots, avant de s'éteindre.

Le même jour, Marc et Willem remercièrent chaleureusement Tugdual et Erwan.

- Vous avez contribué à accomplir ce que personne n'avait jamais osé imaginer, dit Marc.
- Vous avez fait plus que ce que la prophétie ne vous demandait, ajouta Willem.
- Pour vous remercier, dit le roi, j'ai décidé de vous accorder votre souhait le plus cher.
 - Un souhait ? dit Tugdual.
- Tout ce que vous voudrez, précisa Marc. Vous n'êtes pas obligé de me répondre maintenant. Mais sachez que le Trône de Saint-Marc aura toujours une dette envers vous. Si vous le voulez, Willem peut vous reconduire chez vous, dans votre monde.

- Non! dit Erwan. Je veux rester ici.
- Moi aussi, dit Tugdual.
- C'est avec plaisir que nous acceptons votre présence parmi nous, dit le roi. Mes amis, je dois vous laisser. J'ai beaucoup de travail.

Willem attendit que Marc s'éloigne et dit aux deux garçons :

— Deux guerres ont pris fin définitivement, et c'est en partie grâce à vous deux. Il faut maintenant changer les mentalités du peuple vis-à-vis des Kobolds. Même si la haine réciproque entre les Humains et les Créatures magiques n'a eu de cesse de régresser depuis les derniers siècles, certaines personnes comme le prince de Carwell seront très difficiles à convaincre.

Willem soupira.

- Ce n'est pas tout à fait terminé, n'est-ce pas ? dit Tugdual.
- Hélas, non, tu as raison. Je crains des réactions violentes de la part des plus virulents, et notamment des réactions contre le pouvoir royal. La révélation de la reine de Saba nous place dans une situation d'incertitude. Mais c'est un mal nécessaire pour repartir sur des bases saines. Ce n'est pas en un jour que seront effacées tant d'années de haine, de peur et de rancœurs. Mais ce qu'il s'est passé ces derniers jours met fin à une époque, c'est certain. Nous entrons dans une nouvelle ère.
 - La magie sera-t-elle autorisée ? demanda Tugdual.
- Oui, le roi a décidé d'autoriser la pratique de la magie aux Sages et aux Kobolds. C'est-à-dire à ceux qui ont développé des pouvoirs magiques. La légalisation de la magie n'est de toute manière qu'une formalité. Aussi, je peux aujourd'hui vous proposer à tous les deux de devenir mes trilastels, en sachant parfaitement ce que cela signifie.
 - Vos *quoi* ? demanda Tugdual.
 - C'est comme cela que l'on appelle les apprentis Sages.

Tugdual hésita. Il se rendit compte que ce choix allait être déterminant pour son avenir. Il fallait bien réfléchir avant de se décider. Il se rendit aussi compte qu'il ne savait pas exactement ce qu'était un Sage.

- Qu'est-ce que nous ferons ? Quel est le travail des Sages ?
- Le travail qui leur plaît. Moi, par exemple, je suis chancelier. Il y a six autres Sages, qui forment, avec moi, le Conseil des Sept Sages. Mais la politique n'est pas le seul destin des Sages. Ulric le Sage était poète. Mon frère Glaroc est forgeron. D'autres sont laboureurs, potiers... Être Sage n'est pas un métier, c'est une manière de vivre.

Poète... Ce mot retint l'attention de Tugdual. Il s'imaginait bien en train de raconter en vers l'aventure qui venait de leur arriver.

- J'accepte, dit Tugdual.
- Bien. Et toi Erwan?

Erwan haussa les épaules.

- Tu n'es pas obligé de prendre une décision maintenant.
- C'est d'accord, j'accepte aussi, finit-il par dire.
- Parfait, fit Willem d'un ton enthousiaste. Je vous attends sur la colline d'Opilan dans une heure.

Quand Tugdual et Erwan vinrent le rejoindre, Willem contemplait la ville.

— J'aime venir ici, dit-il, sans quitter Saint-Marc des yeux. De là, nous dominons toute la région. Et ce n'est déjà pas mal. Jadis, quand la cité d'Ys existait, on pouvait voir l'île entière depuis la Tour de Crel.

Après un instant de silence, il poursuivit :

- Aliorik de Carwell voulait dominer le monde. Pourquoi ?
 Cette question s'adressait aux enfants.
- Parce qu'il voulait le pouvoir, dit Erwan.
- Pas seulement. Il avait une ambition plus grande encore. En réunissant toutes les îles de l'Archipel, il voulait que tout

redevienne comme avant. Il voulait revenir à l'Âge d'Or de l'Atlantide. Les Hommes ont cette manie de croire que tout était mieux *avant*. Comment peuvent-ils savoir ?

- « Mais quelles que soient ses motivations, ce qu'il a tenté aujourd'hui s'appelle un coup d'État. Et les coups d'État sont contraires aux lois. En l'occurrence, il s'opposait à la loi de succession du trône des Îles Fédérées. Le père d'Aliorik est né trop tôt.
- Trop tôt ? répéta Tugdual. Il est né avant celui de Marc ? Dans ce cas, pourquoi le père d'Aliorik n'est-il pas devenu roi ?
- Les lois qui régissent nos deux mondes sont différentes. Ici, l'héritier du trône est le premier fils du roi né après son accession au trône. Quand Ménélik VI devint roi, Climar, le père d'Aliorik, était déjà né. Quand Ménélik VII naquit, il prit la place de son frère en tant qu'héritier légitime du trône, ce qui contraria fort Climar. Cette règle de succession régit le royaume depuis des siècles. Il faut impérativement une loi qui détermine qui est le roi. Et même si une autre personne avait été plus compétente, ce n'est pas à nous d'en juger. Comme il n'y a personne au-dessus du roi, il n'y a personne pour le nommer. Il faut donc une règle qui va désigner le monarque. Sans lois, ce serait l'anarchie.
 - Que va devenir le prince, maintenant ? demanda Tugdual.
 - Seul l'avenir nous le dira, dit Willem.
 - Vous ne le mettez pas en prison ?
- Si, bien sûr. Mais qui sait ce qu'il adviendra de lui? Honnêtement, je crois qu'il a honte de ce qu'il a fait. Et puis, il n'est plus prince, maintenant. Son titre et ses terres lui ont été confisqués. Carwell et ses dépendances vont être confiées à John Hudson, en cadeau de mariage.
- Et l'Île Noire? demanda Erwan. Qui va la gouverner, maintenant qu'il n'y a plus de Sorcier Noir?

- Ce n'est pas à nous d'en décider. Il semblerait que Landrak nous ait quittés pour une raison bien précise. Je crois bien qu'il voulait récupérer le pouvoir. Mais cela ne fait aucun doute que son frère Thomas avait exactement la même ambition. Et le second de ce dernier, Clothaire Rhélius, également.
- Puisqu'Erwan est le fils du Sorcier Noir, remarqua Tugdual, ne devrait-il pas être le roi légitime de l'Île Noire ? Si l'on respecte les lois...
- En effet, Tugdual. Mais je ne pense pas qu'Erwan ait envie de devenir le souverain d'un peuple qu'il ne connaît pas et encore moins après ce qui vient d'arriver. N'ai-je pas raison, Erwan ?
- Comme toujours, maître Willem, répondit sèchement Erwan. Vous avez toujours raison. Vous êtes la voix même de la sagesse. Vous prévoyez tout, vous décidez de tout, à la place de tout le monde, même du roi. Vous savez tout, toujours. Vous saviez que le Sorcier Noir était mon père, et vous saviez qu'en lui volant la Pierre, j'allais le tuer. Et vous n'avez rien fait pour empêcher ce qui s'est passé.
 - Erwan, arrête, dit Tugdual à mi-voix, un peu surpris.
- Alors, maître Willem, poursuivit Erwan ne prêtant pas attention à Tugdual, je vous prierais désormais de cesser de décider à ma place. Vous n'êtes pas moi, vous n'êtes pas dans ma tête, vous ne savez pas lire dans les pensées, vous nous l'avez dir

Après un moment de silence, Willem dit :

- Tu es en colère, Erwan. Et ta colère te fait proférer des mensonges. Toutes tes accusations sont sans fondement.
- C'est vous qui êtes responsable de la mort de mon père ! s'écria Erwan.

Willem Fogg et Tugdual restèrent tous les deux abasourdis.

— Vous pouvez déplacer les objets par la seule force de votre pensée, expliqua Erwan. Vous auriez donc pu soulever la colonne qui venait de s'abattre sur mon père et le sauver.

Willem prit un air grave. Il semblait déstabilisé par la remarque du jeune garçon.

— Je... Non, Erwan, je n'aurais pas pu. Effectivement, j'ai le pouvoir de faire se mouvoir les objets, mais ce pouvoir est limité. La colonne qui s'est abattue sur le Sorcier Noir était bien trop lourde pour que je puisse la soulever. Tu n'as rien à te reprocher, Erwan. Je te saurai gré de faire de même avec moi.

Willem Fogg soupira.

— Reprenons cette leçon. Les premières qualités requises pour être un souverain sont les mêmes que celles demandées aux Sages. Aliorik ne les possédait pas. Quant à vous deux, nous allons faire en sorte de les développer. Il s'agit des Quatre Vertus Cardinales.

Il détacha de son cou un médaillon qui représentait deux amphores se déversant l'une dans l'autre.

— Voici le symbole de la Tempérance.

De l'eau commença à couler d'un vase à l'autre.

— La Tempérance est l'art de maîtriser et de mesurer ses humeurs, ses émotions, ses envies.

L'eau continuait de s'écouler, sans que la première amphore ne se tarisse, ni que la seconde ne se remplisse.

Devant le regard émerveillé des deux garçons, Willem ajouta :

- Maintenant que la magie est autorisée, profitons-en!
- Avant, remarqua Erwan, vous utilisiez la magie alors que la loi l'interdisait. Vos actions contredisent vos propos, Willem. Vous disiez bien à l'instant qu'il faut respecter les lois.

Willem sourit.

— La magie a toujours été étroitement liée aux activités de l'Ordre des Sages, vous verrez. Si l'on voulait supprimer complètement la magie, il aurait fallu supprimer l'Ordre. Avant, je n'usais de magie que lorsque personne ne pouvait me voir, et uniquement lorsque cela n'avait pas de conséquence importante. Si les Sages ont décidé de ne pas respecter l'interdiction de pratiquer la magie, c'est parce qu'ils considéraient qu'il était intolérable qu'un tel savoir soit perdu à jamais. Et aussi parce que cette règle avait été écrite par la haine et la jalousie et qu'elle n'a jamais été justifiée.

« Mais revenons à la Tempérance. Ces deux amphores existent aussi dans des dimensions bien plus importantes, ici, à Saint-Marc. Vous les avez peut-être déjà aperçues. Cette sculpture est connue sous le nom de « Fontaine de la Tempérance ». Les trois autres Vertus ont aussi leurs symboles respectifs. (Il détacha de son cou trois autres médaillons.) L'épée pour la Force, le miroir et le serpent pour la Prudence, et la balance pour la Justice. La légende dit qu'il existe des représentations géantes de ces trois autres symboles, comme pour la Tempérance. Marc m'a dit qu'une telle sculpture se trouvait à Garthen et représentait la Justice. Peut-être que les deux autres existent également, même si nous n'avons nulle part mention de tels objets dans l'Archipel. Nous évoquerons plus tard les autres Vertus.

« Et maintenant, regardez... »

Willem se tourna à nouveau vers Saint-Marc. Derrière la ville, le soleil descendait lentement sur l'horizon, donnant au ciel des couleurs orangées.



Ο χρόνος διδάσχει τοὺς ἀνθρώπους. « Le temps instruit les hommes. »

Proverbe grec.

Le lendemain de la tentative de coup d'État d'Aliorik, Marc fit une déclaration publique dans laquelle il expliqua qui était la reine de Saba et pourquoi les Kobolds n'étaient pas les êtres effrayants dont tout le monde avait peur.

John et Isabelle se marièrent une semaine après le retour des Marciens dans leur ville, et des autres troupes chez eux. Cette fête n'était pas seulement celle du couple princier, mais symbolisait la fin des temps de guerre, de peur et d'incertitude, le début d'une nouvelle ère.

Tugdual et Erwan poursuivirent leur apprentissage auprès de Willem Fogg. Willem leur avoua qu'ils étaient les deux trilastels les plus vieux qu'il ait existé. Les apprentis sages devaient avoir entre sept et dix ans au début de leur formation. Celle-ci pouvait durer des années, jusqu'à ce que le maître Sage décide que le trilastel soit prêt. Ce n'était pas la seule entorse à la règle que Willem commettait. Un Sage n'avait normalement pas le droit de prendre deux trilastels à la fois. Mais le Conseil de l'Ordre décida d'autoriser Willem à prendre ces dispositions.

Tugdual et Erwan restèrent toute leur vie sur l'Archipel Janorien.

Tugdual devint un poète renommé. Son œuvre la plus connue raconte son histoire, que vous venez d'ailleurs de lire.

Erwan consacra sa vie à l'Ordre des Sages. Jusqu'à ce qu'il en ait assez et décide de changer de vie. Mais ceci est une autre histoire.

Henry Hudson, conformément à ce que lui avait demandé la reine, supervisa la rédaction d'une *Histoire de l'Archipel Janorien* et devint un historien prolifique dont les travaux sur la Guerre des Kobolds sont encore la référence sur le sujet aujourd'hui.

John et Isabelle vécurent à Lys (nouveau nom de Carwell) pendant longtemps. John fut nommé marquis de Lystrie et eut à charge la marche de Lystrie (nouveau nom de la principauté de Carwell).

John et Isabelle eurent une fille, Lucie. La petite famille alla s'installer sur l'île de Balastir, après vingt-cinq années passées à Lys. Lucie Hudson suivit les traces de son grand-père paternel et devint historienne.

Le règne de Marc IV se passa sans encombre. Marc mourut à cent trois ans et son fils Tagorak I^{et} lui succéda sur le trône.

La reine de Saba partit le jour même de ses déclarations sur l'histoire du Cataclysme. Elle quitta l'Archipel Janorien et nul ne sait où elle alla. Personne ne la revit avant les Jours Sombres. Mais ceci est une autre histoire.

Aliorik révéla l'identité du Sage qui avait été son complice : il s'agissait de Saroush Irran. Ce dernier fut d'abord arrêté pour avoir ouvert un passage vers notre monde à Baldir Yolen, puis il fut pardonné par le roi. Il s'avéra qu'Aliorik exerçait sur lui un chantage. Baldir Yolen fut condamné à rester en prison pendant vingt ans. Quant à Aliorik, il devait rester enfermé toute sa vie. Mais il finit par sortir. Et lorsqu'il sortit, il s'attela à accomplir un projet qui s'imposa à lui au cours de sa longue retraite. Mais là encore, c'est une autre histoire.

Conclusion

Il est toujours plus aisé de lire une histoire romancée comme celle-ci qu'une véritable analyse de faits historiques, bien que la première soit forcément moins objective que la deuxième. Aussi, il nous appartient d'apporter quelques précisions que nous n'avons pas pu glisser dans l'histoire racontée ci-dessus.

C'est à partir de 1614 que la situation de l'Île Noire fut dévoilée aux yeux du monde, le royaume ayant repris des relations diplomatiques avec celui des Îles Fédérées. Le souverain de l'Île ne fut plus jamais appelé « Sorcier Noir ». Thomas de Roquelac succéda à Gwenolé IV sur le trône de l'Île Noire, sous le nom de Thomas I^{er}. Son frère Landrak et son lieutenant Rhélius furent tous les deux assassinés. Même si l'on ne dispose pas de preuves, il est probable que Thomas fut le commanditaire de ce double meurtre.

Thomas n'eût qu'un unique fils, Gatien, qui lui-même n'eût qu'une fille, Egilor. Gatien la maria au roi des Îles Fédérées, Marc V (fils de Tagorak I^{et} et petit-fils de Marc IV), qui devint roi de l'Archipel Janorien à la mort de son beau-père.

Un autre point que nous n'avons pu aborder dans ce roman est la question du langage. Le lecteur a pu être surpris par le fait que tous les personnages du livre parlent le français, en dépit du fait qu'ils soient d'origines bien différentes. En réalité, dans le monde de l'Archipel Janorien, la langue janorienne est parlée par l'immense majorité de la population. Les allophones, eux, n'ont jamais appris cette langue et ne semblent pas en avoir besoin puisqu'ils peuvent s'exprimer librement dans leur langue maternelle tout en étant compris par leurs interlocuteurs. Je n'ai pas encore réussi à expliquer ce

phénomène, bien que je pense avoir trouvé un début de réponse.

Dans la Bible, il est dit que dans les temps antédiluviens – c'est-à-dire à l'époque où les deux mondes n'en formaient encore qu'un seul - les Hommes ne parlaient qu'un seul langage. Ce ne serait que bien plus tard, que Dieu aurait semé la confusion en multipliant les langues pour punir les Hommes de leur démesure, alors qu'ils cherchaient à bâtir une tour atteignant les cieux. Sans fournir d'explication rationnelle, cette légende ne contredit pas ce que j'ai moi-même pu observer au sujet du langage dans l'Archipel Janorien. Ainsi, Erwan étant originaire de l'Île Noire, connaissait la langue janorienne avant même de revenir dans le monde de l'Archipel Janorien, et pouvait lire sans difficulté le titre du grimoire de frère Thomas. Et lorsque Tugdual arriva sur l'Archipel Janorien, il n'eut aucune difficulté à lire les inscriptions sur la porte de l'Antre des Korrigans, ni à converser avec Henry Hudson, pourtant anglophone. Moi-même, je suis parvenu à lire des dizaines de livres en janorien lorsque je me trouvais sur l'île de Balastir, chose que je fus incapable de faire une fois ces livres rapportés dans notre monde.

Mes multiples lectures m'ont conduit à élaborer l'hypothèse suivante : la compréhension des langages est rendu possible grâce à un élément chimique présent dans l'air de l'Archipel Janorien, ainsi que dans le sang de ses autochtones. Cet élément ne serait autre que l'orichalque lui-même, dont les propriétés réelles restent encore à découvrir.

L'Odyssée du Discovery

par Henry Hudson, baron de Saint-Marc

J'expliquerai dans ce récit le voyage qui m'a mené dans l'Archipel Janorien, ses raisons, les évènements qui se sont déroulés, ainsi que les conséquences de ce périple pour moi et pour mes compagnons.

Pendant ce voyage, j'avais consigné toutes mes observations et mes remarques, mais je n'ai malheureusement pas pu garder mon carnet de bord qui resta sur le *Discovery*.

Le but de notre expédition était de trouver un passage à travers les glaces du nord de l'Atlantique pour rejoindre la Chine. Ce passage était recherché par nombre de navigateurs et beaucoup avant moi avaient essayé et échoué. J'ai d'ailleurs moi aussi échoué.

Le voyage était financé par plusieurs personnes qui, bien que n'ayant pas été présentes à bord du *Discovery*, ont rendu mon expédition possible. Parmi eux, on pouvait compter Sir Thomas Smith, le fondateur de la Compagnie des Indes Orientales. Cette compagnie de commerce possédait et possède toujours¹⁸ le monopole du commerce britannique dans les colonies de la Couronne. Sir Dudley Digges avait aussi investi dans ce voyage. C'est un jeune homme très riche qui, je crois, s'était découvert une passion pour les expéditions maritimes. John Wolstenholme participa également au financement du voyage. C'est son métier : il est promoteur

¹⁸ Henry Hudson écrivit ce texte en 1613. La Compagnie des Indes Orientales perd ce monopole en 1813 et est dissoute en 1874.

d'expéditions. Ces noms ne vous disent rien, bien sûr. Mais c'est en partie grâce à ces personnes que je découvris l'Archipel Janorien.

L'équipage du *Discovery* joua cependant le plus grand rôle dans notre aventure.

Il est évident que je choisis mal mon compagnon de bord. Jamais je n'aurais dû engager Robert Juet en tant que second. C'était un homme qui se mettait facilement en colère, un homme dont je savais pertinemment qu'il pouvait semer le trouble sur le navire. Mais je ne me doutais pas de ce qui allait se passer et ne pouvait pas le deviner.

Il y avait quatre civils à bord du *Discovery*: Abacuk Pricket, qui représentait Sir Dudley Digges, le mathématicien Thomas Whydhouse, qui était également là à la demande de Digges. Il y avait aussi Edward Wilson, le chirurgien de bord. Et Henry Greene, un jeune homme sans ressources que j'avais moi-même engagé pour qu'il puisse, avec son instruction, écrire le récit de ce voyage. Mais je ne voyais pas à quel point il était arrogant. Quand vous saurez que ce Henry Greene fut l'un des instigateurs de la révolte, vous comprendrez que je n'accorde plus ma confiance aussi facilement... et que j'écris moi-même le récit de mes voyages.

Le dix-sept avril mille six cent dix, nous partîmes de Londres, le *Discovery* chargé de vivres, mais pas assez, car nous allions en manquer. Tout se passa bien jusqu'en Islande, où nous fîmes escale. L'équipage put se reposer en attendant que les blocs de glace qui recouvraient l'océan à l'ouest fondent ou se dispersent. Mais déjà, pendant cette halte, un premier incident survint. Greene se disputa avec Edward Wilson, le chirurgien, et il finit même par le frapper violemment. La querelle entre Greene et Wilson avait généré de vives critiques sur Greene. Mais moi, toujours aveugle, je reportais la faute de la bagarre sur le chirurgien. Henry Greene n'était là que parce que je le voulais, et j'en avais donc la responsabilité. Ma fierté

m'interdisait d'aller à l'encontre de ce que j'avais décidé. Je ne pouvais pas avoir pris de mauvaise décision. C'était ce que je pensais.

Nous poursuivîmes tous notre route vers le Nord-Ouest. Plus tard, Robert Juet, mon second, qui avait un peu trop bu, déclara à l'équipage que j'avais engagé Greene pour les espionner. Juet n'avait aucune preuve de ce qu'il avançait, et il ne pouvait pas en avoir car il mentait, bien sûr. Mais je n'avais pas non plus de preuve contre ce qu'il disait. Greene n'avait pas vraiment de raison d'être là. C'était un civil qui n'avait aucune occupation utile au voyage et qui ne représentait pas un armateur. Suite aux déclarations de Juet, je me mis en colère et je le menaçai de retourner en Islande pour qu'il puisse ensuite regagner l'Angleterre. J'avais espéré que cet avertissement aurait mis un terme aux excès de zèle de Juet. J'avais tort.

À la fin juin, la terre était en vue. Et le cauchemar commença. La marée entraîna le *Discovery* dans les glaces. Notre vaisseau avançait difficilement, nous avions peur des récifs. J'eus bien peur que ce fût la fin. Alors que nous approchions de l'île Akpatok, Juet exigea que l'on fasse demi-tour, et entraîna l'équipage contre moi. Mais Philip Staffe, le charpentier, réussit à calmer tout le monde. Je ne sais comment il fit. Un grand homme, Staffe. Il avait certainement plus d'aptitude que moi à commander ce navire, je le reconnais maintenant.

Nous avancions très lentement, nous ne parcourions que dix milles par jour et au bout de six semaines, nous entrions dans ce qui me semblait être l'océan Pacifique. Nous fîmes escale non loin de l'île Digges, que j'avais nommée ainsi en l'honneur de Sir Dudley Digges. J'envoyais alors Pricket, Greene et Robert Bylot, un excellent matelot, sur l'île pour qu'ils l'explorent. Quand ils revinrent, Pricket me proposa de passer deux jours sur l'île, pour reposer l'équipage et refaire nos provisions, car il semblait y avoir beaucoup d'oiseaux, qui auraient pu finir dans nos assiettes. Je refusai et mis le cap au

sud. Je voulais atteindre mon but le plus vite possible. Il n'y avait pas de temps à perdre.

C'est ce moment que je choisis pour traduire devant l'équipage Juet, qui avait incité les matelots à la révolte. Il fut déchu de son grade d'officier. Je nommai Robert Bylot à sa place, dont je connaissais les compétences en matière de navigation. Ma générosité était telle que j'étais prêt à pardonner ceux que j'avais punis, s'ils se comportaient correctement à l'avenir.

En octobre, le *Discovery* entra dans une sorte de labyrinthe de glace. Trop orgueilleux pour reconnaître mon échec, je restais quelques semaines pour chercher une sortie vers le sud. En vain. Nous fûmes contraints d'hiverner. Et l'hiver qui s'annonçait allait être très dur. John Williams, le canonnier, mourut. Comme le voulait la coutume, on vendit ce qu'il possédait aux enchères sur le navire. Il avait, entre autres, une robe de drap gris. Cette robe était convoitée par tous, mais je la confisquai pour la donner à Greene, qui était déjà endetté et n'avait pas d'argent. La mauvaise humeur qui régnait déjà sur le vaisseau s'aggrava.

Staffe, le charpentier, m'avait proposé de construire un abri sur le rivage pour accueillir l'équipage. Je refusai. Une semaine plus tard, le froid qui se renforçait me fit changer d'avis, et je lui ordonnai de construire son abri. Mais il était trop tard, il faisait trop froid, me disait-il. J'étais furieux contre Staffe. Je le frappais, l'injuriais et menaçais de le pendre. Je regrettai aussitôt ce que je fis. Staffe était l'un des seuls qui resta loyal envers moi jusqu'à la fin, et c'est celui que je blâmais le plus. L'abri finit par être construit. Mais Greene, de plus en plus insolent, montrait bien son mépris envers moi en sympathisant avec Staffe. Je lui repris sa robe et la donnai à Bylot, qui la méritait beaucoup plus que lui.

Les vivres se réduisirent, et beaucoup moururent du scorbut. Nous étions dans une situation misérable et désespérée. Un jour, un indien nous rendit visite. Nous l'accueillîmes convenablement, mais il préféra garder ses distances et ne plus revenir. Alors je partis moi-même à la rencontre des Indiens dans le but d'obtenir de la viande. Je finis par les trouver, mais ils eurent sans doute peur, car ils s'enfuirent et mirent le feu à la forêt pour nous empêcher de les suivre. Pendant ce temps, Greene continuait à médire de moi.

Le douze juin mille six cent onze, le *Discovery* fit demi-tour. J'avais perdu. Ce ne serait pas moi qui trouverais le passage du Nord-Ouest. J'avais décidé de rentrer en Angleterre. Mais ma décision n'avait pas d'impact sur le climat. Il faisait toujours aussi froid et la température n'allait remonter qu'une fois dans l'Atlantique.

Le vingt-quatre juin à l'aube, Greene, Bylot, Pricket, Juet, et plusieurs autres conjurés, m'arrêtèrent littéralement et me forcèrent à quitter le *Discovery*. Je dus descendre dans une chaloupe, moi, mon fils John, le mathématicien Thomas Whydhouse, et cinq autres matelots¹⁹ – les plus malades. Staffe, qui refusait de laisser faire les mutins, nous rejoignit sur la chaloupe.

C'est ainsi que nous dérivâmes dans la brume. Et soudain, le *Discovery* réapparut. À bord du navire, certains voulaient nous reprendre à bord, mais les conjurés refusèrent catégoriquement. Notre errance se poursuivit. Nous n'étions pas très loin d'une île, et les vivres que nous avaient données les conjurés pouvaient nous permettre de survivre jusqu'à notre installation. En moins d'une heure, la force du vent et de nos coups de rames nous aurait entraînés jusqu'à l'île. Mais seulement, avec la brume, on n'y voyait rien, et il était difficile de voir où on se dirigeait. Bientôt, l'île apparut distinctement, et se rapprocha peu à peu.

¹⁹ Il s'agit de Arnold Lodlo, Sidrack Faner, Adam Moore, Henry King et Michael Bute.

Puis, d'un seul coup, elle disparut. Il n'y avait plus de brume. Le ciel était gris. La température glaciale était brusquement remontée. Et à la place de l'île, la mer. À perte de vue. De l'autre côté cependant, une terre verdoyante attira notre attention. Que s'était-il passé ? Nous ne comprenions pas.

Nous fûmes très bien reçus par les habitants de l'île de Balastir (car c'était elle). Et le roi lui-même nous reçut à Saint-Marc. Le roi Ménélik me nomma baron de Saint-Marc, et intendant de son château. Je fis de Staffe mon majordome. Whydhouse entra en contact avec les scientifiques de ce monde. Il habite aujourd'hui à Saint-Jean.

Les cinq matelots malades qui étaient avec nous sur la chaloupe sont tous morts. Les médecins d'ici n'ont rien pu faire. La science n'a pas réponse à tous les maux.

J'ai appris par la suite, grâce aux Sages de Perentharia, et en particulier grâce à l'aide de Willem Fogg, ce qu'il arriva ensuite au *Discovery* et à son équipage. Il y eut un procès contre les conjurés. Ils furent tous acquittés.



Souvent, je repense à tout ce que j'avais fait pendant ce voyage. Tout ce qui avait déplu à mes hommes. Greene, d'abord, que j'avais engagé uniquement par générosité, et aussi peut-être, pour satisfaire mon orgueil. Mon refus de faire une pause sur l'île Digges, ensuite. La veste que je m'étais appropriée pour la donner à Greene. Ma trop grande générosité, également, quand je pardonnai à Juet et aux mutins. Et paradoxalement, ma brutalité, quand je frappais et insultais Staffe. Ce fut une chose que je ne me pardonnerai jamais.

Si je n'avais pas commis une seule de ces actions, la mutinerie aurait-elle eu lieu ? Et si la mutinerie n'avait pas eu lieu, aurais-je jamais trouvé cet endroit merveilleux ?

Henry Hudson, Baron de Saint-Marc, Le 16 mars 1613.

Table des matières

Introduction	9
Prologue	11
Chapitre 1 : Oblation	15
Chapitre 2 : Erwan	20
Chapitre 3 : Vengeance	27
Chapitre 4 : Les Kobolds	34
Chapitre 5 : Le messager	41
Chapitre 6 : Le Conseil des Sept Sages	48
Chapitre 7 : L'évasion	56
Chapitre 8 : Mauvaises rencontres	62
Chapitre 9 : Prisonnier	70
Chapitre 10 : Un nouveau monde	76
Chapitre 11 : La prophétie	84
Chapitre 12 : Audiences	92
Chapitre 13 : Saint-Marc	100
Chapitre 14 : Choisir son destin	109
Chapitre 15 : La reine de Saba	113
Chapitre 16 : Coup de tête	118
Chapitre 17 : Le château des Roquelac	128
Chapitre 18 : Le retour du fils prodigue	133
Chapitre 19 : Isabelle	136
Chapitre 20 : Garthen	142
Chapitre 21 : Préparatifs	145

Chapitre 22 : La bataille commence155
Chapitre 23 : Unifar165
Chapitre 24 : La Pierre des Sages
Chapitre 25 : Retour sur Talbès181
Chapitre 26 : Rencontre au sommet187
Chapitre 27 : Le mur194
Chapitre 28 : La traversée200
Chapitre 29 : L'Empereur206
Chapitre 30 : En dehors des murs211
Chapitre 31 : Les Quatre Vertus Cardinales215
Chapitre 32 : Le tunnel219
Chapitre 33 : Le secret de la reine225
Chapitre 34 : Luttes de pouvoir232
Chapitre 35 : Première leçon239
Épilogue246
Conclusion248
L'Odyssée du Discovery250
Table des matières257
Note au lecteur259

Note au lecteur

Ce livre est issu de l'édition indépendante. Les auteurs indépendants ne bénéficient pas des moyens des grandes maisons d'édition; la promotion et la visibilité de leurs ouvrages sont donc réduites à la portion congrue.

Toute la force de l'édition indépendante réside dans ses lecteurs. C'est grâce à leur soutien, à leurs lectures, à leurs commentaires sur les sites des librairies en ligne que cette voie est devenue possible.

Merci à vous.

**

Vous pouvez me retrouver sur mon site web : jeromeverne.fr

sur mon fil Twitter: @jeromevrn

voici également mon adresse e-mail : jerome.verne@outlook.com

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2017